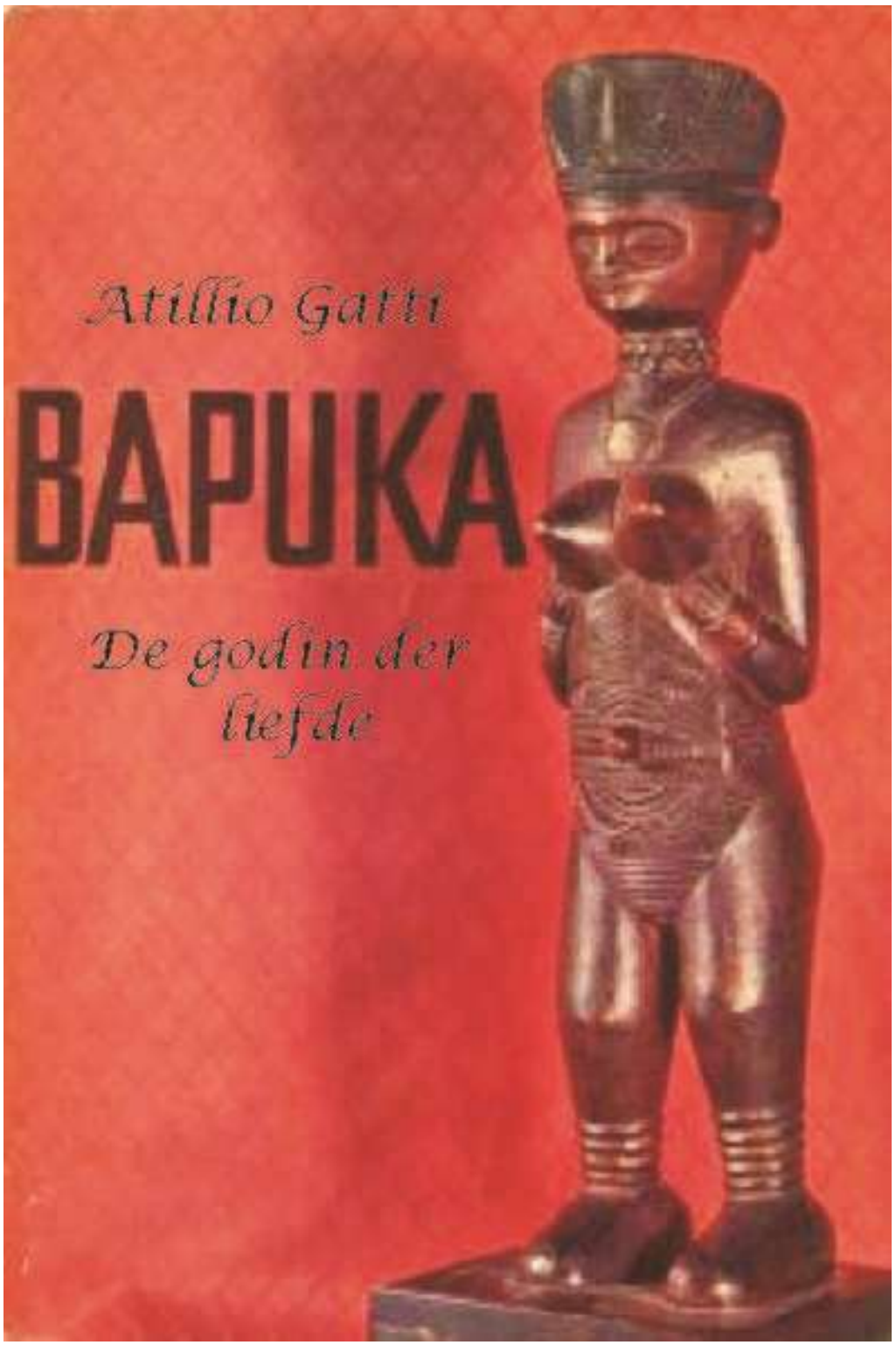
Attilio Gatti : Bapaku, la déesse de l'amour

Couverture



Avant-propos du webmestre

Attilio Gatti (1896-1969) était un explorateur, écrivain et réalisateur de documentaires italien qui a beaucoup voyagé en Afrique durant la première moitié du XXe siècle. Membre de la Société royale italienne de géographie et d'anthropologie, il fut l'un des derniers grands explorateurs de ce continent. Il dirigea treize expéditions en Afrique entre 1922 et 1948.GATTI, ATTILIO



Sur YouTube, on peut visionner certains des films qu'il a réalisés lors de ses voyages. Dans les années 1950, alors que les petits écrans étaient encore rares dans les foyers, ses films sur les tribus et la riche faune et flore de ce continent suscitaient un vif intérêt.

L'épouse de Gatti, Ellen, l'accompagna à partir de sa huitième expédition. La dixième (1938-1940) le mena à travers le Congo belge, et la onzième (1947-1948) jusqu'aux monts Rwenzori, à la frontière ougandaise. L'arrivée soudaine d'une caravane dans leur village, composée de quelques voitures particulières, de grandes caravanes et de camions, fut sans doute un spectacle impressionnant pour la plupart des habitants, qui n'avaient jamais vu de voiture. Peu après, ils installèrent leur campement dans une clairière.

Le commandant Gatti fut l'un des premiers Européens à apercevoir l'okapi, alors légendaire, ainsi que le bongo, une antilope brune à cornes en forme de lyre et rayures blanches, pratiquement inconnue à l'époque. Il parvint à en capturer quelques-uns pour les donner à un zoo. Connu des Africains sous le nom de « Bwana Makubwa », « grand chef », il connaissait très bien les Pygmées, les Watussi et les Maasaï du Congo.

Au cours de ses voyages, il rencontra notamment Twadekili, une chamane clairvoyante dotée de dons magiques, qui partageait sa hutte et sa vie avec son compagnon… un python géant. De même que les énergies des plantes peuvent guérir certaines maladies, il en va de même, et plus encore, pour les énergies animales, à condition de savoir les maîtriser.

Gatti, d'abord sceptique, fut témoin à plusieurs reprises de rituels magiques que nous jugeons aujourd'hui difficilement possibles, et qu'il consigna fidèlement par écrit, avec l'œil et la plume d'un observateur à la fois sceptique et averti. Ces témoignages, encore aujourd'hui rares et précieux, constituent des récits de cultures disparues, mais d'une grande richesse, qui avaient défié les siècles.

Gatti écrivit de nombreux articles et ouvrages sur les peuples autochtones d'Afrique subsaharienne ; il connaissait souvent leur langue et entretenait d'excellents contacts, notamment avec les chefs et les guérisseurs locaux. Il filma la vie africaine et la consigna dans plusieurs films et plus de 53 000 photographies. Ses témoignages recèlent de précieuses informations scientifiques et anthropologiques sur de nombreuses cultures, dans leurs environnements d'origine encore préservés.

Ces cultures, après leur contact avec les civilisations d'Europe occidentale et d'Amérique du Nord, ont presque entièrement disparu. Leurs pratiques magiques, leurs méthodes de guérison et leur sagesse ancestrale sont peut-être perdues à jamais. Le monde s'est assurément appauvri, et c'est particulièrement regrettable.

Gatti, Attilio ; Bapuka

Traduit de l'anglais américain par Susanne Ullrich. Avec 32 illustrations d'après des photographies de l'auteur. Zurich : Orell Füssli, 1963.

Nous remercions l'éditeur Orell Füssli de nous avoir autorisés à publier le texte et l'illustration extraits de l'ouvrage.

Texte de la couverture du livre

La réaction d'un Européen sensé face aux phénomènes étranges, mystérieux et souvent totalement inexplicables de la vie africaine est le scepticisme et une profonde méfiance à l'égard de tout ce qui semble relever du surnaturel ou de la magie.

Il hausse les épaules : il doit bien y avoir quelque truc là-dessous. Ce n'est pas le cas de Gatti. Il a consacré trop de temps à ses recherches, il les a menées trop minutieusement et il a vécu trop d'expériences étranges sur le continent noir pour pouvoir écarter tout cela d'un simple haussement d'épaules.

Avec un profond sérieux et une certaine gravité, il nous rapporte aujourd'hui toutes ces expériences mystérieuses vécues au cours de ses trente années passées en Afrique. Ses descriptions ne sont pas seulement passionnantes et hautes en couleur : elles sont aussi si convaincantes que nous devons lui donner raison. Tout n'est pas tromperie, et l'homme africain possède des facultés sensorielles qui dépassent parfois les nôtres.

Son sens de l'orientation, sa puissante intuition et les étonnants cas de télépathie que Gatti nous décrit ici sont véritablement impressionnants. La subtile histoire de la déesse de l'amour Bapuka, que le sérieux chercheur suit jusque dans les marécages meurtriers d'une région inexplorée, parce qu'il ne peut faire autrement que de la suivre (et dont il devient presque l'adorateur), est racontée avec le charme auquel nous a habitués cet écrivain chaleureux et sensible.

Note du traducteur

Cet ouvrage date de 1963 et doit donc être lu et replacé dans le contexte de son époque, encore fortement marquée par le colonialisme. Nous n'employons plus certains termes courants à l'époque. Néanmoins, nous avons choisi de traduire le texte original aussi fidèlement que possible. Après tout, il ne nous appartient pas de modifier le style de Gatti.

Cela n'enlève rien au fait que son livre Bapuka, comme ses autres œuvres, et notamment son traitement du Skaimunga, témoignent d'une grande ouverture d'esprit et d'une profonde affection pour la culture noire africaine. Une attitude qui, malheureusement, ne peut être attribuée à tous ses contemporains.

Contenu

Cliquez sur le texte que vous souhaitez lire

1. Bapuka : une déesse pleine de mystère 6
2. Gatti sauve Skaimunda des crocodiles..... 8
3. Skaimunda est sauvé de son cruel maître..... 15
4. Skaimunda parle de la déesse Bapuka. 22
5. En route vers les mystérieux marais..... 28
6. Disparitions mystérieuses 34
7. Le dangereux voyage vers Semusha..... 38
8. Semusha : entre fièvre, désespoir et survie 46
9. Une découverte au plus profond de la terre..... 51
10. Bapuka appelle. 56
11 : Bapuka et la tribu cachée..... 62
12. Les adieux à Skaimunda et la bénédiction de Bapuka..... 66
13. La malédiction du guérisseur 73
14. Le jugement de Dieu : une maladie mystérieuse 78
15. Atakufa Kesho : La malédiction du rhinocéros blanc..... 83
16. L'indépendance africaine : bénédiction ou malédiction ? 90
17. Un sens de l'orientation exceptionnel..... 97
18. L'homme africain : instincts et pouvoirs cachés 102
19. Au-delà des limites du temps et de l'espace 108
20. Télépathie et clairvoyance..... 115
21. Atakufa Kesho : la malédiction est vaincue 131
22. Médicaments inhabituels..... 139
23. Une société secrète..... 147
24. Pretoria et les Ndebele 155
25. Rituels anciens..... 167
26. La jurisprudence traditionnelle africaine..... 173
27. Juridiction par les pierres divinatoires..... 181
28. Swaziland : guérisseurs et traditions 189
29. Les esprits des ancêtres..... 194
30. Twadekili, la prêtresse du Python, le voit. 202
31. La malédiction des Inzimbiti 210
32. La mort de Nguo avait été prédite. 216
33. Sagesse antique 220
34. Foi ou superstition ? 226
35. Bapuka ? Une foi inébranlable !..... 235
36. Bapuka et la société secrète..... 243

37. L'arbre de vie et de mort 251
38. Ellen et Bapuka : leur dernier souffle 259
Postface du webmaster 261

Bapuka, la déesse de l'Amour

1. Bapuka : une déesse pleine de mystère

Il y a bien longtemps, Bapuka est entrée en ma possession. Peut-être serait-il plus juste de dire qu'au lieu de cela, c'est elle, cette antique et barbare déesse de l'amour, source de la vie et fontaine de félicité, qui s'est emparée de moi lors de notre première rencontre, dans un passé lointain.

Quoi qu'il en soit, le fait demeure que, depuis lors, elle a toujours constitué un élément important de ma vie et qu'elle l'a enrichie avec une générosité débordante de tout cet amour, de cette vie et de cette félicité que promettait son nom. Et ce n'est pas tout. Son influence bienveillante, jamais démentie, associée au souvenir ineffaçable des circonstances dramatiques de notre première rencontre, a eu un autre effet profond. Ellen, mon épouse, et moi-même n'avons jamais oublié, ne serait-ce qu'un instant, le rôle joué par Bapuka lorsqu'elle a si неожиданнement provoqué notre union pour la vie. Naturellement, cela nous a rendus plus attirés que jamais par tout ce qui touche à ces phénomènes puissants que l'on classe généralement en bloc - et rarement sans un sourire incrédule et condescendant - dans les catégories rigides de la magie, de la sorcellerie, de la médecine indigène, des pouvoirs bénéfiques ou maléfiques, et ainsi de suite.

C'est pourquoi, tout au long de notre merveilleuse vie en Afrique, Ellen et moi n'avons jamais laissé passer une occasion d'examiner et d'étudier cet aspect particulièrement important de la vie des peuples noirs, que nous aimions si sincèrement et que nous nous sommes efforcés, de toutes nos forces, de comprendre véritablement. C'est également pourquoi nous n'avons jamais regretté un seul instant les sacrifices souvent considérables de temps, de patience et d'efforts qui nous étaient normalement demandés lorsque nous voulions ajouter à notre collection un nouvel exemple de ces « mystères » et, surtout, suivre chacun d'eux jusqu'à son aboutissement définitif. Car, chaque fois que cela nous semblait humainement possible, nous étions déterminés non seulement à consigner intégralement chaque nouveau cas, mais aussi à tenter d'entrevoir, ne serait-ce que fugitivement, les ressorts psychologiques

qui le sous-tendaient et à en expliquer le fonctionnement d'une manière compréhensible également pour les autres personnes qui n'étaient pas aussi profondément fascinées que nous par ce sujet.

5

Il ne faudrait pas croire que, sur ce chemin pénible et difficile, nous n'ayons jamais rencontré de supercheries plus ou moins habilement dissimulées. Bien entendu, cela nous est arrivé. Mais, tôt ou tard, au fil des événements, nous finissions par reconnaître la tromperie et nous y mettions rapidement un terme. À d'autres occasions, c'est exactement le contraire qui se révélait à nos yeux stupéfaits. Ce dont nous étions témoins de nos propres yeux paraissait trop fantastique, trop merveilleusement incroyable pour être vrai. Nous poursuivions alors inlassablement nos investigations et recherchions avec calme la moindre trace de prestidigitation ou de fraude. Pourtant, dans la plupart de ces cas, nous avons dû parvenir à cette conclusion impressionnante : nos sens n'avaient assisté ni à un mirage ni à un miracle, mais simplement à la manifestation réelle et indubitable d'un esprit qui, du point de vue de certaines de nos conceptions habituelles, pouvait sembler primitif, mais qui était nourri de connaissances et guidé par une sagesse paraissant impossible, uniquement parce qu'elle dépassait de très loin les limites de notre propre entendement - un entendement enfermé dans les murs que l'éducation, la civilisation et la prétendue sophistication de la race blanche ont érigés. Si la moindre ombre d'incrédulité subsistait encore dans nos cœurs, il nous suffisait de poser les yeux sur le sourire énigmatique de notre Bapuka, dont nous ne nous séparions jamais. Alors, même le dernier petit doute se dissipait complètement, comme une légère brume dispersée par les puissants rayons du soleil.

Bien entendu, la simple idée que cette statuette vieille de plusieurs siècles, admirablement sculptée dans un bois rare, puisse posséder ses propres pouvoirs surnaturels pourrait sembler absurde à un sceptique. Pourtant, c'est mon opinion mûrement réfléchie et ma ferme conviction que cette ancienne idole a exercé une influence considérable sur le cours de notre vie et nous a sauvés tous les deux à maintes reprises.

Il m'est naturellement arrivé plus d'une fois de penser que les événements qui m'ont conduit à rencontrer Bapuka n'étaient peut-être qu'une simple succession de circonstances fortuites, et que tout ce qui s'est produit après

qu'elle fut entrée en ma possession (ou qu'elle se fut emparée de moi) pouvait n'être qu'une coïncidence. Je serais toutefois un misérable menteur si je prétendais avoir jamais accordé la moindre foi à une telle explication.

6

En réalité, aujourd'hui - si tant est que cela soit possible - je suis encore plus convaincu que jamais que cette petite statuette reflète une partie des pouvoirs surnaturels et des extraordinaires facultés sensorielles que possédait la grande statue de Bapuka (dont mon propre exemplaire est une reproduction exécutée avec amour), pouvoirs renforcés par la sagesse des sorciers qui, depuis des temps immémoriaux, ont été les grands prêtres consacrés de son culte. Car, il y a très peu de temps encore, Bapuka m'a de nouveau « parlé » - précisément au moment où la tragédie la plus sombre et la plus terrible de toute ma vie s'abattait sur moi.

Mais nous y reviendrons plus tard. Tout ce que je souhaite exprimer ici et maintenant, c'est que ce livre, bien que son origine remonte à plusieurs années, n'a pas simplement pour but de raconter une vieille histoire. Si je veux cependant - comme je me le propose - rapporter tous les faits fidèlement et sans aucun embellissement, exactement tels qu'ils se sont déroulés, afin que le lecteur puisse se faire sa propre opinion, je dois commencer par l'époque où toute cette affaire a pris naissance. À partir de là, nous traverserons ensemble le temps et une partie considérable du monde, jusqu'à aujourd'hui et jusqu'à la charmante petite ville suisse de Lugano, où ce livre a été écrit.

Correctie Franse tekst: in de Franse vertaling moet de passage luiden: « lorsqu'elle a si неожиданно provoqué » wordt uiteraard « lorsqu'elle a si неожиданément provoqué » vervangen door het correcte Frans: « lorsqu'elle a si неожиданément » is evenmin correct; de definitieve formulering is: « lorsqu'elle a si неожиданément provoqué notre union pour la vie » vervangen door « lorsqu'elle a provoqué si неожиданément notre union pour la vie

2. Gatti sauve Skaimunda des crocodiles

C'était par un après-midi de novembre 1928, au début de l'après-midi, alors que la chaleur était étouffante, que je reçus ma première impression fugitive, mais profondément saisissante, de Skaimunga. Il va sans dire qu'à cet instant je n'avais pas la moindre idée que cet indigène inconnu, à

l'apparence sauvage, allait devenir l'instrument dont le bras puissant du hasard, un léger tournant du destin ou - et c'est cette dernière explication que je suis davantage enclin à croire - l'influence impénétrable d'une lointaine déesse barbare avait décidé de se servir pour permettre la révélation prochaine de Bapuka.

Je n'avais pas la moindre idée de qui était Skaimunga. En réalité, les circonstances étaient telles que, dans le cours normal des événements, je n'aurais jamais appris qu'un homme portant un tel nom existait, encore moins aurais-je fait sa connaissance. Mais non. Ce jour-là précisément, je transgressai par hasard la règle bien établie que, comme pratiquement tous les Blancs d'Afrique équatoriale, j'observais scrupuleusement : consacrer environ une heure après le déjeuner à la sainte sieste, quelle que soit la chaleur accablante ou l'incommodité que l'on puisse ressentir.

7

Nous étions à bord du Kigoma. C'était un bateau à vapeur à roues à aubes, originaire d'Amérique, du Mississippi. Vers 1907, une audacieuse compagnie belge l'avait acheté d'occasion, l'avait découpé en plusieurs morceaux, fait transporter par bateau jusqu'à Matadi, au Congo belge, puis acheminer par-delà les monts de Cristal. Il avait ensuite été remonté dans les chantiers navals de Stanley Pool, à Léopoldville. De ces fragments était ainsi né le fier navire amiral de la flotte du Congo.

Le Kigoma possédait trois ponts : première, deuxième et troisième classe. À l'avant, ceux-ci étaient surmontés d'un pont plus court, où le capitaine belge habitait avec sa femme, se débattait avec un flot interminable de documents officiels et gardait constamment un œil vigilant sur le timonier indigène.

Mais que faisais-je donc là-haut, à l'arrière, debout sur le toit brûlant du pont de première classe, alors que l'on aurait pu supposer que, comme tous les autres Blancs à bord, je dormais profondément et paisiblement ? Pourquoi avais-je choisi cette heure inhabituelle et cet endroit insolite pour photographier les crocodiles et les hippopotames qui, à l'approche du bateau, glissaient des bancs de sable dans l'eau ? Après tout, on pouvait prendre exactement les mêmes clichés bien plus confortablement depuis le pont couvert de première classe, à presque n'importe quelle heure du matin ou de l'après-midi. Mais, pour aller encore davantage au cœur du problème :

pourquoi m'étais-je posé ces mêmes questions au moins une demi-douzaine de fois depuis que tout le monde s'était retiré après le déjeuner, et pourquoi n'avais-je malgré tout pas réussi à me décider à en faire autant ?

Je n'en sais rien.

Tout ce que je sais avec certitude, c'est ceci : si j'avais fait ce qui était habituel, si j'avais agi comme on l'attendait de moi et si j'étais allé dormir dans ma cabine, ou si j'avais été capable de prendre une décision comme je le faisais d'ordinaire - c'est-à-dire beaucoup trop rapidement, quand je prenais seulement la peine de réfléchir -, alors Skaimunga, au lieu de s'introduire discrètement dans ma vie, serait tombé dans les terribles mâchoires d'un crocodile et aurait été englouti par le monstre. Le capitaine en aurait naturellement été informé plus tard, mais beaucoup trop tard pour pouvoir intervenir et lui porter secours. Selon toute probabilité, il aurait fait procéder à une enquête superficielle. Une brève mention aurait alors été ajoutée au journal de bord du Kigoma, à peu près en ces termes : vers 14 h 30, un indigène - nom inconnu, tribu inconnue, origine inconnue - aurait sauté ou serait tombé dans le fleuve (cause inconnue), où des crocodiles l'auraient saisi et dévoré avant que la moindre tentative de sauvetage ait pu être entreprise.

8

Nous, les passagers, n’aurions jamais entendu parler de l’accident. Même si cela avait été le cas, nous n’aurions rien pu faire d’autre que hausser les épaules et dire : « Oh, le pauvre diable ! » Quoi qu’il en soit, rien ne se serait produit qui aurait changé mes projets. Mon expédition aurait poursuivi sa route vers le sud, comme prévu. Bien entendu, je n’aurais jamais eu l’occasion de voir les « Marécages du Mystère ». Un père aurait continué à pleurer la disparition de son fils unique. Et la déesse Bapuka ne serait jamais entrée dans ma vie - avec quelles conséquences, je n’ose même pas y penser.

Mais, dans les circonstances présentes, j’avais le sentiment d’avoir désormais pris suffisamment de photographies des monstres qui, à cette époque, étaient encore extraordinairement nombreux dans le fleuve. Et je venais précisément de conclure que je serais un parfait imbécile si je restais plus longtemps là-haut sans aucune raison valable. Même ma cabine étouffante, avec son ventilateur ancien qui ronronnait, devait me sembler être une oasis dans le désert en comparaison de la chaleur infernale qui régnait

sur ce pont au toit de tôle. C'est alors qu'une série de bruits étranges me fit m'arrêter.

Je me penchai autant que je l'osais et constatai que les bruits dérangeants provenaient du pont inférieur, celui de troisième classe, où les passagers indigènes étaient entassés dans le petit espace laissé libre par les machines du navire, les chaudières et les piles de bois servant de combustible. À présent, j'entendais mieux. Et il ne me fallut pas longtemps pour comprendre de quelle sorte de trouble il s'agissait. On entendait le claquement d'un fouet, son coup sur la chair nue, suivi d'un faible gémissement apeuré.

Ce qui se passait là-dessous ne me regardait évidemment pas.

Si j'avais été le docteur Cicogna, le directeur scientifique de mon expédition, j'aurais levé les sourcils avec dégoût et serais parti sans hésiter faire la sieste que j'avais prévue. Qu'on ne s'imagine pas pour autant qu'il était un homme dépourvu de compassion. Mais il ne vivait que pour son travail et ne tolérait rien qui puisse l'en détourner ou troubler les rares moments de repos qu'il s'accordait.

9

Si j'avais été Charles, notre cameraman, ou Bob ou Walt, nos mécaniciens - de bons et gentils jeunes gens, mais inexpérimentés et impulsifs -, je me serais précipité en bas et aurais donné un coup de poing au visage de celui qui maniait le fouet, quel qu'il fût. Pour être honnête, c'était également ma première réaction. Mais supposons qu'il s'agisse d'un fonctionnaire belge qui administrait la punition, ou d'un surveillant désigné par le capitaine ? Ou bien supposons que l'indigène soumis à ce traitement barbare ait réellement commis un crime grave ? Dans un cas comme dans l'autre, mon intervention aurait non seulement été malvenue, mais aussi totalement injustifiée. Elle aurait en outre été très mal accueillie. Et elle aurait pu avoir les conséquences les plus graves pour notre entreprise, allant peut-être jusqu'à provoquer notre expulsion immédiate de la colonie.

Comme la responsabilité de l'expédition reposait sur mes épaules et que j'avais dans le sang l'expérience de plusieurs années passées en Afrique, je me forçai à réfléchir avant d'agir. De plus, quelque chose, dans toute cette affaire, n'allait absolument pas.

Qu'était-ce donc ?

Le fouet impitoyable continuait de s'abattre avec acharnement. Un claquement, un coup, un gémissement. Un claquement, un coup, un gémissement.

Il y avait de quoi en avoir la nausée. Mais, après tout, toutes les longues et violentes flagellations auxquelles j'avais dû assister dans telle ou telle colonie m'avaient paru tout aussi répugnantes, même lorsqu'elles étaient parfaitement légales. À quelques cas extrêmes près, elles m'avaient toujours semblé être une cruauté stupide et brutale - une punition qui, à l'évidence, n'était pas généralement nécessaire. Je l'avais démontré à mon entière satisfaction en maintenant toujours une bonne discipline dans mes camps et au cours de mes safaris, sans jamais avoir à menacer de châtiments corporels, et encore moins à en infliger, aux centaines et aux centaines de travailleurs et de porteurs indigènes qui étaient à mon service.

Mais qu'y avait-il donc, dans ce cas précis, de particulièrement troublant ?

Au moment même où je me posais de nouveau cette question, la réponse me traversa l'esprit comme un éclair. « Lors de chaque flagellation dont j'avais été témoin, tous les indigènes présents avaient toujours accompagné chaque coup de fouet de cris retentissants. Peut-être pour encourager le coupable s'ils estimaient la punition juste. Ou par des remarques humoristiques lorsqu'il ne supportait pas les coups avec courage. Ou encore par des commentaires indignés lorsque la foule jugeait qu'il ne les méritait pas. Dans tous les cas, il y avait toujours beaucoup de cris, de rires ou de hurlements. Mais maintenant, à part ces bruits qui soulevaient le cœur et le martèlement sourd des machines sur le pont inférieur, régnait un silence de mauvais augure. »

10

Pourquoi l'équipage du navire et les passagers entassés là-dessous se comportaient-ils de façon si étrange ? D'autant plus que la flagellation se poursuivait avec une telle cruauté, une telle absence de pitié et pendant une durée si inhabituelle. Un surveillant noir aurait facilement pu se montrer aussi cruel envers un homme de sa propre race, mais dans ce cas, les

spectateurs se seraient révoltés contre lui depuis longtemps - ne serait-ce que par leurs cris. Il fallait donc que ce fût un Blanc. Et si tel était le cas, c'était un homme que tous les indigènes là-dessous craignaient et haïssaient terriblement, au point de se laisser réduire au silence par sa seule présence. Le capitaine était hors de cause. C'était un Flamand gigantesque, rude et lourd, mais il était honnête, juste et respecté. Il aurait peut-être pu, sous le coup d'une impulsion, gifler un indigène trop insolent, mais il n'aurait jamais été capable d'ordonner une flagellation pareille. De plus, je savais avec certitude qu'il se reposait. J'avais vu l'ingénieur et le maître d'hôtel-comptable, les deux seuls autres Blancs de l'équipage, se précipiter vers leurs cabines une demi-heure plus tôt. Et ils n'auraient certainement pas osé organiser un pareil spectacle - pas avec un capitaine aussi strict. Qui cela pouvait-il donc être ?...

La flagellation implacable s'interrompit brusquement.

« Parle, sale cochon ! » lança une voix rauque. « Parle, espèce de sale porc ! » La voix était enrouée par la colère, mais elle restait aussi basse que possible, manifestement par crainte d'être entendue. Pourtant, je la reconnus aussitôt. C'était la voix d'un nain aux origines françaises très douteuses et mêlées. Il était une sorte de version africaine particulièrement répugnante d'un coureur de grèves : un marchand d'ivoire que trop longues années passées sous les tropiques et son mariage avec une femme indigène épouvantable avaient réduit à la misère, et qui tentait de se maintenir tant bien que mal en ingurgitant sans cesse d'énormes quantités de bière.

La veille, une petite embarcation à rames, sale et minuscule, qui avait descendu l'un des affluents du Congo depuis l'intérieur du pays, l'avait amené à bord. Lorsque le Kigoma avait manœuvré pour le prendre à bord, nous avions tous été étonnés par la quantité de ses bagages. Ses deux boys, maussades et misérables, peinaient sous des piles et des piles de caisses en fer-blanc. Puis l'une des caisses s'était mise à glisser et était tombée sur le pont. Le couvercle s'était ouvert et, au milieu des rires généraux, des dizaines de bouteilles de bière en étaient sorties en roulant dans toutes les directions. Derrière chaque bouteille courait un indigène, dans un éclat de rire bruyant.

11

Mais cette gaieté ne dura pas longtemps.

« Si vous cassez une seule de ces bouteilles, avait hurlé le petit avare prétentieux à ses boys, je vous briserai les os ! » Puis, se tournant vers les autres, il avait lancé : « Allez, ramassez ces bouteilles, vous tous. Et plus vite que ça ! »

Il y avait tant de venin dans sa voix que les indigènes se turent aussitôt et que tous, à l'exception des deux boys, restèrent immobiles, stupéfaits, là où ils se trouvaient. « Allez, ramassez ces bouteilles ! » cria de nouveau le petit homme, en menaçant de son fouet en peau d'hippopotame levé un vieux marin à la retraite. « Dépêchez-vous, bande de porcs ! »

Nous étions tous furieux. Mais le capitaine fut plus rapide que notre colère. Avant même que nous ayons compris ce qui se passait, il était apparu sur le pont inférieur. Sa main, semblable à un jambon, s'abattit, saisit le Français par l'épaule et le repoussa d'une bourrade. « Encore un mot, dit-il calmement, et je vous jetterai, vous et vos maudites caisses, en pâture aux crocodiles. »

Nous vîmes le petit homme lever les yeux vers l'immense Flamand, en gardant la bouche hermétiquement fermée. Nous le vîmes jeter un regard aux crocodiles qui nageaient sous la surface de l'eau, puis aux visages impassibles des indigènes qui se tenaient immobiles tout autour. Une injure s'échappa de sa bouche faible et dépravée, et il tenta de se dégager. Au bout d'un moment, le capitaine le relâcha. Mais pas avant de lui avoir ordonné : « Allez dans votre cabine et restez-y. Jusqu'à ce que je vous autorise à en sortir de nouveau. »

Une nouvelle injure, et le gredin avait disparu. Sur l'ordre du capitaine, tous les indigènes présents avaient aidé à transporter les bouteilles et les caisses sur le deuxième pont, près de la cabine dans laquelle le petit homme odieux s'était retiré.

Tout cela me revint alors à l'esprit comme un éclair. Le Français était-il sorti en cachette, au mépris des ordres du capitaine ? Maintenant qu'il pouvait être certain que tout le monde dormait ? Pour passer sa colère sur ses pauvres boys sans défense ? Ou sur quelque membre de l'équipage ?

« Parle, sale cochon », gronda de nouveau sa voix. Et de nouveau le fouet claqua, de nouveau les coups s'abattirent sur la chair nue, de nouveau ils furent suivis d'un faible gémissement. Cette fois, c'en était trop. Je retirai

rapidement de mon cou la courroie de mon appareil photo. « Je vais le poser ici, pensai-je, descendre en courant et lui flanquer un coup de poing ! »

12

Mais je tenais encore mon appareil photo à la main lorsque j'entendis une exclamation furieuse, suivie du bruit précipité de pieds nus sur les plaques d'acier. Mes yeux saisirent un bref aperçu d'un homme entièrement nu, couvert de sueur et de sang, qui courait vers l'eau. Lorsqu'il plongea dans le fleuve, mes doigts appuyèrent involontairement sur le déclencheur. « Capitaine ! Un homme à la mer ! » criai-je en courant vers ma cabine.

Je ne pense pas avoir mis plus de vingt secondes. Mais lorsque j'eus saisi mon plus gros fusil et atteint le bastingage, deux têtes de crocodiles s'approchaient déjà, venant de deux directions opposées, d'une silhouette humaine qui se débattait désespérément. Je tirai deux fois. « Vite ! » hurlai-je en rechargeant. « Le courant est trop fort pour lui ! »

Je tirai encore deux fois. Puis j'entendis le télégraphe de la passerelle sonner à plusieurs reprises. Le Kigoma s'arrêta dans un halètement de machines et commença à virer. Du pont inférieur montèrent alors des jurons étouffés en français. Puis un indigène lança un ordre d'une voix sèche et autoritaire. Des dizaines de silhouettes noires plongèrent dans l'eau écumante et ensanglantée et nagèrent bruyamment vers l'endroit où une tête rasée avait émergé pour la dernière fois. Trop tard ? Non. Bill, Walt et Charlie me rejoignirent en pyjama froissé, juste au moment où l'on hissait à bord un corps inerte et sans vie, dont la poitrine portait d'affreuses marques rouges circulaires. Quelques mètres plus loin, une violente agitation éclata dans l'eau. Privés de leur proie humaine, les autres crocodiles étaient déjà en train de dévorer les deux monstres que j'avais tués ou blessés.

3. Skaimunda est sauvé de son cruel maître.

Le petit secret misérable et lamentable qui avait pris des proportions démesurées au cours de la monotonie du voyage sur un bateau à vapeur du Congo fut rapidement dévoilé par l'A.T. de Luka-Lela, l'administrateur territorial du petit poste gouvernemental bien tenu que nous atteignîmes tôt le lendemain matin.

Skaimunga, que le capitaine avait soigné et que des membres de l'équipage avaient pris en charge, s'était suffisamment remis aussi bien de la longue flagellation que de son saut désespéré dans l'eau pour pouvoir assister à l'enquête judiciaire. Dès qu'il me vit, il me salua respectueusement en frappant dans ses mains. Sa vie, que j'avais sauvée, m'appartenait entièrement, déclara-t-il. Elle était à moi, et je pouvais en disposer à ma guise. Il en serait ainsi, ajouta-t-il, dès l'instant où il aurait fini de rembourser sa dette envers le Blanc français.

13

Le Français, que le capitaine avait enfermé dans une cabine sûre dès que mes cris et mes coups de fusil avaient donné l'alerte, était exceptionnellement sobre et refusait obstinément de répondre à la moindre question avant d'avoir pu bénéficier de l'assistance d'un avocat et du consul de France à Léopoldville. Pour cette raison, il ignora totalement la remarque de Skaimunga ainsi que toutes les paroles de l'A.T. Mais ce dernier voulait connaître la vérité, et il l'apprit peu à peu grâce aux réponses calmes, intelligentes et dignes de Skaimunga, que l'autre boy du Français confirmait chaque fois, sans exception et sans hésiter.

Pour résumer, le Français avait amené les deux boys à se vendre à lui, pour ainsi dire, comme des esclaves. C'était son système habituel. Il leur versait des salaires ridiculement bas, leur imposait littéralement des colifichets sans valeur à des prix exorbitants, falsifiait en outre les chiffres de la manière qui servait le mieux ses desseins. Il parvenait ainsi à faire travailler ses boys jusqu'à l'épuisement, tout en les convainquant qu'ils étaient constamment ses débiteurs et que la police les poursuivrait s'ils s'enfuyaient avant d'avoir payé ce qu'ils lui « devaient » encore. Épuisé par ses mauvais traitements, les caprices de sa femme indigène et ses fréquentes explosions de brutalité sauvage, aucun boy n'avait jamais tenu longtemps auprès de lui. Malgré toutes ses menaces de faire appel à la police et de les envoyer en prison, chacun avait fini par s'échapper après quelques semaines passées dans cet enfer et par chercher refuge dans les territoires les plus reculés de sa propre tribu.

Skaimunga semblait être la seule exception. À la grande surprise de l'autre boy, qui ne travaillait pour le Français que depuis dix ou douze jours et projetait déjà de s'enfuir à la première occasion, Skaimunga était resté

pendant de nombreuses années. Apparemment, il n'avait jamais reçu son salaire en argent véritable, mais seulement, de temps à autre, des objets de très peu de valeur : une couverture très usée, une chemise bon marché, un vieux short ou un peu de tabac moisi.

14

Dans son esprit simple, il ne parvenait pas à comprendre pourquoi, dans ces circonstances, il pouvait encore avoir de nombreuses dettes en francs. Mais c'était un homme d'honneur. Et puisque son maître affirmait qu'il était son débiteur, il ne voulait pas le quitter avant que ces dettes, dont il ne pouvait s'expliquer l'origine, aient été entièrement remboursées.

« Même pas maintenant ? » demanda l'A.T. avec incrédulité depuis le banc du juge. « Maintenant que ton maître t'a si violemment battu qu'il t'a poussé vers une mort certaine ? »

« Non », répondit simplement Skaimunga. « La fuite ne convient pas à un homme honnête. Et je regrette d'y avoir eu recours. Mais je ne pouvais pas répondre aux questions de mon maître. Je savais qu'il me frapperait encore et encore. La douleur et le désespoir m'ont donc poussé dans l'eau. Mais maintenant, je travaillerai pour mon maître jusqu'à ce que ma dette soit remboursée. Ensuite, je travaillerai pour l'homme blanc qui m'a sauvé la vie - et mon honneur. » Et il s'inclina humblement dans ma direction.

Bien sûr, nous étions tous profondément émus et stupéfaits. On n'entend pas tous les jours des paroles empreintes d'une si grande noblesse, que ce soit en Afrique ou ailleurs. Seul un homme de la plus haute naissance, issu du sang le plus illustre et héritier d'une glorieuse tradition raciale, pouvait éprouver de tels sentiments et s'exprimer avec autant de naturel, tout en étant si impressionnant.

Qui était donc ce Skaimunga ? D'où venait-il, ce guerrier au crâne rasé, dont l'apparence différait tellement de celle de tous les autres indigènes du Congo belge que j'avais connus ? Que signifiaient ces tatouages étranges et artistement dessinés sur son corps ? Comment un gentleman noir aussi fier avait-il pu devenir l'esclave d'un trafiquant côtier ? Quel rapport tout cela avait-il avec la question que son maître lui posait sans cesse, ou avec la réponse qu'aucune torture ne parvenait à lui arracher ?

« Je ne sais pas », répétait Skaimunga. « Je ne sais pas. »

Et il était impossible de douter de sa sincérité ou de mal interpréter le désarroi honnête qui se lisait dans ses yeux brun foncé, francs et courageux.

Nous lui donnions vingt-cinq ans. Mais il ne savait ni quand ni où il était né. Il ignorait également qui étaient ses parents, les membres de sa tribu et ses chefs. Il ne savait pas non plus qui avait réalisé les tatouages sur son corps, ni ce qu'ils signifiaient. Il ignorait quand et comment il était entré au service de son maître, et pourquoi celui-ci exigeait que sa tête soit toujours rasée. Il ne savait même pas ce que son maître cherchait réellement à apprendre de lui chaque fois qu'il était ivre à l'excès, ni pourquoi il le battait avec tant de cruauté, simplement parce qu'il ne pouvait pas dire quelque chose qu'il ignorait.

15

« De l'or ou de l'argent ? Des diamants ou des émeraudes ? Des montagnes d'ivoire ? » avait coutume de lui demander son maître dans ses accès de fureur.

« Dis-moi ce que ta tribu cache. Et où ! Parle, sale cochon ! » Et encore et encore, il faisait s'abattre son fouet sur lui.

C'était toujours la même chose. Mais que pouvait répondre Skaimunga s'il n'avait rien, absolument rien à dire ? Après tout, à l'exception de l'ivoire, il ne savait même pas ce que signifiaient les mots de son maître. De l'or, de l'argent, des diamants, des émeraudes ? Qu'était-ce donc ?

Mais nous, nous connaissions fort bien ces mots. Il n'était pas difficile d'imaginer ce qui se passait alors dans l'esprit du Français, assis sur une chaise, boudeur, le visage mal rasé d'une laideur repoussante et les lèvres serrées en une mince ligne obstinée. Durant ses rares moments de sobriété complète, il avait remarqué les mêmes traits qui nous avaient révélé que Skaimunga appartenait à une tribu lointaine et peu connue. Ces traits auraient peut-être été encore plus frappants s'ils avaient été accompagnés d'une coiffure inhabituelle. Aussi le Français avait-il veillé à faire souvent raser la tête de son boy, de peur qu'un autre Blanc ne le remarque et ne découvre ce que lui-même n'avait pas encore réussi à découvrir. Cette idée lui était

venue pour la première fois au cours d'une de ses habituelles ivresses. Peu à peu, il s'était convaincu que Skaimunga refusait de révéler le nom de sa tribu parce que celle-ci cachait un immense trésor qu'il souhaitait garder pour lui. Dans ses accès de fureur les plus démesurés, cette idée fixe se transformait en une obsession irrésistible. Il tentait alors d'arracher une réponse à coups de fouet au pauvre jeune homme qu'il avait lui-même acculé à une situation d'endettement perpétuel, semblable à celle d'un esclave.

« Mais », demandai-je doucement à Skaimunga, « ne peux-tu pas au moins me dire où se trouve le pays de ton père ? Ou quelque chose sur la manière dont tu l'as quitté ? »

16

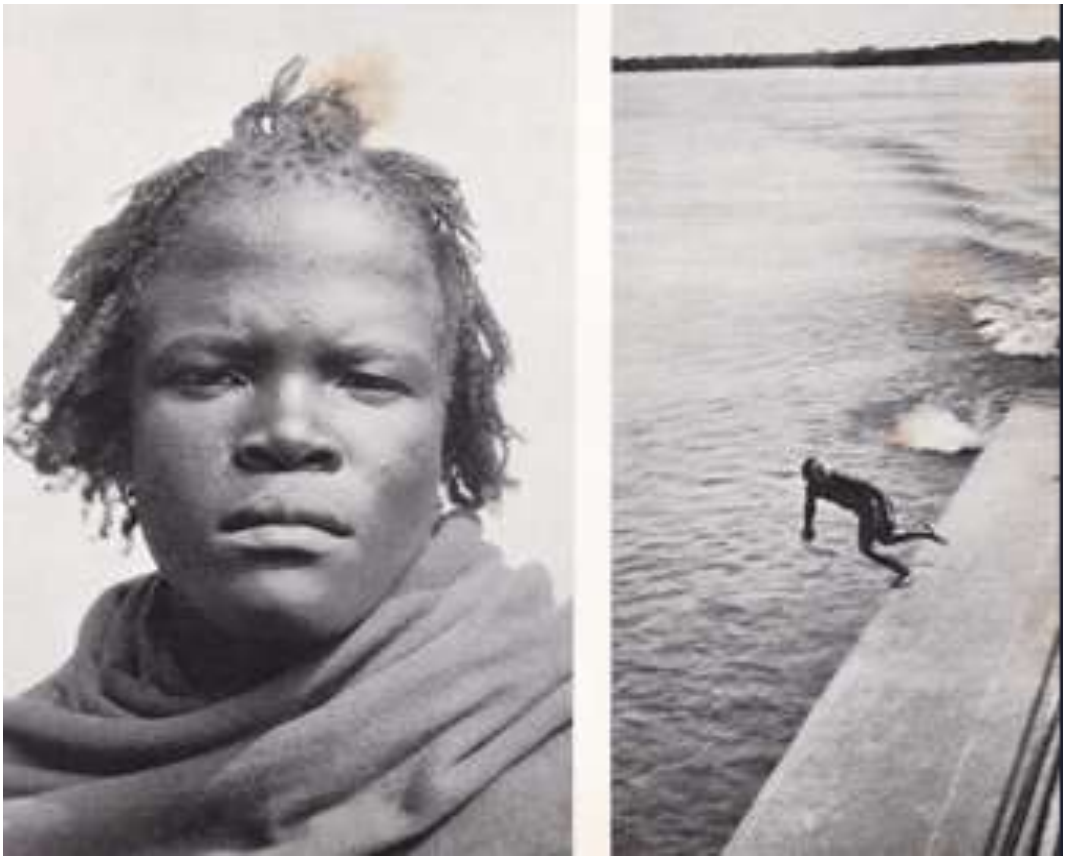
« C'est là que je suis né », répondit-il en montrant le sud-ouest, « mais très, très loin d'ici. Tout ce dont je me souviens, ce sont les lamentations de nombreuses femmes que des hommes sévères, vêtus de longues robes blanches, poussaient devant eux. Et le scintillement des chaînes, le goût des larmes amères, le lent refroidissement et le raidissement des bras délicats d'une femme. Voilà ce dont je me souviens, et aussi de la façon dont une main brutale m'a saisi, m'a arraché aux bras de ma mère morte et m'a frappé jusqu'à ce que je perde connaissance. Je jure que je ne me souviens de rien d'autre », ajouta-t-il avec empressement. « Je le jure par le saint nom de Bapuka. »

Entre-temps, le capitaine du «Kigoma» était devenu impatient. Il marmonnait quelque chose au sujet des horaires, des correspondances manquées, de la nécessité d'éviter à tout prix tout retard dans l'acheminement du courrier transporté par son navire, et ainsi de suite. L'A.T. lui donna raison et prit rapidement une décision. Le Français devait rester au poste de police jusqu'à l'arrivée des instructions de Léopoldville, la capitale de la colonie. Le «Kigoma» pourrait poursuivre son voyage dès que les bagages de l'homme auraient été débarqués. Les deux garçons indigènes devaient également rester sur place comme témoins.

«Ne puis-je pas emmener Skaimunga avec moi ?» demandai-je spontanément. «Si nécessaire, il pourra être interrogé plus tard, lorsque nous arriverons à Léopoldville.»



1. Le bateau « Kigoma » sur le fleuve Congo.



2. Skaimunga avec sa couverture, après que ses cheveux eurent un peu repoussé.
3. Sur la photo de droite : pendant la fuite.



4. À notre arrivée à Leali, nous avons rencontré Yeta III (avec sa crinière de lion et son petit bonnet).



5. Les deux « pirogues de l'État » que Yeta III envoya en toute hâte pour aller chercher le commissaire de district.

«Bien sûr, s'il le souhaite. Et, ajouta l'A.T. avec espoir, à condition qu'il ne veuille pas porter plainte.»

Interrogé directement, Skaimunga sembla transporté de joie. Non, il ne porterait pas plainte. Mais qu'en était-il alors de ses dettes ? Elles s'élevaient à près de 40 francs...

À cette époque, cette somme équivalait à environ un dollar et quelques cents. Même compte tenu des faibles salaires des indigènes, elle ne représentait qu'une petite avance sur une semaine de salaire. Skaimunga fut stupéfait par mes explications. Peut-être ne pouvait-il pas y croire, car il me demanda modestement si je voulais régler l'affaire moi-même. Pour gagner du temps et éviter toute discussion supplémentaire, je mis cette somme considérable dans la main du Français. Celui-ci fixa les deux billets de 20 francs comme s'il ne comprenait pas ce que tout cela signifiait. Puis, furieux, il les déchira en morceaux, les jeta par terre et cracha dessus, toujours sans prononcer un mot.

Mais Skaimunga était déjà parti. En quelques minutes, nous étions de retour à bord du navire ; la sirène du «Kigoma» lança précipitamment trois coups. Et nous repartîmes.

«Plus tard, dis-je à Skaimunga, je t'achèterai des vêtements et des couvertures. En attendant, j'ai donné l'ordre au responsable de l'équipage de te fournir toute la nourriture dont tu as besoin. Maintenant, oublie les mauvais traitements infligés par un Blanc qui avait perdu la raison. Et oublie tes dettes et les coups de fouet. Oublie tout - et repose-toi.»

17

«Je vais me reposer et oublier, me dit-il. Afin de devenir fort et de pouvoir travailler pour toi. Car tu n'es pas seulement mon maître. Tu es mon père, et toutes les bénédictions de Bapuka s'accumuleront au-dessus de ta tête.»

4. Skaimunda parle de la déesse Bapuka.

«Bapuka», répétai-je pour moi-même cette nuit-là. «Bapuka.»

Ce nom, que Skaimunga avait mentionné deux fois, m'était étrangement familier. Le Dr Cicogna partageait ma cabine et, lui aussi, ne parvenait pas à s'endormir à cause de la chaleur. Je l'interrogeai.

«Ce doit être une sorte d'esprit ou de dieu de la forêt, répondit-il. Je n'en ai jamais entendu parler.»

Peut-être me trompais-je, alors. Pourtant, je ne parvenais pas à détacher mes pensées de ce nom. Je ne pouvais pas non plus m'empêcher d'essayer de me rappeler autre chose que Skaimunga avait dit. Au moment où il l'avait prononcé, cela avait fait vibrer une corde familière en moi. Puis l'interrogatoire avait repris, d'autres choses avaient accaparé mon attention et, à présent, j'étais incapable de me souvenir de ces paroles étranges.

«Écoutez, docteur…» commençai-je.

Mais je n'obtins aucune réponse.

«Très bien, pensai-je, demain j'aurai une longue conversation avec Skaimunga et je découvrirai ce qu'il en est.»

Et sur cette pensée, je m'endormis moi aussi.

Le lendemain, j'avais tant à faire que je n'y prêtai plus attention. Deux jours plus tard, nous arrivâmes à Léopoldville. Le déchargement de tout notre matériel, les démarches auprès des différentes autorités, le rassemblement d'une vingtaine de mes anciens garçons - dont je devais aller chercher chacun au milieu de l'enchevêtrement de sa petite famille - ainsi que les difficultés financières et fiscales firent passer une semaine comme un éclair.

Une autre semaine trépidante suivit. J'avais distribué les uniformes et les couvertures de laine, attribué et expliqué à chacun sa tâche particulière, acheté de nouvelles provisions et mis toute l'expédition en route sur la difficile piste menant à Chitadi, Kanda, Bukama, Elizabethville et à la frontière rhodésienne.

Le mois suivant fut un véritable enfer.

18

Les autorités nous avaient avertis que la route était «difficile». Ce qu'elles avaient omis de nous dire, c'était que la nouvelle route n'était praticable que par endroits - et même alors, tout juste.

Entre ces tronçons, nous découvrîmes qu'il n'y avait rien d'autre que des montagnes escarpées, d'immenses fleuves, des dizaines de ruisseaux sans ponts, de vastes étendues de jungle vierge et des zones désertes et traîtresses de sable, de rochers ou de boue.

Les ressorts cassaient et devaient être remplacés. Les voitures s'enlisaient et il fallait les dégager. Les camions s'enfonçaient dans la boue et devaient être entièrement déchargés avant que nous puissions les repousser sur un terrain ferme.

Chaque fois que je commençais un travail, quelqu'un accourait pour venir me chercher en urgence. Dès que j'avais surmonté une difficulté, dix nouvelles s'abattaient sur moi. Entre-temps, j'avalais rapidement quelque chose et faisais une courte sieste. Le reste du temps, me semblait-il, je courais sans cesse de droite à gauche, jour et nuit.

Lorsque nous atteignîmes enfin Sakania - Noël et le réveillon du Nouvel An étant passés sans que nous nous en soyons aperçus - j'étais épuisé. Nous étions arrivés à la frontière entre la province la plus méridionale du Congo belge, ce Katanga même qui remplit aujourd'hui si souvent les colonnes des journaux, et la province la plus septentrionale de la Rhodésie du Nord.

Mes quatre compagnons et nos Africains n'étaient guère en meilleur état.

C'est pourquoi, dès que tout notre équipement eut passé la douane, je décidai d'établir un camp près de la petite ville de Ndola et d'y rester une dizaine de jours, afin que nous puissions nous reposer et reprendre des forces pour le long safari qui nous attendait encore.

Ce ne fut que vers la fin de cette brève période de paix et de bien-être que je repris conscience de la présence de Skaimunga.

La tâche que je lui avais confiée dès notre départ de Léopoldville consistait à approvisionner constamment le camp en abondantes quantités de viande fraîche.

Pour un indigène de sa trempe, cette tâche m'avait paru plus digne que de petits travaux de domestique dans une tente ou autour de celle-ci.

Il avait non seulement pleinement apprécié cette attention, mais s'était également montré aussi fiable que je l'avais estimé - et même davantage.

19

Comment il s'y prenait, je l'ignore. Mais quelle que fût l'heure de notre départ, quelle que fût la dureté de sa journée de travail - à construire des ponts, pousser des voitures, décharger et recharger des camions - ou quelle que fût l'heure à laquelle nous nous arrêtions pour établir le camp, chaque soir, c'était la même histoire.

Au bout d'environ une heure, Skaimunga revenait généralement, chargé de gibier fraîchement abattu.

Si le pays nous semblait absolument dépourvu de gibier, cela ne faisait pas la moindre différence.

Avant que la cuisine ne soit installée et que toutes les tentes ne soient dressées, Skaimunga rapportait une antilope, quelques gazelles ou un gros phacochère.

Lorsque je me levai ce jour-là après une sieste réparatrice, Skaimunga se tenait devant moi, tenant trois belles pintades dans chaque main.

« Celles-ci, dit-il, sont pour mon père et ses amis blancs. Il y a déjà beaucoup d'autres viandes qui rôtissent sur les feux des indigènes. »

Il avait l'air épuisé. Il était couvert de boue, de sueur et d'égratignures. Pourtant, ses yeux brillaient comme ceux d'un chien fidèle qui vient d'accomplir quelque chose dont son maître serait fier. J'estimai que, pour se

procurer ces pintades, il avait dû parcourir une distance supérieure à celle que nous pouvions couvrir en une journée entière de voyage. Il avait dû aller si loin parce que la région qui nous entourait était la plus pauvre en gibier que j'eusse vue depuis très, très longtemps. J'aurais offert un cadeau à n'importe quel autre boy pour un tel effort. Mais, avec Skaimunga, je sentais qu'un éloge sincère et l'expression de ma reconnaissance vaudraient davantage que n'importe quel présent. C'était le genre d'homme qui vous impressionnait en tant qu'être humain - nu, primitif, pauvre et seul au monde comme il l'était.

« Rien de ce que je peux faire pour mon père n'est trop, répondit-il avec sa modestie digne habituelle. Et Bapuka aide toujours l'homme juste qui lui fait confiance. »

Un homme juste ! C'était cette expression qui m'avait tourmenté cette nuit-là sur le fleuve Congo ! Et voilà que Skaimunga venait de l'employer à nouveau.

« Skaimunga, dis-je dans un soudain accès d'excitation, réfléchis bien. Les Baila et les Mashukolumbwe, près de l'endroit où le Kafue se jette dans le grand Zambèze, sont les seuls à se nommer "les hommes justes". Et maintenant, essaie de te souvenir : ils vénéraient une déesse qu'ils appellent Bapugha. Ils croient que son père, Monze, est le puissant dieu de la pluie et qu'il habite dans la "Fumée qui gronde", dans les grandes cataractes que les Blancs appellent les chutes Victoria.

Ta Bapuka n'est-elle pas cette même déesse ? Ton père n'était-il pas un Baila ou un Mashukolumbwe ? »

20

La voix du Dr Cicogna retentit joyeusement depuis la tente voisine. « Bon sang ! s'écria-t-il, vous avez deviné ! Regardez donc ses cheveux. Ils n'ont pas encore eu le temps de pousser suffisamment, mais instinctivement il les porte comme un Mashukolumbwe. Voilà pourquoi le scélérat français voulait qu'il se promène la tête rasée. »

Il sortit de sa tente et poursuivit : « Et la manière dont il chasse ! Personne d'autre qu'un Mashukolumbwe ne pourrait être un chasseur aussi excellent et rapide. Skaimunga, dit-il au boy, encore quelques jours, et nous serons sur le territoire de ton propre peuple. N'es-tu pas heureux ? »

Skaimunga était tout sauf heureux. Son corps était raide et droit. Son front était plissé, et il gardait les yeux fermés, comme s'il cherchait à sonder les profondeurs brumeuses de son passé oublié. Son visage avait pris une teinte grisâtre - la pâleur de l'homme noir. Le docteur et moi étions tous deux assez troublés par l'attitude étrange du boy. Que lui arrivait-il donc ?

« Non, Musungu, dit-il enfin. Je ne connais pas les Baila. Ni les Mashukolumbwe. Et la déesse que j'adore ne peut pas être la Bapugha des Baila. Elle s'appelle Bapuka ; j'en suis certain, car ma mère me parlait souvent d'elle lorsque j'étais tout petit. Je ne sais pas où. Mais la "Fumée qui gronde" est là-bas, dit-il en montrant le sud, tandis que moi - je crois que je suis né là-bas - exactement là où le soleil se couche. »

Sa main gauche, qui tenait toujours les trois pintades, indiquait droit vers l'ouest. Ses yeux regardaient dans cette direction avec une expression d'infinie nostalgie. Deux fois, il ouvrit la bouche comme s'il voulait en dire davantage, puis il secoua la tête et se tut.

« Qu'as-tu, Skaimunga ? lui demandai-je. Préférerais-tu peut-être me quitter et partir seul là où tu es né ? Si c'est ce que tu veux, je te donnerai de la nourriture, de l'argent et une lettre pour tous les Blancs de l'administration. »

« Non, Musungu, dit-il gravement. Bapuka n'a pas laissé mon chemin douloureux croiser le vôtre. Seule Bapuka peut maintenant séparer à nouveau ces chemins dans le bonheur. Je le sais - parce qu'elle me parle, souvent. »

Un gloussement monta dans la gorge du docteur. Cela signifiait qu'il allait bientôt éclater en l'un de ses rires qui secouaient tout son corps.

21

Mon coude s'enfonça dans ses côtes, et il se tint tranquille.

« Comment te parle-t-elle ? demandai-je à Skaimunga.

- Dans les rêves, répondit-il avec une certaine confusion, comme s'il avait perçu l'incrédulité du docteur. Puis il ajouta : Et maintenant, Père, je vais porter ces oiseaux au cuisinier, pour qu'ils ne se gâtent pas. »

Sur ces mots, il partit presque en courant vers la cuisine.

Le docteur était profondément offensé. « Faut-il que vous me brisiez les côtes ? Tout cela pour ménager les sentiments de ce boy ? »

« Vous ne comprenez pas de quoi il s'agit, lui dis-je. Il ne s'agit pas seulement du fait que Skaimunga est parfaitement sérieux et qu'il est un homme si fiable et si digne. J'ai aussi un pressentiment - voilà ce que c'est. Je l'ai eu lorsqu'il a mentionné pour la première fois cette déesse Bapuka. Il est plus fort, plus clair maintenant. Ne comprenez-vous donc pas ? Si elle n'est pas la Bapugha des Baila, si elle n'est pas un esprit ou une divinité connue de vous, de moi, ou des missionnaires et des fonctionnaires locaux - et nous pouvons vérifier cela très rapidement - alors cela pourrait indiquer un culte encore inconnu de l'Occident. Peut-être cela signifie-t-il qu'il existe une tribu entière dont l'existence n'a pas encore été découverte. Une tribu vivant dans une partie de ce vaste pays encore jeune, où personne n'a encore pénétré. Ne voyez-vous pas les possibilités que cela ouvre ? »

Donnez au docteur quelque chose à se mettre sous la dent, placez quelque chose d'inconnu devant son long nez pointu, et il oubliera tout le reste pour se jeter aussitôt dessus.

Deux minutes plus tard, il était habillé et ordonnait à l'un de nos chauffeurs indigènes de le conduire auprès du commissaire du district de Ndola.

5. En route vers les mystérieux marais

Deux heures plus tard, le docteur revint, rayonnant de bonheur, et se mit à déployer devant moi de grandes cartes détaillées.

« Personne ne sait absolument rien de cette Bapuka ! Jetez donc un coup d'œil à cette carte que j'ai empruntée au commissaire du district. Vous voyez ? Que des espaces blancs ! Seulement quelques noms de villages barotsés le long du Zambèze. Quelques petits points tout au plus pour indiquer ce que

l'on croit être le cours approximatif de la rivière Lutembwe. Je dis bien ce que l'on croit, car personne ne l'a remontée sur plus de quelques milles.

22

Le commissaire du district le savait parfaitement. Au-delà, il n'y a rien, bien que cette région fasse partie de la province du Barotseland. Rien, vous dis-je. Pas une âme vivante dont on connaisse l'existence. On suppose même qu'il n'y a pas de terre ferme là-bas. Rien du tout, seulement des marécages pestilentiels et infranchissables. Les indigènes les appellent les "Marais du Mystère". Ils s'étendent vers l'ouest sur toute la distance, jusqu'à la frontière purement imaginaire avec l'Angola portugais, et probablement même au-delà. »

Maintenant que mon pressentiment semblait se confirmer, du moins en partie, je commençai soudain à avoir des hésitations.

« Eh bien, dis-je, s'il n'y a là-bas que des marécages, je ne vois pas très bien pourquoi nous risquerions notre vie simplement pour les explorer. N'est-ce pas ? Tout cela uniquement parce qu'ils figurent encore sur les cartes comme des espaces blancs ? »

Cette fois, ce fut au tour du docteur de se montrer obstiné.

« Mais enfin, mon cher, me supplia-t-il, personne n'a jamais emprunté cette route. Personne. Je viens de le vérifier dans la petite bibliothèque du commissaire du district. Personne n'a traversé cette région : ni le Portugais Lacerda, qui conduisit en 1789 le tout premier groupe de Blancs dans le territoire aujourd'hui appelé Rhodésie du Nord ; ni les deux marchands portugais qui suivirent ses traces quelques années plus tard et qui, comme lui, furent contraints de s'arrêter à Kasembe ; ni le docteur Livingstone, lorsqu'il découvrit et baptisa les chutes Victoria en 1855. Comme vous le savez, il est vrai qu'il traversa une partie du Barotseland. Mais il n'alla pas jusque-là et, lui aussi, dut faire demi-tour. Et puis, ajouta-t-il avec une lueur malicieuse dans les yeux, auriez-vous soudain perdu confiance en votre cher Skaimunga ? Ne croyez-vous donc plus en sa merveilleuse déesse ? »

Bref, trois jours plus tard, au lieu de suivre l'itinéraire que nous avions prévu vers le sud - qui devait nous conduire à Salisbury, à Bulawayo, puis à

travers le Transvaal jusqu'au Swaziland et au Natal -, nous filions à toute vitesse vers Broken Hill. Là, nous quittâmes la route. Puis, les mains jointes - pour ainsi dire -, nous commençâmes à cahoter droit vers l'ouest à travers une région sans chemins, franchissant les plateaux inhospitaliers de Kawandi et de Mankoya, au Barotseland. Nous espérions ardemment que nos véhicules résisteraient à cette terrible épreuve et que nous atteindrions les plaines du Zambèze sans subir d'accident trop grave. Car c'est là que se trouvait Lealui, la résidence officielle de Yeta III, le roi des Barotsés de l'époque, le seul homme susceptible de nous aider dans cette entreprise décidée si soudainement - à condition toutefois que nous parvenions à le convaincre de nous prêter son concours.

23

Mais accepterait-il de le faire ? Et Skaimunga se réjouissait-il de ce changement d'itinéraire ? Aussi ridicule que cela puisse paraître, nous étions incapables de répondre même à ces questions.

Pendant tous ces jours où nous traversions les plateaux, Skaimunga resta non seulement silencieux et impassible, mais semblait même nous éviter. Et, pour être tout à fait honnête, je n'eus pas le courage de le prendre à part pour lui demander ce qu'il ressentait et pourquoi il se comportait si étrangement.

J'avais le sentiment qu'après avoir été traité pendant des années comme un être humain de troisième catégorie par cet horrible marchand d'ivoire, il en avait assez et réagirait avec méfiance si nous l'interrogions sans cesse. Et ce n'était pas tout. Mais, fort de mon expérience africaine, je m'étais juré de ne jamais le tourmenter pour rien, car, si désireux qu'il eût été de tout faire pour moi, il n'aurait pas été capable de comprendre mes questions - pas plus qu'il n'avait compris autrefois les questions détestables concernant les émeraudes et les diamants. Une supposition qui devait par la suite se révéler exacte.

Quoi qu'il en soit, chez Skaimunga, le devoir passait avant tout. Bien entendu, sa tâche principale dans cette région, si peu peuplée et si riche en gibier de toutes sortes, était plus facile. Dès que nous nous arrêtions pour installer notre campement de nuit, Skaimunga partait, sa lance, son arc et ses flèches à la main. Quelques minutes plus tard, nous avions coutume d'entendre le son du cor de buffle qu'il portait autour du cou. Certains de nos

boys couraient alors le rejoindre et revenaient bientôt, chargés de viande pour nous tous.

Personne ne savait ce que faisait Skaimunga après avoir rempli son devoir de chasseur. Peut-être les habitants du pays, timides et méfiants, que l'arrivée bruyante de notre caravane motorisée avait effrayés au point de les pousser à se cacher, sortaient-ils du bush grâce à lui et conversaient-ils librement avec lui. Ou peut-être recherchait-il simplement la solitude afin de mettre de l'ordre dans ses pensées secrètes et de les éclaircir.

Aujourd'hui, avec le recul, je crois que la seconde hypothèse était la plus vraisemblable. Un instinct quelconque le poussait à se concentrer intensément sur le minuscule fragment de savoir ou de souvenir qu'il possédait, tout en libérant son esprit de toute autre impression et de tout autre sentiment. Il voulait être prêt à recevoir pleinement et à interpréter correctement un message d'une importance capitale qui, il le sentait d'une manière ou d'une autre, prenait forme et était lancé vers lui depuis les brumes noires d'une immense distance.

24

Bien entendu, de mon côté, cela ne pouvait être qu'une impression rétrospective. Mais un fait demeurait : Skaimunga revenait rarement avant la tombée de la nuit et restait souvent absent jusqu'aux premières heures du matin. Dès que le chargement commençait, il était là. Il accomplissait ponctuellement sa part du travail, et même davantage. Ensuite, pendant qu'il attendait le signal du départ, puis plus tard dans la journée, chaque fois que nous nous arrêtions pour une courte pause, il allait s'asseoir seul quelque part. Les autres boys mangeaient, bavardaient et jouaient peut-être à une sorte de jeu de dés qui leur était propre.

Lui, au contraire, se tenait à l'écart, le regard le plus souvent obstinément tourné vers l'ouest - tendu, attendant quelque chose avec anxiété, silencieux et immobile comme une statue.

Cela continua jusqu'à notre arrivée à Lealui.

Je me souviens encore très nettement de notre arrivée dans la capitale indigène du Barotseland. Il était tôt dans l'après-midi, mais nous étions tous

à bout de forces et trempés jusqu'aux os. La pluie incessante des derniers jours n'était pas seule responsable de notre état. Depuis la veille au matin, lorsque nous étions descendus du plateau, nos véhicules n'avaient pas tant roulé qu'ils avaient dû littéralement se frayer un chemin à travers l'eau. Le fond bas et plus ou moins plat de la vallée du Barotse était presque entièrement inondé. Ici et là, quelques petites hauteurs émergeaient encore. Certaines étaient surmontées d'un misérable village, apparemment abandonné pour toute la durée de la saison des pluies ; d'autres, d'un baobab solitaire et gigantesque, haut de seize à vingt mètres et dont la circonférence atteignait trente mètres ou davantage.

Nos voitures et nos camions devaient avancer à l'aveuglette et très lentement, d'un sommet de colline arrondi à l'autre, en traversant une étendue interminable d'eau jaune et boueuse. De temps à autre, le camion de tête, sur le toit duquel j'avais pris ma position d'observateur, précaire et instable, tombait dans une petite dépression invisible et s'immobilisait brusquement. Ses roues munies de chaînes grinçaient avec irritation, mais en vain. L'eau du radiateur bouillonnait et sifflait. Le deuxième camion devait alors aider à dégager le premier, et se retrouvait lui-même en difficulté. Il fallait ensuite mettre à contribution tous les hommes et tous les véhicules. Et, après des heures de sueur, de cris et de poussées, nous repartions - jusqu'au trou suivant !

25

Au cours de notre première journée sur cette plaine inondée, nous avions parcouru 22 kilomètres en quatorze heures. Le deuxième jour, travaillant comme des forcenés du lever du soleil jusqu'à onze heures, nous avions réussi à faire 9,5 kilomètres. Enfin, une colline plus élevée que les autres apparut à l'horizon brumeux. Lorsque nous vîmes qu'elle était couronnée d'une agglomération indigène assez importante, qui semblait habitée, notre courage revint à tel point que nous parcourûmes les trois à cinq derniers kilomètres en trois heures. Enfin, nous atteignîmes un sol ferme, certes boueux et glissant, et nous montâmes jusqu'à un grand village : Lealui.

Un grand indigène s'avança vers nous, coiffé d'un chapeau de paille orné d'une crinière de lion. Un groupe de chefs le suivait. Il portait avec une dignité extraordinaire une blouse européenne et une écharpe bariolée. Son visage et

ses gestes exprimaient un tel mélange de surprise ravie et de joie sincère que notre moral remonta aussitôt.

« Si le roi est aussi heureux de notre arrivée, dis-je au docteur, il y a de bonnes chances qu'il finisse par nous aider. »

Tandis que nous serrions la main du roi Yeta III, de ses courtisans, de ses sorciers et de ses chefs, des centaines de guerriers sortirent en foule de leurs huttes aux toits pointus et se rassemblèrent autour de nous. Ils levèrent leurs lances en signe de bienvenue et nous lancèrent de puissantes acclamations.

Cette chaleureuse effusion et cette bonne humeur générale changèrent brusquement au moment même où le docteur mentionna la rivière Lutembwe.

Il lui ressemblait bien, une fois encore, de vouloir aller droit au but, sans tolérer que quoi que ce soit vînt contrarier ses projets. Mais j'aurais pu l'étrangler. Avant même qu'il eût achevé son explication - nous souhaitions des pirogues et des rameurs pour remonter le Zambèze jusqu'à l'embouchure du Lungwebumgu, puis remonter le Lungwebumgu et le Lutembwe lui-même, jusqu'aux marécages situés entre ces deux cours d'eau -, un silence glacial tomba soudain autour de nous.

Le visage de Yeta se figea pour ainsi dire et se durcit. J'essayai de dissiper le malaise par une plaisanterie, mais personne ne rit. Je me mis alors à énumérer d'un ton léger les nombreux cadeaux que nous avions apportés au roi des Barotsés et à ses anciens, en soulignant clairement que nous ne lui offrions pas ces présents parce que nous attendions quelque chose de lui, mais uniquement pour lui rendre hommage.

26

Mon discours sembla au moins donner à Yeta l'occasion de retrouver son calme et sa dignité. Il ignora complètement la demande du docteur. En réponse à mes paroles, il exprima sobrement sa gratitude. Puis il déclara qu'une grande danse serait organisée en notre honneur, dès que la pluie cesserait, ce qui se produisait généralement pendant quelques heures peu avant le coucher du soleil.

Il donna ensuite rapidement quelques ordres à ses anciens. Aucun de nous ne comprenait la langue qu'il employait. Mais sa manière de parler nous donna l'impression qu'il ne faisait que donner des instructions tout à fait ordinaires au sujet de la danse qui devait avoir lieu.

6. Disparitions mystérieuses

Quelques-uns des anciens s'éloignèrent précipitamment. Les autres, accompagnés de tous les guerriers armés, nous encerclèrent et nous poussèrent, avec le roi Yeta, presque comme un troupeau que l'on mène vers sa résidence. Lorsque nous arrivâmes, je me retournai avant d'entrer dans la Grande Case afin de crier à mon boy en chef où il fallait garer les véhicules et installer le campement. C'est tout à fait par hasard que je remarquai alors deux grandes pirogues - elles me semblaient être des pirogues de l'État - qui s'éloignaient à toute vitesse du pied de la colline en direction du sud-est.

« Où vont ces pirogues ? » demandai-je au roi Yeta. « Et pourquoi sont-elles si pressées ? »

« Je ne vois aucune pirogue », répondit-il, bien que sa tête fût précisément tournée dans cette direction. Pourtant, il ne mentait pas. Car avant de se tourner de ce côté, il avait fermement fermé les yeux. Voilà qui montre à quel point un Barotse peut être rusé, et avec quelle scrupuleuse fidélité il s'en tiendra néanmoins à la vérité, même lorsqu'il a l'intention d'induire quelqu'un en erreur.

Pendant que Bob et Walt allaient chercher dans les camions les couvertures, les parapluies, les pipes, les cigarettes, les hameçons et diverses autres affaires, comme je le leur avais demandé, nous entrâmes seuls dans la Grande Case, avec le roi et ses plus hauts dignitaires. De généreuses libations suivirent, accompagnées d'un échange de formules de politesse raffinées et de cadeaux. Les présents du roi consistaient en quelques jeunes femmes gloussantes (que nous refusâmes poliment), du bois de chauffage, du lait, des chèvres et des poulets (que nous acceptâmes avec plaisir). Tout cela dura jusqu'à ce que la pluie cesse. Puis, depuis la véranda de la résidence royale, nous assistâmes pendant une bonne heure et demie à la danse, à laquelle tous les hommes, les femmes et les enfants se livraient avec une joie infatigable.

27

Yeta III était un hôte accompli. Peut-être un peu trop accompli à mon goût. Je ne parvenais pas à imaginer où les pirogues étaient parties. Mais il ne fallait pas beaucoup d'efforts pour comprendre que leur mission n'avait finalement rien à voir avec la danse. Il n'était pas difficile non plus de remarquer que le roi faisait tout son possible pour nous divertir et nous tenir occupés, uniquement afin de nous empêcher de trouver une nouvelle occasion de parler de nos projets. Même le docteur avait compris le sous-entendu ; nous gardâmes donc le silence, en attendant une occasion propice.

Cette occasion se présenta effectivement bientôt, mais d'une manière tout à fait différente de celle à laquelle nous nous attendions.

« Je suis désolé, mes chers amis », dit derrière nous une voix britannique cultivée, au ton fortement accentué, « mais cela ne peut pas se faire. »

Nous savions désormais où Yeta avait envoyé les deux pirogues avec une telle hâte : à Mongu. Elles avaient parcouru sept milles à travers les plaines inondées pour aller chercher l'homme qui, comme Yeta l'avait astucieusement compris, serait le seul capable de nous détourner de notre entreprise : le commissaire provincial du Barotseland.

Le commissaire provincial était fort aimable, très poli, mais très ferme. Ce n'était pas quelqu'un qui tournait autour du pot. De toute évidence, les émissaires du roi lui avaient expliqué ce que nous souhaitions. Et il était résolu à contrecarrer nos intentions sur-le-champ.

« Au cours des deux dernières années, dit-il, sept Blancs sont montés là-haut pour prospecter, chasser ou nouer des relations commerciales avec les indigènes. Et imaginez un peu : ils ne sont même pas allés très loin. Ils n'ont passé que quelques semaines sur les rives de cette partie du Zambèze, au nord d'ici. Et ils sont tous revenus. Mais ensuite, ils sont morts les uns après les autres d'une fièvre maligne qu'aucun de nos médecins n'a jusqu'à présent réussi à guérir. Il y a quelque chose de louche, je vous le dis. Et nous avons décidé d'interdire entièrement cette zone aux Blancs. »

« Mais, objectai-je, qu'en est-il de ces “Marais du Mystère” ? Votre gouvernement ne devrait-il pas être ravi que nous souhaitions les explorer ?

Sans que cela lui coûte le moindre argent ni le moindre effort ? Vous savez que la simple curiosité ne nous pousse pas à nous y rendre. Nous avons fait tout le chemin depuis Broken Hill jusqu'ici parce que j'ai le pressentiment très fort que nous y découvrirons quelque chose d'extraordinairement intéressant. »

28

« Voulez-vous, je vous prie, m'écouter », dit le commissaire provincial.

« Nous nous moquons éperdument de ce qui se trouve ou ne se trouve pas dans ces marais. Je suis fermement convaincu qu'il n'y a absolument rien là-bas. Mais si je vous laisse partir, vous tomberez tous gravement malades et certains d'entre vous mourront. Et alors, j'aurai quantité d'ennuis. Quant à votre pressentiment… »

Le commissaire provincial s'interrompit et regarda autour de lui. Ce n'est qu'alors que nous remarquâmes que le roi Yeta avait discrètement disparu, ainsi que tous les danseurs. La pluie se remit à tomber sur le village silencieux, bien trop silencieux.

« Allons dans ma tente », dis-je. « Et vous autres, ordonnai-je à Bob, Walter et Charles, mangez copieusement ce soir et reposez-vous longuement. »

Un boy nous apporta des boissons : du whisky écossais et de l'eau filtrée.

« Ne me parlez pas de pressentiments », poursuivit le commissaire provincial. « L'année dernière, l'un de mes plus jeunes magistrats m'a dit exactement la même chose. Il avait un pressentiment. Il insistait tellement que j'ai fini par le laisser partir. Et savez-vous ce qui lui est arrivé ? »

« Je vous écoute. Que lui est-il arrivé ? »

« Personne ne le sait. Il n'est tout simplement jamais revenu. Et pourtant, c'était un jeune homme robuste et athlétique, qui comptait plusieurs années de service colonial. Il était débrouillard et les indigènes le respectaient et l'aimaient. Il est venu ici, a obtenu de Yeta des pirogues et des rameurs, et a atteint le village de Noyo, soixante-quinze milles plus au nord. Là, il a réglé une affaire administrative avec le chef du village. Alors qu'une crise de fièvre

particulièrement violente, qu'il croyait être le paludisme, le clouait au lit dans un état de délire, les habitants du village sont partis. Seuls les dix-sept rameurs, de jeunes hommes dignes de confiance appartenant à la garde personnelle de Yeta, sont restés auprès de lui. Finalement, le magistrat commença à se sentir mieux. Il eut beaucoup de mal à convaincre les rameurs, mais il réussit tout de même à les persuader de le conduire en remontant le Lungwebungu jusqu'au hameau de Semusha. Une nouvelle crise de fièvre l'y arrêta. Il eut encore des difficultés avec les indigènes du lieu et avec les rameurs. Mais ce magistrat était un homme tenace. Un matin, de bonne heure, ils quittèrent Semusha. Et c'est la dernière nouvelle que nous ayons jamais reçue d'eux. »

« Voulez-vous dire qu'ils ont tous disparu ? »

« C'est exactement ce qui s'est passé. Je me suis rendu moi-même à Semusha et j'ai emmené Yeta avec moi. »

29

Je ne me suis jamais complètement remis de ce voyage infernal. Et nous n'avons rien pu découvrir : pas le moindre renseignement, pas la moindre trace ; aucun corps ni aucun objet ne fut retrouvé. Rien - à l'exception du bref billet que le magistrat avait laissé derrière lui et qu'il avait cloué avec un couteau à l'un des poteaux de la hutte où il avait passé la nuit. Nous avions l'impression qu'un vide sans fond s'était ouvert devant nous et tout autour de nous. Nous perdîmes beaucoup d'hommes du pays au cours de cette expédition. Les autres revinrent aussi malades que Yeta et moi. Je regrette donc de devoir vous dire que je ne peux plus laisser aucun Blanc s'aventurer dans cet enfer. Du moins, pas tant que j'occuperai ce poste. »

Le docteur et moi avançâmes tous les arguments imaginables : notre expérience de l'Afrique, la bonne organisation de notre expédition, les moyens dont nous disposions, les précautions que nous pouvions prendre et que nous prendrions assurément. J'allai même jusqu'à proposer de signer une déclaration dégageant par avance le commissaire provincial de toute responsabilité et exonérant le gouvernement de toute faute au cas où il nous arriverait quelque chose.

Mais il se contenta de secouer la tête. « Je crains que ma réponse au sujet des marais ne soit absolument définitive. Cependant, ajouta-t-il avec hésitation, je vais faire quelque chose de tout à fait exceptionnel pour vous. Si vous promettez de ne pas aller au-delà de Semusha, je vous autoriserai, vous deux ainsi que les boys dont vous aurez besoin, à vous rendre jusqu'à ce village. Je vous apporterai même toute l'aide possible auprès des habitants. »

C'était mieux que rien, et j'acceptai aussitôt son offre. « Vous avez notre parole : nous n'irons pas au-delà de Semusha », promis-je. « Pas tant que vous occuperez ce poste », ajoutai-je en essayant de dissimuler ma déception derrière cette plaisanterie bien faible.

« C'est tout à fait honnête », approuva le commissaire provincial. « De toute façon, je compte rester ici encore plusieurs années. » Il annonça ensuite que, pour nous « prêter assistance » - et non, bien entendu, pour garder constamment un œil sur nous à sa place -, il nous fournirait deux caporaux africains de la Police militaire de Rhodésie du Nord, comme on l'appelait à l'époque. « Je vous enverrai ces hommes ce soir, dit-il, dans la même pirogue qui va me ramener immédiatement à Mongu. »

30

Nous essayâmes de le convaincre de passer la nuit avec nous, ou tout au moins de dîner en notre compagnie. Mais il ne voulut rien entendre. « Cet imperméable est vraiment étanche, dit-il. Et les indigènes entretiennent de bons feux dans les embarcations. Surtout, je sais que je vais bientôt avoir une nouvelle crise de fièvre. Et dans ce cas, je préfère être dans mon propre lit, avec mes boys autour de moi et le médecin à proximité. Non pas qu'il puisse faire grand-chose pour moi, mais vous savez ce que c'est… »

Sur ces mots, il s'en alla dans la pluie battante, nous laissant plongés dans une sombre et pitoyable dépression.

7. Le dangereux voyage vers Semusha

Pour une raison ou pour une autre, notre enthousiasme d'autrefois s'était tellement refroidi que le docteur et moi nous lançâmes, au cours du dîner, dans l'une de ces interminables discussions absurdes qui ne débouchent jamais sur une conclusion satisfaisante. Chacun ne fait guère que contredire

l'autre - et se contredire lui-même -, ressortir les arguments les plus stupides et, plus il en accumule, plus il devient irrité, illogique et blessant.

Finalement, il nous fallut faire appel au peu d'humour qui nous restait pour comprendre que la pure fatigue, le découragement et la nervosité nous faisaient parler jusqu'à nous mettre dans une situation impossible.

Que notre voyage eût valu la peine ou que nous eussions risqué notre peau en vain n'avait désormais plus aucune importance. Après avoir tant pressé le commissaire provincial pour lui arracher son autorisation, nous devions maintenant nous rendre à Semusha. Que cela nous plaise ou non. Bon sang ! Comment aurions-nous pu nous dédire sans devenir la risée de toute la colonie ?

« Eh bien, conclus-je, allons nous coucher. Demain, nous ferons des projets et tout le reste. »

Le lendemain matin fut le plus sombre et le plus décourageant que j'aie jamais connu. Malgré cette longue nuit de sommeil, nous étions toujours épuisés. Nous avions terriblement mal aux os. Notre moral était littéralement devenu morose et abattu sous l'effet de ces pluies torrentielles incessantes. Les deux caporaux de la police militaire achevèrent de nous démoraliser.

31

Lorsqu'ils se présentèrent à nous, ils nous saluèrent sèchement.

« Nous avons dit adieu à nos familles, dit tristement le premier. Adieu pour toujours. »

« Aucun de vos boys n'est disposé à faire le voyage, ajouta l'autre, d'un ton encore plus lugubre. Aucun, à l'exception d'un homme qui s'appelle Skaimunga. »

« Dans moins d'un mois, poursuivit le premier, les eaux auront tellement monté qu'aucun véhicule ne pourra traverser les plaines. » Le second leva la main droite jusqu'à la hauteur du toit du camion le plus proche. « Les eaux, dit-il, monteront jusque-là. Et elles ne baisseront pas pendant trois ou quatre

lunes. Seule une pirogue permettra au Musungu de quitter le pays. Enfin, à ceux qui seront peut-être encore en vie. »

Cela arracha un cri au docteur Cicogna. « Mes collections ! » gémit-il. « Deux camions entiers ! » « Mes films ! » se lamenta Charles dès qu'il eut compris. « Avec cette humidité diabolique, nous ne pourrons même pas en sauver un demi-mètre si nous devons les sortir du déshydrateur du camion. Dix mille mètres de négatifs exposés - et ils seront tous fichus ! »

Aussi désireux que je fusse de tenir parole au commissaire provincial, il semblait pourtant que nous allions devoir renoncer à notre projet. Mettre en jeu tous nos films et toutes nos collections représentait un risque trop grand.

J'appelai Bob et Walt.

« Croyez-vous que nous puissions nous préparer à repartir d'ici un ou deux jours ? » leur demandai-je.

Ils me regardèrent comme s'ils me croyaient devenu fou.

« Bon sang ! s'écria Bob. Nous ne pouvons tout de même pas partir sans avoir d'abord démonté chacun des véhicules. Nous pouvons nous estimer heureux si nous y parvenons en quatorze jours - et encore, j'en doute. »

« Et si, ajouta Walt avec indignation, ces singes de boys ne daignent pas nous aider sérieusement, même trois semaines ne suffiront pas. Regardez donc. » Sur ces mots, il me tendit une liste de six pages de réparations et de pièces à remplacer, qu'il avait établie la veille au soir avec Bob.

Cela changeait évidemment toute la situation. Si le mauvais traitement que nos voitures et nos camions avaient subi nous obligeait maintenant à retarder notre retour aussi longtemps, autant profiter de ce délai pour faire le voyage jusqu'à Semusha.

32

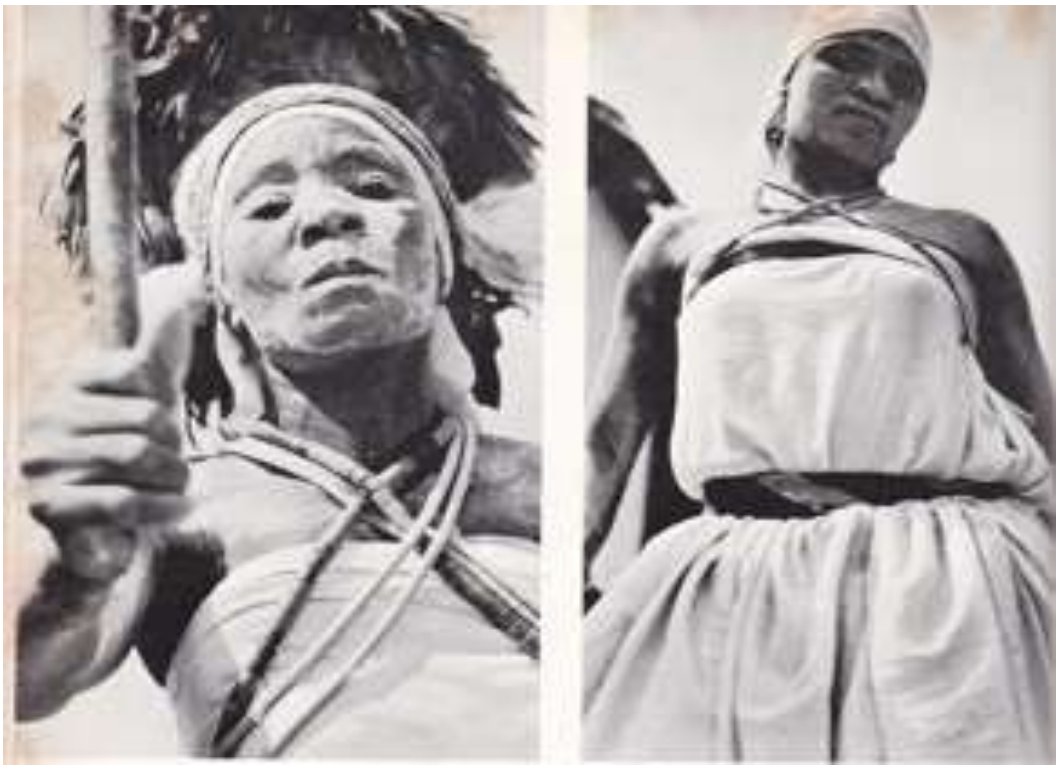
Comme cela arrive dans de telles circonstances, notre humeur passa d'un excès de pessimisme à un excès d'optimisme. Combien de temps nous faudrait-il en tout pour remonter le Zambèze sur soixante-quinze milles?



6. Les « plaisirs » du voyage dans une petite pirogue.



7. Chaque fois que cela était possible, nous restions sous nos moustiquaires, dans le vain espoir d'échapper ainsi à la fièvre.



8. Le père de Skaimunga, le grand prêtre des Bapuka.
9. À droite, l'un des esprits féminins blancs.



10. Construction de l'un des pontons grâce auxquels nous voulions transporter nos véhicules vers un terrain plus élevé et sec.

Puis encore une cinquantaine de milles sur le Lutembwe ? Si nous réduisions nos bagages au strict indispensable, le voyage, compte tenu de la manière dont les robustes rameurs de Yeta faisaient filer une pirogue sur l'eau, ne devrait pas prendre plus de six jours. Si Semusha se révélait ennuyeux, nous pourrions repartir aussitôt. Le retour, en descendant le fleuve, prendrait cinq jours. En comptant large, deux semaines au total. C'était précisément le minimum dont Bob et Walt avaient besoin. Même si Semusha se révélait si intéressant qu'il nous retienne pendant une semaine environ, nous pourrions encore être de retour à Lealui avant la fin février, avoir quitté les basses terres et gagné le plateau avant que les eaux n'atteignent leur niveau maximal. À la mi-mars, lorsque la vallée du Zambèze deviendrait totalement impraticable, nous serions déjà loin, sur les bonnes routes sûres de la Rhodésie du Sud…

Tout semblait s'accorder à merveille dans ce plan et conspirer pour nous pousser à entreprendre le voyage - quelques minutes seulement après que nous avions décidé d'y renoncer.

« Très bien, conclus-je avec des sentiments partagés. Mettons-nous au travail sans tarder. Après tout, nous sommes le premier février. Il faut nous dépêcher, tous autant que nous sommes. Et être prêts à partir demain matin. »

Nous nous mîmes au travail avec une ardeur extraordinaire. Les boys, agréablement surpris que je n'essaie même pas de les faire changer d'avis et de les convaincre de nous accompagner, travaillèrent avec un enthousiasme et une efficacité remarquables. Skaimunga s'y donna avec son zèle habituel. Il réussit même à persuader les deux caporaux de mettre la main à la pâte, bien que cela ne fît pas partie de leurs attributions. Le roi Yeta dut crier, menacer et tonner longuement avant de réunir enfin un nombre suffisant de rameurs. Ceux-ci étaient manifestement irrités et de mauvaise humeur. Mais ces pauvres diables ne pouvaient pas faire grand-chose contre la volonté de leur propre roi.

Je ne m'attendais pas à ce que nous y arrivions. Pourtant, le lendemain, nous partîmes bel et bien. Le docteur prit place dans la pirogue de tête avec un policier et douze rameurs. Je m'installai dans une deuxième pirogue avec Skaimunga et le même nombre de rameurs. Une troisième embarcation, commandée par le second caporal et montée par quatorze rameurs, était la

plus grande et la plus lourdement chargée. Elle transportait nos bagages ainsi que quelques provisions destinées aux Africains.

33

Mon entrée dans le journal du 2 février dit :

« J'ai toujours pensé qu'il n'existait rien de plus merveilleux que de voyager en pirogue. Aucun effort. Une navigation douce et rapide. Le paysage se déploie paisiblement dans toute sa beauté.

Mon Dieu !

Mais où est donc le paysage ? Je n'ai rien vu d'autre que de l'eau de toute la journée. De l'eau, de l'eau, de l'eau. En haut, en bas, tout autour de nous. Elle nous tombe dessus sans arrêt, pénètre par tous nos pores et nous trempe jusqu'aux os. Et - pas âme qui vive. Rien que de l'eau et de la pluie, de la pluie et de l'eau. De huit heures du matin jusqu'à la fin de l'après-midi, lorsque nous trouvons enfin une petite élévation de terrain où nous pouvons établir notre campement.

L'eau s'écoule de la literie. La nourriture mal préparée nous donne la nausée. Dans l'air (si l'on peut appeler « air » cette brume épaisse et humide), des myriades de moustiques bourdonnent. Nos pagayeurs indigènes ronflent si fort qu'il est impossible de dormir. Un léopard égaré surgit des broussailles épaisses et, en pleine nuit, bondit sur un pagayeur indigène qui se trouve près du feu éteint par la pluie. Le pagayeur aurait lui aussi été perdu sans la lance de Skaimunga. »

Les pages du journal des 3, 4, 5 et 6 février sont d'une blancheur immaculée.

L'entrée du 7 février dit :

« Nous avons atteint Noyo cet après-midi à quatre heures, avec deux jours de retard sur ce qui était prévu.

Les jours précédents ont été des répétitions exactes du 2 février. Seule différence : mon dos est comme brisé par ce voyage en pirogue pourtant si

facile. Tous mes muscles sont contractés, mes os semblent calcifiés et prêts à se briser.

Et plus aucun léopard. Hier, cependant, un hippopotame plein de vivacité a plongé silencieusement sous notre première pirogue. Dans le brouillard épais, j'ai aperçu vaguement la pirogue se redresser, toujours plus haut. J'ai cru voir des fantômes. Les cris des pagayeurs indigènes du docteur m'ont convaincu du contraire. La pirogue a chaviré et a précipité tout le monde dans l'eau. Le fusil du docteur a été perdu. « L'hippopotame l'a emporté pour s'en servir comme cure-dent », s'est-il défendu. En réalité, il délire sous l'effet de la fièvre. Sa température dépasse les 41 degrés. Je ne sais pas de combien, car nos thermomètres médicaux s'arrêtent là, bien que le mercure lui-même semble ne pas être de cet avis.

34

Je suis heureux que le chef de Noyo ait préparé pour nous une nouvelle hutte, spacieuse et très grande. Je ne comprends pas comment il a pu être au courant de notre arrivée, puisque je n'ai entendu aucun tambour de la forêt et que je n'ai pas vu un seul indigène pendant tous ces jours. Nous avons installé nos tentes à l'intérieur de la hutte. Mais les moustiques d'ici ont un dard long d'un kilomètre. Ils peuvent traverser le toit de chaume de la hutte, le double toit de la tente, la moustiquaire, nos pyjamas et tout le reste. Enfin, bon. Peut-être suis-je moi aussi en plein délire fébrile. »

10 février :

« J'étais dans le délire. Je ne sais pas ce qui s'est passé au cours des trois derniers jours. Le cauchemar a commencé par moi soignant le docteur et s'est terminé ce matin par le docteur me soignant. Je n'ai jamais vu ni connu une fièvre aussi violente. C'était l'enfer ! Sans le dévouement constant et les attentions inlassables de Skaimunga, je ne sais pas où nous en serions. Maintenant, dit-il, nous n'aurons pas de nouvelle crise de fièvre pendant six jours. Pourquoi ? Les deux caporaux le confirment. Ils disent : « Dépêchez-vous de rejoindre Semusha, car dans deux jours nous serons tous les deux malades à notre tour. » Cela va de mieux en mieux !

14 février :

« Des crocodiles, des hippopotames, des léopards, des serpents. De la pluie, de la pluie, de la pluie. Mais bon sang, pourquoi sommes-nous venus à Semusha ? Je serais damné si je le savais. Arrivée aujourd'hui à six heures du soir. Un misérable petit village qui n'offre rien d'intéressant. Des indigènes misérables et renfrognés, morts de peur pour une raison ou une autre. Vingt-deux de nos trente-huit pagayeurs sont alités avec de la fièvre. Les caporaux aussi (comme prévu).

Cette fièvre semble suivre des cycles réguliers. Trois jours de température insensée et de délire convulsif. Trois jours d'épuisement (après quelques crises de ce genre, ceux-ci sont remplacés par trois jours de coma). Trois jours de bien-être relatif. Ensuite, soit elle vous épargne, soit elle s'arrête. Ou bien elle recommence depuis le début. Ou bien elle vous tue. Voilà de brillantes perspectives.

Skaimunga conseille d'attendre quelques jours, car les autres pagayeurs ne tarderont pas à être terrassés à leur tour. Lui, cependant, ne tombe pas malade. Est-il immunisé ? Pourquoi ? Il n'en sait rien. Quoi qu'il en soit, j'établis une fiche médicale pour chacun d'entre eux. Dès que la majorité promet d'être relativement bien pendant quelques jours, nous repartirons rapidement en pirogue. Mais - y parviendrons-nous ? »

35

8. Semusha : entre fièvre, désespoir et survie

Nous n'y sommes pas parvenus.

Le 15, le docteur fut de nouveau terrassé par la maladie ; le 16, ce fut mon tour. Le 19, je n'avais de nouveau plus de fièvre, mais cette fois, je dus faire des efforts terribles pour me remettre sur pied. Et les quatre cinquièmes de nos hommes se trouvaient à un stade ou à un autre de la maladie, tandis que les autres traînaient leur corps comme des fantômes.

Skaimunga seul était debout, en bonne santé et actif. Il est impossible de décrire à quel point il l'était. On pourrait écrire tout un livre sur les miracles quotidiens de courage, de fidélité, d'initiative et de génie grâce auxquels il nous maintenait en vie, nous nourrissait convenablement et rendait notre existence aussi confortable que possible dans ce monde humide et inondé, fait de

brouillard épais, de pluies interminables, d'une humidité accablante et d'insectes grouillants, rampants et bourdonnants, à l'affût, avides de nous mordre, de nous piquer et de nous empoisonner.

Un autre livre, un lourd ouvrage scientifique de 400 pages, fut écrit plus tard par le docteur. Car ce petit homme semblait n'être constitué que de nerfs. Sa passion dévorante pour son travail paraissait lui fournir sans cesse une énergie nouvelle. Chaque fois qu'il échappait à une crise de fièvre, ou dès qu'il avait surmonté la partie la plus terrible d'une nouvelle crise, il se relevait, même lorsqu'il était à peine capable de se tenir debout. Et dès qu'il était de nouveau sur ses jambes, il se replongeait dans ses observations et ses mesures des indigènes, prenait leurs mensurations et réalisait des moulages en plâtre, analysait sans fin sa propre maladie et celle des autres, s'occupait de ses collections d'insectes, d'oiseaux, de rongeurs et de serpents, m'aidait à recueillir des données météorologiques et à étudier la topographie et la géographie de la région, et mettait son nez dans tout et dans les affaires de chacun.

La vérité est que, malgré notre première impression accablante de Semusha et malgré le désespoir qui nous envahissait parfois, ces semaines épouvantables et celles qui allaient encore suivre nous apportèrent une richesse stupéfiante d'observations, de collections et de découvertes importantes.

Aujourd'hui encore, plusieurs scientifiques de nationalités différentes, qui avaient d'autres occupations pendant la Seconde Guerre mondiale et les difficiles années d'après-guerre, sont toujours en train d'étudier, de cataloguer et d'évaluer l'ensemble des résultats et des données que nous avions pu recueillir en ces jours lointains de rude travail de pionniers et de souffrance presque permanente. Le mérite - je m'empresse de le dire - revient avant tout au Dr Cicogna. Et, comme je veux maintenant le raconter, au rôle inattendu que Skaimunga devait jouer dans la vie et les actions de chacun d'entre nous.

36

Entre-temps, dans ce livre, je veux parler de Bapuka - et non des travaux scientifiques que nous parvenions à accomplir entre une crise de fièvre dévorante et la suivante. Restons donc à Semusha et à une certaine période

terrible où je croyais la fin proche - non seulement pour le docteur et moi, mais pour nous tous.

Ce n'était pas seulement que six pagayeurs et le plus jeune des deux caporaux étaient morts, tandis que nous attendions et attendions d'avoir suffisamment d'hommes et assez de forces pour oser entreprendre le voyage de retour. Bien d'autres choses me préoccupaient. Avant que nous nous en rendions compte, la mi-mars était arrivée. À voir les eaux autour de Semusha monter régulièrement, nous devions conclure que, même si nous pouvions retourner immédiatement à Lealui, il serait trop tard pour en repartir avec nos voitures et nos camions.

De plus, pendant les six semaines entières qui s'étaient écoulées depuis notre départ de Lealui, nous n'avions reçu aucune nouvelle de nos compagnons ni du commissaire provincial, et nous n'avions pas non plus été en mesure de leur faire parvenir un signe de vie.

À vrai dire, pour être tout à fait exact, j'avais le vague sentiment que nous avions reçu de leurs nouvelles et que nous leur avions également fait savoir comment nous nous en sortions. Mais une seule fois. Et par l'intermédiaire des tambours indigènes.

« Ce soir, écrivais-je dans mon journal le 5 mars, le chef de Semusha est venu me dire qu'il avait appris, par les tambours de la forêt, que le commissaire provincial était gravement malade, que Bob, Walter et Charles n'allaient pas bien, que tout le monde s'inquiétait pour nous et nous demandait de revenir immédiatement. Il a également dit qu'il avait répondu sur son tambour, décrit notre situation et demandé des renforts pour venir nous chercher. La seule réponse qu'il avait reçue était qu'une grande pirogue était partie une semaine auparavant, qu'elle avait été renversée par des hippopotames et que tous ses occupants avaient été dévorés par des crocodiles. Personne d'autre n'osait venir. Le chef insiste pour que nous lui laissions les malades qui ne peuvent être transportés et que nous partions immédiatement dans une seule pirogue, si nous parvenons à trouver suffisamment d'hommes pour la manœuvrer.

Je suis si malade que je ne pourrais jurer que le chef m'a réellement raconté tout cela. Ou bien était-ce une hallucination ? »

37

Ou, si cela était vrai, aurait-il pu s'agir d'une ruse du chef pour se débarrasser de nous ? Comment pouvait-il communiquer au moyen de tambours avec d'autres indigènes, alors que nous n'avions pas vu une seule personne entre Lealui et Noyo, puis entre Noyo et ici ? Je ne sais plus très bien quoi penser. Je ne suis pas davantage certain de ce que les hippopotames pourraient faire à cette unique pirogue, insuffisamment pourvue en hommes, que nous étions censés utiliser pour le voyage de retour. La seule chose que je sache avec certitude, c'est qu'une nouvelle crise de fièvre se prépare.

Viennent ensuite six pages blanches. Elles en disent plus long que n'importe quel texte écrit sur l'état dans lequel nous nous trouvions. Le docteur et moi avions tous deux atteint un stade où il était rare que l'un de nous échappe à un cycle de fièvre. Et ce n'était pas tout. Chaque fois qu'une nouvelle crise de fièvre nous terrassait, nous passions désormais trois jours avec une température délirante et dans un état de délire, puis trois autres jours dans un coma presque ininterrompu. Finalement, nous finissions par nous relever, mais dans quel état !

En ce douze mars, j'étais si épuisé que je dus demander à Skaimunga de me raser. Bien qu'il s'efforçât de ne rien laisser paraître, il avait soudain l'air fatigué. Pourtant, il n'avait jamais été malade, pas même un seul jour. Et, comme toujours, il était joyeux, doux et doté d'un sang-froid indescriptible. Il me dit que le docteur dormirait jusqu'au lendemain, du sommeil des malades. Me soutenant fermement, il me conduisit jusqu'à ma table de campement. Là, par habitude, j'ouvris mon journal. Lentement et péniblement, je lus ce que j'avais écrit six jours auparavant. Cela me semblait être quelque chose dont je n'avais aucune connaissance, comme si ces lignes avaient été écrites par une autre personne, d'une autre main, dans une écriture que je parvenais à peine à déchiffrer. J'interrogeai Skaimunga.

« Oui, Père », répondit-il en hochant gravement la tête. « C'est vrai. Ce sont les paroles que le chef vous a dites. Ce sont les paroles que les tambours lui ont transmises. »

« Mais, dis-je, qui a transmis les messages ? Le son des tambours ne peut pas parcourir les 120 kilomètres qui séparent Lealui de Noyo, ni les 80 kilomètres entre Noyo et ici. »

Quels hommes étaient-ce donc ? voulais-je demander. Où étaient-ils ? Pourquoi n'en avions-nous vu aucun ? Pourquoi ne venaient-ils pas nous aider à repartir ? Mais je n'avais plus la force de discuter. Et Skaimunga ne le savait pas - ou ne voulait plus rien me raconter. Il se tenait déjà à l'entrée de la tente.

« Un bon bouillon savoureux de poitrine de pintade vous redonnera des forces », dit-il. Et il disparut.

38

Le lendemain matin, le 13 mars, je me sentais mieux et je faisais ma tournée auprès des malades lorsque le docteur apparut. Il n'était plus que l'ombre de lui-même. Son visage émacié avait quelque chose de spectral sous sa barbe de six jours. Mais ses yeux étaient de véritables flammes.

« Non, dit-il, la fièvre est terminée. Mais j'ai fait un rêve. Partons. Vite, avant que j'en oublie encore les détails. »

« Partir ? Pour aller où ? »

« À l'endroit que j'ai vu dans mon rêve », dit-il avec impatience. « C'est tout près d'ici, sur cette colline. À moins de quatre cents mètres d'ici. De magnifiques peintures bushmen sur une dalle de granit inclinée. Allons, partons là-bas. »

« Vous êtes fou ! » Je haussai les épaules et secouai la tête. « Vous qui ne croyez jamais à rien, vous croyez maintenant aux rêves ? »

« Que savons-nous des rêves ? » répliqua-t-il avec combativité. « N'avez-vous jamais rêvé que quelqu'un tirait un coup de feu, pour vous réveiller ensuite parce qu'en réalité quelque chose était tombé sur le sol avec un bruit semblable à une détonation ? N'avez-vous jamais entendu parler de romanciers qui, le matin, ouvrent les yeux, se précipitent à leur bureau et écrivent toute une histoire qui s'est formée dans leur cerveau pendant leur sommeil ? Ne connaissez-vous pas l'histoire d'August Kekulé, le célèbre chimiste, qui rêva qu'un serpent se mordait la queue et tournoyait sans cesse devant ses yeux ? C'est ainsi qu'il découvrit la théorie du cycle benzénique. »

Je ne me sentais pas de taille à subir un tel déluge d'arguments.

« Oui, oui, mais... »

« Pas de mais ! Regardez. Voici le chef. Je vais lui poser la question. »

9. Une découverte au plus profond de la terre

La façon dont le docteur « demandait » quelque chose consistait à lancer un formidable « Hé ! » qu'il cria au chef.

« Conduisez-nous immédiatement jusqu'au grand mur formé d'énormes pierres qui dépasse de l'autre côté de cette colline. Près de l'endroit où l'eau est arrivée maintenant. Jusqu'au rocher qui ressemble à une tête humaine sans nez et qui est en équilibre sur un autre rocher ressemblant aux épaules d'un homme. C'est l'endroit où les chasseurs d'autrefois gravaient dans la pierre de petites silhouettes de chasseurs et d'animaux, qu'ils remplissaient ensuite d'ocre de différentes couleurs. De petits buissons sont éparpillés tout autour. Et juste en face de cette tête humaine se trouvent d'autres grosses pierres, empilées les unes sur les autres. Alors, n'essayez pas de me mener en bateau ou de prétendre que vous ne trouvez pas l'endroit. Car je le connais ! »

Le visage du chef valait le détour. Il balbutia qu'il savait avec une certitude absolue que personne ne s'était approché de cette dalle de pierre depuis des années. Pas les indigènes, car, pour une raison obscure transmise par leurs ancêtres, ils croyaient que ces pierres renfermaient une magie maléfique. Et aucun des très rares Blancs qui étaient venus à Semusha n'avait osé s'aventurer aussi loin. Depuis notre arrivée, ni nous ni nos garçons n'avions quitté le village. Comment donc, demanda en tremblant le chef du village, le Musungu pouvait-il parler de cet endroit comme s'il l'avait vu de ses propres yeux ? Et, ajouta-t-il après avoir réfléchi un instant, pourquoi le Musungu aurait-il besoin d'un indigène pour le conduire là-bas s'il avait déjà vu cet endroit ?

« Le Musungu », m'empressai-je de dire avant que le docteur n'effraie encore davantage le chef, « a vu cet endroit dans un rêve. Les esprits de ses ancêtres lui ont tout raconté à son sujet. Pendant qu'il dormait. »

Le chef poussa un profond soupir de soulagement.

Comme tout homme primitif, il était superstitieux et croyait aux rêves. C'était une explication qui lui paraissait parfaitement plausible et qu'il approuvait. De plus, si les ancêtres du Musungu avaient pris la peine de venir lui expliquer toute l'affaire, cela signifiait qu'il n'y avait aucun danger à s'approcher de ces pierres.

Le chef éleva la voix pour répandre la nouvelle dans tout le village.

C'était la première manifestation d'animation, presque de gaieté, que nous avions observée jusque-là dans cet endroit misérable. Des gens nous entourèrent. D'autres accoururent vers nous. Quelqu'un se mit à rire. À cet instant précis, la pluie cessa. Un rayon de soleil tentait de percer la montagne de nuages qui se dressait au-dessus de nos têtes. C'était aussi le tout premier rayon de bonne humeur et de bonheur qui nous avait bénis depuis que nous avions quitté la route à Broken Hill. Et l'effet fut contagieux. Nous aussi, nous nous mîmes à rire et à crier. Même le caporal survivant et quelques-uns de nos garçons les moins malades ne purent résister à une telle explosion festive de bruit. Ils sortirent en rampant de leurs huttes pour se joindre à nous.

40

« Mais », s'exclama soudain le chef, « il n'y a absolument aucune figure sur cette pierre. »

« Elles y sont bel et bien », insista obstinément le docteur. « Je les ai vues dans mon rêve. Près de quarante. »

Ce bref intermède joyeux m'avait fait tant de bien que cela ne me dérangeait pas de les accompagner, même si tout cela devait s'avérer inutile.

« Très bien, partons et allons voir. »

Pratiquement tout le village se joignit à nous. Au début, tout le monde était très enthousiaste. Cependant, dès que la « tête humaine » apparut à nos yeux, leurs voix prirent une tonalité légèrement hésitante. Lorsque toutes les pierres se trouvèrent devant nous, même les derniers téméraires disparurent. Tout le monde resta immobile et silencieux, comme si l'on s'attendait à être pulvérisé

par ces rochers dont nous nous approchions avec une hâte si peu respectueuse.

À quelques détails insignifiants près, l'avancée de granit était exactement telle que le docteur l'avait décrite. Pleins d'espoir, nous examinâmes la surface lisse dont il avait parlé : la partie inclinée, tournée vers la colline et la mieux protégée contre les intempéries. Nous saisîmes les rares touffes d'herbe qui dissimulaient la partie inférieure du rocher et tirâmes dessus avec le peu de forces qu'il nous restait.

En Rhodésie du Sud, où elles existent par centaines, la découverte de peintures rupestres bushmen ou de pétroglyphes inconnus aurait déjà constitué un événement passionnant. Mais ici, en Rhodésie du Nord, où, à notre connaissance, aucune de ces œuvres maîtresses de l'art préhistorique humain datant de dix à vingt mille ans n'existait, l'excitation était cent fois plus grande. Et cette découverte aurait une importance mille fois supérieure.

Nous tirions encore et encore jusqu'à être couverts de sueur et tremblants d'épuisement. Enfin, la maigre végétation basse avait été arrachée et la base du rocher mise à nu. Pas le moindre dessin sur cette fichue pierre ! Le chef du village avait raison et le rêve du docteur n'avait finalement été qu'un simple délire fébrile.

« C'était exactement ce que je pensais et ce que j'avais exprimé à voix haute, mais il ne prit même pas la peine de me répondre. Agenouillé sur le sol, il était déjà en train de creuser la terre avec ses mains nerveuses et vigoureuses. Rapide et fébrile, comme un terrier lancé à la poursuite d'un rat.

41

« C'est ici », haleta-t-il. « Aidez-moi. » Je saisis la seule pioche que nous avions avec nous et lui prêtai main-forte.

La curiosité finit par l'emporter chez les indigènes. Ils nous entourèrent tous avec prudence. En nous voyant travailler si durement tous les deux, le chef du village et quelques-uns des hommes les plus courageux vinrent nous aider. Et effectivement, en moins de dix minutes, la partie supérieure des premières figures fut dégagée. Tandis que nous poursuivions notre travail comme des possédés, d'autres peintures rupestres apparurent. L'une

représentait une antilope cornue surgissant de derrière une falaise ; l'autre, un homme qui venait de décocher une flèche avec son arc. Toutes deux étaient représentées avec un réalisme stupéfiant : des images pleines d'action, de mouvement et de drame.

« Exactement comme je les ai vues », parvint à articuler le docteur. « Il y a encore sept autres antilopes plus bas. Et trois autres chasseurs. À gauche, plusieurs femmes sont représentées, les mains tendues, en train de participer à une sorte de jeu. On voit également un homme vêtu comme un Arabe, chose que l'on n'avait encore jamais vue sur une peinture bushman africaine. Et un palmier, un arbre qui a disparu de cette région depuis des milliers d'années. Que tous les hommes se mettent au travail et creusent une tranchée. Avant que l'eau ne monte davantage. » Sur ces mots, il s'évanouit.

Lorsqu'il reprit connaissance quelques minutes plus tard, il souriait d'un bonheur indescriptible. Mes promesses extravagantes de cadeaux avaient porté leurs fruits. Tous les hommes disponibles travaillaient avec les quelques pioches et pelles dont nous disposions, ou transportaient la terre dans des paniers pour la déverser derrière le « rocher des épaules », comme nous appelions celui sur lequel la « tête » reposait en équilibre si précaire. Des dizaines de femmes et d'enfants participaient au vacarme en construisant, avec la terre détrempée, une sorte de petite digue qui devait protéger les fouilles de la montée des eaux pendant au moins quelques jours.

Peu à peu, les figures décrites par le docteur émergèrent de leur cachette millénaire. Après avoir retiré une partie de la terre qui n'avait pu s'accumuler là qu'au cours de cent siècles ou davantage, la première et unique peinture rupestre jamais découverte en Rhodésie du Nord fut révélée dans toute sa beauté, complète et exceptionnelle.

Le docteur, le caporal et moi-même nous relayions pour surveiller les travaux. Vers la fin de la journée suivante, Skaimunga, qui savait que la fièvre allait bientôt s'insinuer de nouveau dans nos corps, nous apporta notre réchaud de cuisine pliant et y entretint un feu crépitant. Malgré cela, et malgré nos lourds manteaux imperméables doublés de fourrure, nous fûmes saisis, avant la fin des fouilles, de frissons si violents que nous étions incapables de prononcer un seul mot.

42

Je me souviens très bien avoir pris des dizaines de photographies du pétroglyphe avec un appareil installé sur un trépied. Je me rappelle parfaitement avoir dirigé l'appareil vers nous, alors que nous nous tenions près du poêle, et avoir pris une photo de nous-mêmes grâce au retardateur à l'ancienne dont l'appareil était équipé. Je ne me souviens que vaguement que Skaimunga nous demanda d'aller nous coucher, qu'il nous accompagna jusqu'à nos tentes, me déshabilla et m'ensevelit sous une énorme pile de couvertures.

« Donne-leur… donne-leur tous les cadeaux que j'ai… que j'ai promis… »

La chose suivante dont je pris conscience, lorsque le tam-tam du chef du village me réveilla de son grondement sonore, fut la pâleur du matin. Apparemment, j'étais prêt à me réveiller, ou presque.

Je me frottai les yeux, les ouvris et vis Skaimunga arracher une feuille du calendrier mural ; je lui avais appris à le faire chaque jour. Nous étions le 19. J'essayai de réfléchir : le 18, le 17, le 16, le 15, le 14… Je comptai à rebours.

« Cinq jours depuis que Skaimunga m'a mis au lit. »

« Où », lui demandai-je, « où est l'autre Musungu ? »

« Dans sa tente », répondit-il. « Il est toujours si malade que son esprit n'a pas encore cessé de parler par sa bouche. »

Comment était-il possible que le docteur soit encore en plein délire après cinq jours ? Son état empirait-il ? Allait-il mourir comme le caporal et les six rameurs ?

Nous ne buvions que de l'eau préalablement bouillie puis filtrée. Nous avalions autant de quinine que nous pouvions en supporter. Nous ne dormions jamais sans utiliser une double moustiquaire. Lorsque nous étions éveillés, pendant les heures les plus dangereuses, nous portions des gants aux mains et des voiles devant nos visages.

Toutes ces précautions allaient-elles donc se révéler inutiles ? Nous avions découvert une peinture bushman, si ma mémoire ne me trompait pas. Et alors

? Cela valait-il nos vies ? Toutes ces souffrances ? Et à quoi tout cela avait-il servi si aucun de nous ne devait peut-être jamais retrouver le monde extérieur ?

43

Eh bien, Skaimunga reviendrait probablement – après nous avoir tous enterrés. À ma connaissance, il ne prenait aucune précaution. Pourtant, il n'était pas tombé malade une seule fois. Mais, à présent, il se comportait bizarrement. Pourquoi me regardait-il avec cet air grave et solennel, au lieu de se montrer, comme toujours, heureux et soulagé lorsque je reprenais connaissance après une crise de fièvre ? Avait-il quelque mauvaise nouvelle à m'annoncer qu'il ne voulait pas me communiquer de peur de me bouleverser ? Oui, cela devait être cela !

Une sueur froide perlait sur mon front. Le docteur aussi est mort ; Skaimunga m'a menti parce que je suis si faible.

10. Bapuka appelle.

Je fermai les yeux et fis un effort désespéré pour maîtriser mes nerfs. Puis je regardai le boy. « Je me sens bien maintenant », dis-je. « Parle. »

« Musungu, commença-t-il, j'ai fait un rêve. »

Je vais devenir abstinent ! Cette histoire de rêves commence vraiment à me sortir par les yeux. « Musungu, poursuivit rapidement Skaimunga, comme s'il devinait ce que je ressentais, depuis que nous avons pris la direction de Lealui, je m'efforce désespérément d'entendre une voix lointaine qui s'adresse à moi. Mais les oreilles de mon esprit ne parvenaient pas à s'ouvrir suffisamment. Après Lealui, il y a eu trop de malades dont il fallait s'occuper, trop de choses à faire – et la voix lointaine s'affaiblissait de plus en plus. Mais la nuit dernière, la déesse Bapuka m'a enfin parlé. Avant de m'endormir, je l'ai invoquée et l'ai suppliée pour toi avec toute l'ardeur de mon désespoir le plus profond. Et, au bout d'un moment, elle a parlé. De toi et de l'autre Musungu. Avec gravité. Avec beaucoup d'insistance. »

S'il avait été quelqu'un d'autre, je l'aurais envoyé au diable sur-le-champ, lui et son rêve. Mais après tout, c'était Skaimunga.

« Qu'a dit ta déesse ? » demandai-je, me trouvant alors, sinon particulièrement magnanime, du moins très patient et plein d'égards, je dois l'avouer.

« Elle a dit que, pour sauver ta propre vie ainsi que celle de tous tes amis et serviteurs, tu devais venir avec moi », répondit-il. « Seul. Dans un petit canoë. Pendant la durée de deux soleils. »

44

Deux jours entassé dans un petit canoë ? Dans l'état où je me trouvais ? Était-il devenu fou ? Pourtant, il parlait comme s'il transmettait un message clair, qui ne pouvait être mis en doute, comme s'il donnait un ordre impératif auquel on ne pouvait se soustraire – en dépit de toutes les impossibilités pratiques.

Une fois encore, tout semblait conspirer pour me pousser à prendre des décisions contre lesquelles mon bon sens et tous mes instincts – si tant est qu'on puisse les appeler ainsi – se révoltaient violemment.

Si l'exemple du docteur, quelques jours à peine auparavant, ne m'avait pas montré ce que pouvaient signifier les rêves, la seule idée d'un tel voyage m'aurait paru répugnante, idiote, insensée. Mais le rêve du docteur s'était révélé vrai et nous avait apporté le seul résultat concret et précieux de tous nos efforts et de toutes nos souffrances depuis le jour où nous avions pris la direction de l'ouest.

Si quelqu'un d'autre s'était présenté avec une proposition de cette envergure – selon laquelle un voyage de deux jours en bateau, sur le fleuve, jusqu'à ce territoire sans maître, pourrait sauver ma vie ainsi que celle de tous les Blancs et de tous les Noirs dont j'avais la responsabilité –, j'aurais éclaté de rire ou piqué une colère. Mais l'homme qui me suppliait d'entreprendre un voyage aussi insensé était précisément celui à qui nous devions tous la vie depuis une bonne douzaine de fois.

Si j'avais eu le moindre choix, le moindre espoir de recevoir de l'aide de l'extérieur, j'aurais au moins pu remettre l'affaire à quelques jours. Mais personne n'était venu de Lealui. Et personne ne viendrait plus de là-bas, ni

d'ailleurs – et mes hommes étaient gravement malades. Même si c'était une dernière chance désespérée, qui semblait ridicule, je devais la saisir. Mais comment pouvais-je laisser le docteur seul ? Alors qu'il n'y avait personne pour s'occuper de lui ? Et qu'en était-il de ma promesse au commissaire provincial ?

Skaimunga avait ses réponses toutes prêtes. Le caporal venait de sortir de sa crise de fièvre. Comme moi, il serait en état de se porter bien pendant trois ou quatre jours et capable de s'occuper du Musungu, exactement comme Skaimunga le lui avait expliqué dans les moindres détails ce matin-là. Quant au commissaire provincial, Skaimunga connaissait ma promesse de ne pas aller au-delà de Semusha. Mais maintenant, disait-il, je pouvais partir sans manquer à ma parole. Les tambours qui m'avaient réveillé venaient de répandre la nouvelle. La fièvre avait tué le « Blanc du Gouvernement ». La nuit dernière. Dans le petit hôpital de Mongu.

45

J'éprouvais une immense peine pour le commissaire provincial. Mais sa mort ne me libérait pas seulement de ma promesse conditionnelle, comme Skaimunga me l'avait expliqué. Elle me faisait aussi prendre plus clairement conscience que jamais du sort auquel nous étions tous condamnés, à moins qu'un miracle ne se produise bientôt.

Je me levai et commençai à m'habiller.

« Où, demandai-je, Bapuka t'a-t-elle ordonné de m'emmener ? Et que sommes-nous censés y faire, alors que je tiens à peine sur mes jambes ? »

« Je ne sais pas », murmura Skaimunga. « Je ne sais pas, Musungu. Mais nous devons partir. Par là ! » Et il montra droit vers l'ouest.

Je me grattai la tête. Je pensais aux terres qui s'étendaient vers l'ouest : des marécages inconnus, absents des cartes, inhabités et pestilentiels. Je pensais au jeune magistrat et à ses dix-sept rameurs : ils avaient tous disparu là-bas sans laisser la moindre trace. Je pensais à nous-mêmes, à la situation désastreuse dans laquelle j'avais plongé mon expédition, et à ces pauvres Noirs dont j'avais persuadé le roi de les contraindre à se mettre à mon service.

« C'est la chose la plus insensée que j'aie jamais entendue ! » conclus-je à voix haute. « Mais préparons-nous, et demain… »

« Tout est déjà prêt », m'interrompit Skaimunga. Il m'aida à enfiler mon manteau le plus épais.

« Par ici, Musungu. »

J'avançais avec beaucoup de difficulté. Ma tête tournait et la pluie rendait complètement aveugles mes yeux déjà voilés. Nous ne rencontrâmes pas âme qui vive. Nous arrivâmes à un canoë. Il était petit, mais sa partie centrale était protégée par un auvent de roseaux qui venait d'être installé. Il y avait juste assez de place dessous pour l'une de mes chaises de camping pliantes, que Skaimunga avait prudemment attachée avec des cordes, pour une caisse en fer-blanc qu'il avait remplie de provisions et, entre les deux, pour une grande écuelle en terre cuite dans laquelle il avait déjà allumé un bon feu à combustion lente.

Skaimunga me souleva dans ses bras, entra dans l'eau en pataugeant, m'installa sur la chaise et sourit avec satisfaction lorsque je le félicitai de ses attentions.

« Mais, demandai-je, où sont ta lance et mon fusil ? »

« Celui qui part demander la vie en grâce, dit-il, emporte avec lui les armes de la mort. »

46

Il poussa le canoë, y monta avec précaution et se plaça sur une plate-forme à l'arrière, pas plus grande qu'un plateau. Avec adresse, il se mit à manier une pagaye, dont il se servit d'abord pour pousser l'embarcation. Le petit bateau glissa silencieusement vers l'avant, au milieu de cette vaste étendue d'eau sans horizon.

Le martèlement monotone de la pluie sur l'auvent, la chaleur réconfortante du feu et le glissement lent et apaisant du canoë eurent raison de moi. Dès que je fermai les yeux, je sombrai dans un sommeil profond et paisible. D'une certaine manière, je l'avais bien mérité : selon les règles, j'aurais dû en être à

mon troisième jour avant le coma. Et pourtant, je ne me suis jamais pardonné d'avoir dormi si paisiblement pendant toutes ces heures, tandis que Skaimunga, seulement protégé par la légère couverture qu'il portait désormais toujours, peinait sans relâche sous la pluie.

Je ne me suis jamais pardonné non plus d'avoir manqué cette occasion unique d'observer comment il parvenait à trouver son chemin à travers ces terres inconnues. Lors de mon retour le lendemain matin, elles se révélèrent être un incroyable labyrinthe d'îles : certaines étaient des collines inondées, avec leur végétation flottante – des branches feuillues d'arbres à demi submergés –, des bancs de boue qui formaient des sables mouvants dangereux, et d'étroits chenaux sinueux d'eau claire qu'un sorcier seul aurait pu découvrir.

Mais, plus que tout, je regretterai toujours de m'être laissé sombrer dans un sommeil profond pendant ces heures qui devaient être les toutes dernières que je passerais seul avec Skaimunga. À l'époque, malgré mon état de faiblesse, de confusion et de stupeur, je n'avais aucune idée que celui qui était devenu une partie si essentielle de ma vie allait m'en être arraché si brusquement, si tôt et de façon si irrévocable.

Lorsque je me réveillai, c'était cette heure tardive de l'après-midi où la pluie s'arrête généralement pour un moment et où le soleil apparaît parfois sous la forme d'un disque rouge violacé et voilé.

J'ouvris les yeux et ressentis une vive douleur : l'éclat de cette lueur opalescente et irréelle était si intense que nous glissions vers le disque rouge sang du soleil couchant.

« Musungu, dit Skaimunga derrière moi, nous sommes proches. »

« Proches de quoi ? »

« Proches de l'endroit où Bapuka nous conduit. »

Comment pouvait-il savoir où il allait, alors que je ne parvenais même pas à distinguer la ligne de séparation entre le ciel et l'eau ?

47

Je le lui demandai, et il me répondit qu'il n'avait rien fait d'autre que de ramer ou de pousser le canoë à la perche vers l'ouest. Si un passage impraticable ou la présence d'un trop grand nombre de crocodiles l'avait obligé à dévier de sa route, il avait tourné en rond jusqu'à pouvoir reprendre sa direction initiale.

« Regarde ! » murmura-t-il. « Regarde, Musungu, là, juste au-dessous du soleil. »

À travers la brume lumineuse, je distinguais à peine – ou plutôt devinais – une ligne dorée et dentelée, signe d'un sol ferme et rocheux. Mais pourquoi tant d'agitation à cette vue ?

« De la fumée, dit Skaimunga avec tension. De la fumée s'élève de nombreuses huttes. »

Je ne voyais absolument aucune fumée. Mais s'il y en avait réellement, cela signifiait qu'il existait là un village, habité par des hommes, des femmes et des enfants. Des gens qui avaient réussi à maintenir autour d'eux-mêmes, de leurs origines et de leurs coutumes un voile de mystère impénétrable. Des gens qui avaient réussi à échapper à la découverte des Blancs ; des gens assez fiers et assez puissants pour intimider les tribus voisines au point de leur imposer un secret absolu. Voilà pourquoi les habitants de Semusha avaient paru si effrayés. Et voilà aussi pourquoi, à notre approche, tout le monde avait disparu le long des plaines inondées. C'était peut-être également l'endroit où le magistrat et ses dix-sept rameurs avaient débarqué, où ils avaient peut-être été capturés et tués – et peut-être même dévorés, selon la bonne vieille coutume cannibale.

« Musungu, dit Skaimunga, lève les mains, les paumes ouvertes, pour montrer que tu ne tiens aucune arme. »

Je levai les mains et vis qu'il avait posé sa perche et faisait de même. À présent, je pouvais mieux voir. De la fumée montait des toits, encore plus pentus que ceux de Semusha. De gros blocs de rochers étaient éparpillés partout dans un désordre sauvage. Les huttes étaient en partie dissimulées derrière eux. Mais où étaient les habitants ? On ne voyait ni n'entendait âme qui vive.

« Je suis Skaimungaaa ! Bapuka m'a appelé ici avec mon Musungu ! »

Le cri de Skaimunga, amplifié par ses mains jointes en porte-voix autour de sa bouche, porta très loin. Mais personne ne répondit.

11 : Bapuka et la tribu cachée

Le visage de Skaimunga se crispa soudain d'inquiétude. Il se remit à pagayer et dirigea le canoë vers un endroit où plusieurs grandes embarcations étaient amarrées côte à côte.

J'allais lui dire de s'arrêter et d'attendre, afin de me laisser le temps de réfléchir à la situation, lorsqu'une voix forte lança : « Seuls ceux qui font ce qu'on leur ordonne peuvent débarquer sans danger », résonna la voix en langue barotsé.

« Dis-leur que nous ferons ce qu'on nous ordonne », ordonnai-je à Skaimunga.

« Ils ne nous demanderaient pas cela s'ils voulaient simplement nous faire monter dans un grand chaudron pour nous cuire au dîner, n'est-ce pas ? »

Skaimunga avait déjà répondu. À peine l'écho de ses paroles s'était-il éteint qu'une silhouette particulièrement imposante apparut lentement derrière l'un des blocs de rochers. Le visage de l'homme avait une expression solennelle malgré l'abondante peinture blanche qui le recouvrait. Sa tête était couronnée d'une magnifique parure de plumes écarlates. Il tenait devant lui, bien droit, un bâton rectiligne. Ses yeux perçants nous examinaient avec attention. Sa présence avait quelque chose d'étonnamment majestueux.

Il ne bougea pas lorsque le canoë s'échoua sur la plage, ni lorsque je sautai hors de l'embarcation avec autant de légèreté que possible.

« Bienvenue, Musungu, dit-il alors. Je t'attendais. » Il jeta un regard pensif et curieux à Skaimunga, qui était venu se placer à côté de moi.

« Voici Skaimunga, dis-je. C'est un homme bon, qui ne nourrit aucune mauvaise intention. »

Un étrange sourire illumina les yeux du vieil homme. « Je le sais. »

Tandis qu'il abandonnait lentement sa posture rigide, des esprits féminins surgirent de derrière chaque rocher. Je dis « esprits » parce que ces femmes portaient des robes blanches, avaient enduit de peinture blanche toutes les parties découvertes de leur corps et semblaient glisser vers nous en exécutant d'étranges pas de danse rituelle, sans prononcer un mot ni produire le moindre bruit. C'était la scène la plus inquiétante à laquelle j'aie jamais assisté.

« Parmi les sujets de Bapuka, dit l'homme aux plumes écarlates, je suis le plus grand de tous. »

Tiens, pensai-je, il existe donc bel et bien une Bapuka. Cet homme est son sorcier suprême – une sorte de prêtre, en quelque sorte. Mais pourquoi nous laisse-t-il…

49

« Inconsciemment, poursuivit le sorcier, toi, homme blanc, tu as guéri la blessure de Bapuka. » Moi ? Comment ? Quand ?

« Consciemment, poursuivit-il, je guérirai ta maladie ainsi que celle des hommes qui sont avec toi. Les Blancs comme les Noirs, sans distinction. » Mon Dieu, si seulement c'était vrai ! me dis-je. Tous ces gens ont l'air forts et en bonne santé. Ils semblent immunisés contre la fièvre. Qui sait depuis combien de temps ils vivent ici ? Il n'est guère étonnant, dans ces conditions, qu'ils aient découvert un remède naturel, qu'ils aient préparé une sorte de décoction…

« Mais dès que tu auras repris un peu de forces, dit le sorcier, tu devras partir. Car seuls ceux qui ont absorbé l'antidote de Bapuka avec le lait maternel sont à jamais protégés contre la chaleur dévorante des fièvres des marais. Mais viens maintenant. »

Il ajouta un mot d'ordre que je ne pus comprendre. Cela ressemblait à peu près à « Banguayaluwitu ». Quel qu'en fût le sens, les « esprits » s'éloignèrent en glissant hors de notre champ de vision. Et trois hommes que je n'avais pas

remarqués auparavant sortirent d'une hutte et vinrent vers nous. Ils étaient musclés, aussi grands, robustes et larges d'épaules que Skaimunga, peut-être même davantage. Leurs yeux n'étaient que de petites fentes sans expression. Leurs cheveux, qu'ils avaient tressés en de nombreuses longues nattes, encadraient leurs larges visages totalement inexpressifs. Ils portaient des colliers et des boucles d'oreilles en un métal jaune qui me semblait plutôt être de l'or que du laiton - bien que cet éclat ait peut-être simplement été dû à la lumière du soleil couchant.

Lorsque je fus ramené au village de Semusha le lendemain matin, je pus prendre un cliché de ces trois hommes. Mais aujourd'hui encore, j'ignore qui ils étaient, et pourquoi ils nous suivaient sur le sentier des chèvres que le sorcier nous faisait emprunter. Je suppose qu'il s'agissait de prêtres subalternes du culte de Bapuka. Dans ma stupéfaction, les seules choses que je pus remarquer sur le moment étaient leurs nattes et leurs boucles d'oreilles. N'était-ce pas une étrange coïncidence ? Skaimunga portait lui aussi des anneaux aux lobes des oreilles, quoique beaucoup plus petits. Et lui aussi avait donné à sa coiffure une sorte d'aspect tressé. Appartenait-il à une autre tribu qui vivait également dans ces marécages et que les Blancs ne connaissaient pas encore ? Était-ce pour cette raison qu'il était immunisé contre ces fièvres bestiales ? Et pourquoi s'était-il senti si constamment attiré vers l'ouest, par une force instinctive presque irrésistible ?

50

« Que ton pas soit prudent maintenant », dit le sorcier. Nous avions atteint un groupe de buissons denses et sombres. Il écarta les branches et dégagea l'étroite entrée d'une grotte. Je le suivis en descendant, tâtonnant et trébuchant dans l'obscurité soudaine.

Après une vingtaine de petits pas prudents dans ce passage, nous arrivâmes dans une immense caverne. Une faible lumière pénétrait par une petite ouverture dans le plafond rocheux. Autant que je puisse en juger, nous nous trouvions dans une salle de forme approximativement circulaire et irrégulière, d'environ quinze mètres de diamètre et de hauteur. Au milieu se dressait un objet sombre. À ma grande surprise, je crus y reconnaître une statue gigantesque. J'estimai qu'elle mesurait au moins trois mètres cinquante ; elle dépassait nos têtes d'autant. À ses pieds se trouvait un grand bassin rempli de charbon incandescent. Les trois hommes aux longues nattes

se penchèrent et s'affairèrent autour de ce que je reconnus bientôt comme des soufflets primitifs en peau de chèvre. Aussitôt, de hautes flammes jaillirent et illuminèrent la statue tout autour d'elle de façon extrêmement dramatique. C'était une œuvre impressionnante d'art primitif, sculptée avec une habileté remarquable dans un bois que je ne reconnus pas. Skaimunga, qui se tenait à ma droite, poussa un souffle entrecoupé d'un sanglot. « Bapuka, Musungu », me murmura-t-il à l'oreille. « Exactement comme j'ai si souvent rêvé d'elle ! »

Puis il demeura immobile, les yeux emplis d'une révérence indescriptible fixés sur le visage de la statue.

Je n'en croyais pas mes yeux. Je n'avais jamais entendu dire que les indigènes de cette partie de l'Afrique adoraient des idoles gigantesques de cette sorte. Jamais je n'avais rencontré une œuvre d'art aussi parfaite et magnifique. Jamais je n'avais vu un objet sculpté dans le bois qui paraisse aussi ancien.

Le sorcier interrompit le cours effréné de mes pensées. « Musungu, dit-il de sa voix grave, qui résonnait dans le silence de la grotte et se trouvait encore amplifiée par les soupirs rythmés des soufflets. Trois fois cent lunes de dix se sont écoulées depuis le jour où ces chiens galeux, les marchands d'esclaves arabes, sont venus avec le vieux roi des Barotse en prétendant être nos amis - pour ne faire que tuer et massacrer. Et pour enlever les hommes, les femmes et les enfants qui avaient survécu. Afin de les vendre comme esclaves.

51

Tant d'Arabes sont morts sous nos lances, et tant d'autres sont morts ensuite de la fièvre, que leur race bâtarde n'a jamais osé tenter de revenir ici. Pourtant, nous avions perdu la fleur de notre peuple. Et nous, qui n'avions jamais fait de mal à personne, avons prêté le serment solennel d'anéantir quiconque s'approcherait de notre île - même nos frères noirs barotsés, s'ils osaient un jour y conduire un étranger. »

Dans le silence pesant et absolu qui suivit, il ne me fallut pas une minute pour prendre une décision. « Je le jure, entendis-je ma propre voix déclarer, par mes propres dieux, je jure que moi non plus, je ne conduirai jamais d'étrangers ici. »

« C'est ce que souhaite Bapuka », approuva le sorcier, comme pour me remercier. Puis il reprit d'un ton pensif : « Trois fois cent lunes de dix se sont écoulées », répéta-t-il comme pour lui-même. « Mon vieux père a été tué par les chiens arabes. Et lorsque, moi, son fils unique, j'ai défendu Bapuka, ils m'ont presque tué. Mais je ne suis pas mort. Bapuka - déesse de l'amour, source de vie, fontaine de félicité - m'a guéri. Et elle m'a promis qu'un jour mon propre fils unique - que les chiens arabes avaient enlevé en même temps que ma femme blessée - me serait rendu. » Il s'interrompit un instant et déglutit péniblement. « Car, ajouta-t-il, je dois lui enseigner les anciens secrets, les pouvoirs magiques du culte de Bapuka. Afin qu'après ma mort, il assure son service auprès d'elle. Comme le faisait mon père. Et le père de son père. Et toute une longue, très longue lignée de ses ancêtres masculins directs avant lui. »

Un silence oppressant pesa sur tous pendant quelques instants. Trois cents lunes, me dis-je. Cela faisait environ vingt-quatre ou vingt-cinq ans. À cette époque, la Rhodésie était encore un pays entièrement sauvage ; ses chefs prédateurs ne se consacraient qu'aux massacres et aux attaques contre les autres tribus, afin de vendre des centaines de milliers d'esclaves aux Arabes de la côte...

12. Les adieux à Skaimunda et la bénédiction de Bapuka

Le sorcier sortit de l'ombre dans laquelle il s'était plongé et me tendit un panier léger. Un rapide coup d'œil me montra qu'il contenait quelques feuilles sèches d'un vert pâle argenté. Elles ressemblaient un peu à de la sauge, mais dégageaient un arôme puissant et amer.

52

« Une feuille, dit-il, doit être mâchée chaque jour au coucher du soleil. Lentement. Jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien dans la bouche. Attends que la fièvre ne soit pas revenue pendant neuf jours. Alors pars, Musungu, pars, toi, tes amis blancs et tes amis noirs. Car ces feuilles ne poussent que sur cette île. Et elles sont rares. Je ne peux pas t'en donner davantage. Car toute femme enceinte doit en manger chaque jour jusqu'à la naissance de son enfant, et continuer jusqu'à ce que celui-ci ait été allaité pendant neuf lunes entières. Car seuls ceux qui ont absorbé l'antidote de Bapuka avec le lait

maternel sont à jamais protégés contre la chaleur dévorante des fièvres des marais. »

Voilà donc à quel point c'était simple. Plus tard, le remède se révéla aussi merveilleux que le vieil homme l'avait expliqué avec tant de simplicité. Pour l'instant, cependant, les aspects mystérieux de mon aventure me fascinaient encore davantage que le faible espoir que ces feuilles sèches pouvaient faire naître en moi. « Mais, commençai-je, pourquoi nous as-tu attendus ? Le rêve de Skaimunga… »

« La déesse, m'interrompit le sage, m'a envoyé des rêves à moi aussi. La nuit précédant ce jour, j'ai vu venir un homme bienveillant et désarmé, accompagné d'un homme noir enthousiaste et sans armes. Musungu, Bapuka ne peut pas se tromper. Tu es l'homme blanc. Toutes ses bénédictions te protégeront ; car tu as guéri sa blessure, tu m'as rendu mon fils perdu depuis si longtemps. Regarde ! »

D'un mouvement étonnamment agile, il saisit Skaimunga par l'épaule et arracha la couverture qui l'enveloppait. « Ce n'est pas Skaimunga. C'est Ingulu, mon propre fils, mon fils unique. Regarde ! » Et, d'un doigt légèrement tremblant, il désigna les tatouages complexes qui couvraient le corps du jeune homme, puis exactement les mêmes motifs qui ornaient le corps de la statue.

« Moi, poursuivit-il, moi-même, j'ai piqué ces tatouages indélébiles dans la peau délicate d'Ingulu lorsqu'il avait six lunes, quelques soleils seulement avant l'arrivée des chiens arabes ! »

Cette nuit-là, il me fallut longtemps avant même de songer à sortir mon lit de camp de sa housse - une tâche que Skaimunga s'était proposé d'accomplir, mais à laquelle je m'étais fermement opposé. J'étais seul dans la hutte isolée et d'une propreté impeccable où le sorcier m'avait conduit. Dehors, la pluie avait recommencé à tomber.

53

À l'intérieur, avec le feu qui flambait vivement, les bols en bois remplis de mets appétissants disposés autour de moi et l'absence totale d'insectes, je me sentais détendu et heureux comme je ne l'avais pas été depuis des mois. Je ne saurais dire si la hutte était mieux construite, si l'île était moins infestée

d'insectes que Semusha ou si les odeurs qui s'échappaient du panier de feuilles tenaient les nuisibles à distance. Quoi qu'il en soit, c'était un bonheur indescriptible que de pouvoir enfin être laissé en paix. Et la feuille que je venais de finir de mâcher fit renaître dans mon corps une force oubliée depuis longtemps, apporta une clarté nouvelle à mon esprit et fit naître de nouveaux espoirs dans mon cœur.

« Bientôt, je serai de nouveau en pleine santé », me répétai-je sans cesse. « Je serai capable de remettre sur pied le docteur, le caporal et les autres, et de retourner à Lelui ! Je pourrai prendre soin de Bob, Walt et Charlie. Et nous pourrons tous entreprendre le voyage du retour, même en canoë s'il le faut. »

Les films ? Les collections scientifiques ? Bon sang, nous trouverions bien un moyen de les sauver elles aussi. Comment ? Mais qu'est-ce qui m'avait donc pris ? Le problème n'était pourtant pas compliqué. Maintenant que mon esprit recommençait à fonctionner, toute difficulté semblait soudain disparaître. Il nous suffisait de nous procurer assez de canoës et de les attacher les uns aux autres, de façon à former plusieurs pontons, chacun assez grand et assez solide pour transporter l'un de nos véhicules entièrement chargés. Cela demanderait beaucoup de travail, mais c'était certainement réalisable. Et cela pouvait être fait avant que ne s'écoulent les neuf jours sans fièvre que le vieux sorcier nous avait promis. Le roi Yeta ne manquerait sûrement pas de nous aider, dès qu'il comprendrait que cela lui permettrait de se débarrasser de nous pour de bon !

De cette façon, même lorsque les eaux seraient à leur niveau le plus élevé, nous pourrions atteindre le haut plateau sans décharger les collections ni retirer les films du grand déshydrateur. L'essentiel était de partir avant que cette maigre réserve de feuilles ne soit épuisée. De partir avec le docteur et Charles, avec Bob et Walt et tous nos Africains !

Tous nos Africains ? Non. C'était impossible, même si aucun d'eux n'avait succombé à la fièvre pendant notre absence. Skaimunga, de loin le meilleur de tous, était perdu pour nous. Même s'il lui était permis de me ramener, ce serait la dernière fois que je le verrais.

54

Bon, magnifique, merveilleux Skaimunga ! Comme il s'était tenu là devant sa déesse et devant son père lorsque le vieil homme lui avait arraché sa couverture ! Il avait tenté de dissimuler les sentiments débordants de son cœur derrière le masque d'indifférence qu'un homme bien élevé et « honnête » était censé porter - mais sans y parvenir aussi bien qu'il l'aurait souhaité. J'avais réellement ressenti une sensation brûlante et piquante derrière les yeux ; tant les retrouvailles du père et de son fils perdu depuis si longtemps étaient émouvantes par leur simplicité et leur dignité, et tant la foi du vieil homme n'avait jamais cessé d'espérer retrouver son fils.

Pour cacher mon émotion, je m'étais détourné et j'avais examiné la statue d'aussi près que les flammes le permettaient : sa haute coiffure sculptée avec amour, son visage absurdement petit mais si humainement souriant, ses épaules étroites, ses seins asymétriques, son corps couvert de tatouages si artistiquement réalisés. Et les bijoux fidèlement représentés autour de son cou, de ses poignets et de ses chevilles. Le plus étonnant de tout était l'« Impande » suspendu au-dessus de ses seins, cette précieuse coquille qui, pendant tant de siècles, avant l'arrivée de l'homme blanc en Afrique centrale et australe, avait été l'insigne des plus grands souverains noirs.

N'était-ce pas cette même Impande dont les lointains Baila croyaient qu'elle avait été introduite, dans la nuit des temps, par Bulongo, l'un de leurs ancêtres mythiques, presque divins ? Mais bien sûr ! Je m'en souvenais maintenant parfaitement. Peu de temps auparavant, en préparation de mon expédition chez les Ba Ila, j'avais étudié des pages entières de journaux et de livres faisant autorité. Même à présent, j'étais encore capable de revoir clairement devant moi des phrases entières, comme si elles étaient encadrées de guillemets.

« Parmi les tribus parlant la langue ila dans la vallée du Kafue (ainsi Smith et Dale l'avaient écrit), certains esprits ancestraux sont l'objet d'une grande vénération ; mais, parmi toutes les figures du panthéon ila, le plus sage est aussi le plus important, le demi-dieu suprême Bulongo… Il est le Muzhimo de tout le pays ; il n'existe pas une seule communauté qui ne le prie… Et Bulongo fut également un être humain et était originaire du Salaland… C'est du Salaland que venait la coquille Impande ; car lorsque les gens de Bulongo descendirent de là-bas, ils apportèrent les coquilles avec eux - des coquilles et toutes sortes de richesses, telles que les grandes perles Bukolwe et Manbulukutu. On rapporte également, à propos de cette culture intéressante

et des rites liés au culte de Bulongo, que les hommes des temps anciens les trouvèrent ici lorsqu'ils arrivèrent dans cette région il y a très, très longtemps, et qu'ils firent aveuglément des offrandes à Bulongo, simplement parce qu'ils le connaissaient par ouï-dire… »

55

Bapuka avait-elle un lien quelconque avec Bulongo ? Et, dans l'affirmative, lequel ? Le vieux sorcier semblait ne pas entendre mes questions. Mais lorsque je l'interrogeai sur la disparition du magistrat et de ses dix-sept rameurs, il m'écouta aussitôt avec attention, et sa voix était pleine d'une inquiétude sincère. Quelle expression prit son visage lorsqu'il m'expliqua ce qui s'était passé ! Que ses paroles dramatiques étaient vivantes, que son récit était convaincant ! À mesure qu'il parlait, je pouvais presque voir ces dix-sept hommes noirs, malades et terrifiés, délibérer en secret nuit après nuit, sans fin, sur ce qu'ils devaient faire, sur le moindre des nombreux maux qui les encerclaient impitoyablement. Devaient-ils s'enfuir et abandonner à une mort misérable et lente l'homme blanc qu'ils aimaient et que la fièvre dévorait ? Et être déshonorés à jamais ? Ou continuer avec lui à travers les « Marais du Mystère » ? Au risque qu'il découvre l'île où ils savaient d'avance qu'ils seraient tous impitoyablement tués ? Et qu'adviendrait-il alors de leur roi et de leur tribu si un homme de Semusha, une fois la rumeur répandue, venait à parler et à révéler comment l'homme blanc avait trouvé la mort ?

Finalement, ils avaient pris une décision. « Demain, nous partirons », avaient faiblement annoncé leurs tambours dans l'obscurité de la nuit. « Parce que l'homme blanc insiste pour que nous le fassions. Mais nous périrons. Nous mourrons de faim et nous trouverons notre tombe dans le ventre des crocodiles. Nous tous. Et l'homme blanc aussi. Car de toute façon, il ne lui reste plus longtemps à vivre. »

Et, avec stoïcisme, ils avaient mis à exécution leur décision désespérée. Incroyable ? Non. Pas dans cette grotte lugubre où la déesse Bapuka régnait depuis des siècles innombrables. Pas lorsque cette histoire tragique était racontée à nouveau, avec tant de gravité et pourtant tant de simplicité, par ce vieux sage lié par un serment sacré, et dont la bouche, je le savais, ne mentait pas et ne pouvait mentir !

J'étais toujours assis là, revivant ces instants dans la grotte de Bapuka. J'essayais de me représenter les dernières heures d'agonie du magistrat, qui avaient très probablement été rendues indolores par la grâce de l'inconscience. Je réfléchissais encore aux événements récents, tandis qu'une partie de mon esprit s'occupait déjà activement des préparatifs de notre avenir immédiat, lorsqu'une lueur filtra par les interstices autour de la porte. La porte en écorce s'ouvrit et le vénérable sorcier apparut. Ses trois assistants aux longues nattes le suivaient, l'un d'eux tenant une torche. Tandis qu'ils emportaient silencieusement le peu de bagages que j'avais avec moi, le vieil homme prit la parole avec cette dignité impressionnante qui lui était naturelle.

56

« Le jour n'est pas encore levé », dit-il. « Mais avant que tu partes, afin que tu atteignes la côte de Semusha alors que les habitants du village sont encore dans leurs huttes, il y a des paroles qui doivent être prononcées. »

Ce fut un adieu d'une courtoisie si raffinée que j'en avais rarement reçu de semblable. Pourtant, je pouvais comprendre son point de vue. « Mon fils, poursuivit-il, m'a ouvert son cœur. Il m'a également raconté les malheurs de son passé. Ses souffrances furent grandes et nombreuses. Mais lorsqu'il était sur le point de perdre la vie, tu l'as sauvé. Lorsqu'il était enchaîné, tu l'as libéré. Pendant tout le temps qu'il a passé auprès de toi, tu as été pour lui un père plein d'amour. Maintenant, Bapuka sera ta mère bienveillante. Si des chaînes t'entravent, Bapuka t'en délivrera. Si ta vie est en danger, Bapuka te sauvera. »

Et, d'un geste princier, il m'offrit, dans ses mains tendues, une lourde statuette de bois : une reproduction exacte, haute de 35 centimètres, de la déesse Bapuka, que j'avais examinée si attentivement dans la grotte.

J'essayai de répondre, mais aucun mot ne sortit de ma bouche. Pourtant, le vieil homme sage parvint à lire ma gratitude au-delà de mon trouble.

« Ceci, dit-il, est la seule petite représentation de Bapuka qui existe - celle qui, depuis d'innombrables générations, veille sur la hutte où le plus haut serviteur de la déesse vit seul, médite et interprète les rêves et autres signes qu'elle lui envoie.

À présent, elle m'a ordonné de te la remettre. Et la bénédiction de Bapuka t'accompagnera toujours. Mais ne te sépare pas de Bapuka - sauf d'une manière qui te permettrait de lui plaire aussi longtemps que le bonheur de vivre et d'aimer pourra demeurer auprès de toi. Car souviens-toi : vivre, c'est aimer. Et aimer, c'est vivre. »

À cet instant, j'étais trop étonné, trop troublé et trop fatigué pour comprendre le sens des paroles du vieil homme. Il ne me laissa d'ailleurs pas le temps de poser des questions. Il se dirigeait déjà vers la porte. Il ne me restait plus qu'à saisir mon casque colonial, à couvrir de mon lourd manteau ma personne, Bapuka et le panier de feuilles sèches, puis à le suivre dehors, dans l'obscurité pluvieuse.

57

Je ne revis Skaimunga qu'au moment où nous atteignîmes le canoë. Il s'affairait à superviser le chargement des bagages, ravivait le feu et donnait des instructions aux hommes aux cheveux tressés. L'un d'eux, naturellement, devait me ramener à la rame. Les deux autres devaient suivre dans un second canoë, que mes rameurs ramèneraient à l'île.

« Que la paix demeure avec toi », dis-je au sorcier. Je tendis la main à Skaimunga. Il la saisit et la serra entre ses deux mains avec une telle force qu'il faillit me briser les os. Aucun de nous ne semblait capable de prononcer un mot. Ce ne fut que lorsque le canoë eut déjà glissé au loin pendant plusieurs minutes que la voix de Skaimunga me parvint : « Que la paix t'accompagne, Musungu », dit-il, contenant à grand-peine son émotion. « À jamais. »

« E-èh ! » répondis-je, à la manière des Barotse.

Un double « E-èh ! » me parvint en retour, par-delà la distance qui s'élargissait rapidement. Puis un profond silence s'installa, troublé seulement par le martèlement de la pluie et le doux bruit de l'eau déplacée par les coups de pagaie vigoureux.

13. La malédiction du guérisseur

Voilà donc comment les choses se sont passées. Faut-il croire à la magie ? Ou, plus simplement, aux bénédictions sincères ? Peut-on décider si une déesse païenne - ou tout au moins les esprits reconnaissants et sages, les cœurs de ses plus hauts serviteurs, qui souhaitent de tout leur cœur le bien d'autrui - peuvent influencer la vie d'un homme ? Faut-il supposer que l'autosuggestion ait pu jouer un rôle dans ce qui m'est arrivé par la suite ?

Bien entendu, tout dépend de l'état d'esprit de chacun. Si les dispositions naturelles d'une personne la rendent réceptive au surnaturel, elle interprétera ces événements comme une preuve brumeuse, mais néanmoins étonnante, des forces mystérieuses qui gouvernent le monde obscur de l'homme primitif et qui - selon lui - dirigent également les jours de quiconque pénètre profondément et entièrement dans cet univers et identifie à celui-ci la plus grande partie de sa propre existence.

Si, au contraire, tout ce qui dépasse les limites des cinq sens et du savoir généralement admis ne fait qu'irriter et rebuter une personne, celle-ci parviendra à une opinion tout à fait opposée. Elle considérera alors ce qui s'est produit au cours des nombreuses années qui suivirent comme une succession de purs hasards, qui ne prouvent ni ne réfutent absolument rien - si ce n'est peut-être que le destin peut jouer de bien étranges tours.

Cela plaiderait en faveur d'un très, très grand nombre de coïncidences. Mais là encore, une seule chose peut trancher : les faits.

58

Depuis cette nuit où Bapuka me fut donné, lorsque je laissai derrière moi l'île dont j'avais solennellement promis de ne jamais révéler la position géographique exacte (et qui, autant que j'aie pu le constater, demeure encore aujourd'hui inconnue de tous les Blancs), ainsi que le fidèle Boy, envers lequel j'éprouve une dette de gratitude inestimable, de nombreuses choses étranges se sont produites.

Les feuilles séchées du sorcier ne se contentèrent pas de rétablir temporairement notre santé, et suffisamment longtemps pour nous permettre de sortir des plaines inondées avec notre safari porté par des pontons. Non, pendant quelque temps, nous nous sentîmes même tellement revigorés que le

docteur et moi, avant que la fièvre ne nous saisisse de nouveau, et grâce au soutien énergique de nos trois techniciens, fûmes en mesure d'effectuer une quantité considérable de recherches et de collectes à Semusha, à Noyo, à Lealui, ainsi que dans cette partie du Zambèze qui était alors pratiquement encore inexplorée.

Naturellement, cette fièvre maligne revint par la suite, à des intervalles beaucoup plus longs et sous une forme progressivement plus légère, jusqu'à ce qu'elle cesse finalement tout à fait.

En réalité, cette région était si sauvage et si remplie de mystères de toutes sortes encore inexpliqués - et nous nous sentions tellement mieux et de nouveau pleins de confiance - que, dès que nous eûmes retrouvé le sol sec des plateaux de Mankoya et de Barotse, notre enthousiasme à poursuivre simultanément plusieurs objectifs scientifiques nous conduisit à nous diviser en deux ou trois groupes distincts.

La plupart du temps, le docteur partait avec quelques tentes et les deux camions qui transportaient nos collections toujours plus importantes. Il conduisait l'un des véhicules et l'un des mécaniciens conduisait l'autre.

59

Charlie prenait une autre direction avec le camion qui contenait deux lits de camp pliants, le précieux déshydrateur de pellicules et tout le matériel de tournage. Le second mécanicien faisait office de chauffeur, car Charlie souhaitait passer la majeure partie de son temps à voyager sur le toit du véhicule, ses caméras toujours prêtes à fonctionner, afin de filmer une scène de la population indigène ou du gros gibier qu'il trouvait intéressante ou qu'il devait enregistrer à la demande de quelqu'un.

Quant à moi, eh bien, j'avais de nouveau le plaisir de vagabonder à ma guise en toute liberté, de fourrer mon nez ici ou là, ou de m'arrêter chaque fois que je le souhaitais.

J'utilisais le plus petit camion, qui tirait une caravane de camping : une caisse à deux roues qui pouvait s'ouvrir en quelques minutes et se transformer en une tente très confortable avec véranda. La tente contenait deux bons lits, surélevés bien au-dessus de l'humidité et des insectes du sol, ainsi qu'une

table et une chaise. La véranda, qui était fermée tout autour avec des toiles de tente pendant la nuit, constituait une sorte de deuxième pièce - à moitié salle de bains, à moitié salle à manger.

Chacune de ces unités était complétée par un cuisinier plus ou moins bon et d'autres membres du personnel africain.

Et comme, à cette époque, les routes n'existaient pratiquement pas et que l'on ne songeait même pas encore aux radiotéléphones permettant de communiquer entre les véhicules, nous ne pouvions, avant de nous séparer, que fixer un lieu de rendez-vous : l'un des très rares noms de localités figurant sur nos cartes, par ailleurs presque entièrement vierges.

Nous nous y retrouvions après des semaines passées dans les régions les plus inquiétantes, après avoir traversé des cours d'eau à gué et contourné des hauteurs trop abruptes ou des obstacles infranchissables. Nous échangions alors les résultats obtenus et les indices découverts, réparions tout ce qui avait été mis en désordre, profitions pendant quelque temps de repas mieux organisés et de périodes de repos relativement plus longues et, parfois, planifiions nos prochaines expéditions, qui, selon leur nature et leurs exigences, seraient menées ensemble ou de nouveau séparément.

Il va sans dire que ces rencontres se déroulaient peut-être à l'heure prévue une fois de temps à autre, après une très longue période. Mais, dans la plupart des cas, elles avaient lieu avec des retards de plusieurs jours, voire de plusieurs semaines.

Et cela pour l'une des mille causes possibles, parmi lesquelles figuraient non seulement les énormes difficultés provoquées par le terrain sauvage et, par conséquent, les pannes incessantes des véhicules, mais aussi le fait qu'un groupe se perdait invariablement chaque fois que l'un d'entre nous était assez obstiné pour vouloir se fier à ses propres intuitions et instruments plutôt qu'à l'instinct infaillible des Africains. (Mais nous y reviendrons plus tard.)

60

Ou bien un autre groupe se retrouvait bloqué sans espoir au moment le plus inattendu, pour la simple raison que ses assistants indigènes s'étaient soudain enfuis, pris d'une peur superstitieuse quelconque, ou qu'un sort

mystérieux avait ensorcelé la plupart d'entre eux et les avait rendus malades, au point qu'ils ne pouvaient plus bouger - ce qui était tout aussi soudain et inexplicable.

Je voudrais évoquer deux exemples qui me sont arrivés au cours de ces voyages à travers les vastes étendues de la Rhodésie du Nord et que je n'ai jamais oubliés. D'abord à cause de la peur et des retards qu'ils provoquèrent, mais surtout en raison des nouveaux horizons qu'ils m'ouvrirent, en me permettant de découvrir et d'apprécier de plus en plus la sagesse multiple, la profonde psychologie et les pouvoirs étonnants des guérisseurs-sorciers africains.

Le plus étrange de ces événements commença peut-être le matin où Soap, mon garçon de blanchisserie, rompant complètement avec l'étiquette de la vie au camp, entra dans ma caravane de camping pour me réveiller et m'apporter une tasse de thé matinale.

Cela suffit pour me faire comprendre que j'ouvrais les yeux dans un monde rempli d'événements graves. Et le goût du thé - ou plutôt son absence totale de goût - confirma immédiatement cette impression.

Si le premier écart aux habitudes signifiait qu'un événement mystérieux m'avait privé des services de Cigarette et Penny, les garçons de tente, le second annonçait que le cuisinier et Tikky, son aide, étaient eux aussi absents.

Ce n'est que lorsque Soap se décida à me raconter une longue et pénible histoire d'esprits malfaisants, d'âmes d'ancêtres, de mauvais sortilèges et de je ne sais quoi encore que je pus au moins apprendre que ses quatre collègues étaient tombés soudainement malades et qu'il n'y avait donc aucune chance que mon camp soit levé tôt ce matin-là, comme convenu, et que nous reprenions la route.

J'étais cependant loin d'imaginer ce que cette perturbation allait bientôt m'apprendre au sujet du sens de la justice d'un Barotse et des méthodes rapides et brutales que ce Barotse avait coutume d'employer pour obtenir réparation lorsqu'il se trouvait être un sorcier-guérisseur de premier ordre.

L'épidémie, dont j'ignorais la nature et qui avait frappé si soudainement la partie indigène de mon camp, présentait certainement des symptômes assez inquiétants.

Dans la hutte qu'ils occupaient ensemble, mes quatre garçons étaient couchés et semblaient gravement malades. Leurs yeux et leurs lèvres étaient…

61

Leurs yeux et leurs lèvres étaient enflés, leurs fronts couverts de sueur froide, leurs mains froides et raides. Mes tentatives répétées pour les réveiller et leur redonner courage ne provoquèrent que des gémissements de la part des garçons malades et de fortes lamentations à l'extérieur de la hutte, où Soap était resté obstinément et m'avait assuré avec véhémence que l'intérieur de la hutte était rempli de mauvais esprits qui voulaient emporter ses compagnons, et qu'il n'avait aucun désir de se joindre à une compagnie aussi dangereuse.

Au cours des vingt-quatre heures suivantes, les garçons ne montrèrent pas non plus le moindre signe d'amélioration, malgré les généreuses quantités d'huile de ricin, de quinine et d'aspirine que je les forçais à avaler. Au contraire, leur état semblait s'aggraver de plus en plus. Et comme le médecin le plus proche se trouvait à plus de 300 km, qu'aucune route n'y conduisait et que je ne savais absolument rien de la nature de cette étrange maladie qui avait frappé les garçons, je fus plongé dans une profonde inquiétude.

Lorsque je vis donc un vieil homme s'approcher lentement du camp et que je le reconnus à sa barbiche blanche et au grand collier de queues de singes qu'il portait, il me sembla envoyé par Dieu.

Je l'avais vu quelques jours auparavant seulement, lorsqu'il était venu me demander si je savais quelque chose au sujet de quelques animaux qui lui avaient été volés et qui avaient une très grande valeur parce qu'ils étaient destinés à une cérémonie hautement sacrée.

Je ne me souvenais plus s'il s'agissait de vaches, de chèvres, de moutons ou de poulets. Ce que je n'avais toutefois pas oublié, c'était qu'il était un guérisseur-sorcier et manifestement un personnage très important ; car, pendant son bref séjour dans mon camp, tous mes garçons s'étaient tenus à

bonne distance de lui et avaient fait preuve d'une soumission tout à fait inhabituelle.

Voyons s'il peut faire quelque chose pour mes hommes malades, me dis-je.

Mais il n'était nullement nécessaire de le lui demander ; car, lorsqu'il me reconnut, il me salua et dit :

« Je viens rendre visite à ceux qui sont entre les mains des mauvais esprits. »

Il était étrange qu'il fût au courant de leur situation ; car notre camp était si isolé que, pendant les quelques jours écoulés depuis mon arrivée, je n'avais vu aucun indigène à l'exception du vieil homme.

Mais cela avait peu d'importance à ce moment-là. Et, sans dire un mot, je suivis le vieil homme, qui s'était déjà dirigé vers la hutte des garçons.

62

14. Le jugement de Dieu : une maladie mystérieuse

L'expérience m'a appris que l'une des choses dans lesquelles un guérisseur-sorcier est infaillible est la manière dont il juge un Blanc qui se trouve par hasard à l'observer pendant qu'il exerce son art.

S'il remarque que l'on nourrit des préjugés contre ses méthodes, que l'on le considère comme un charlatan ou que l'on souhaite le regarder uniquement pour se moquer de lui, on peut être certain qu'il partira soit dans une indignation silencieuse, soit, si les circonstances l'obligent à pratiquer en présence du Blanc, qu'il expédiera l'affaire en quelques minutes à l'aide de quelques gestes et paroles qui ne sont que comédie et bluff.

Si, en revanche, son intuition - et je répète qu'elle semble infaillible - lui indique que l'on manifeste un intérêt sincère et un sentiment de respect - appelons cela ainsi - pour ses arts, et que l'on ne parle pas ou ne le dérange pas par des questions incessantes, il n'aura généralement aucune objection à présenter ses pratiques magiques de la manière la plus naturelle.

Il permettra à l'observateur de le suivre pas à pas, de l'observer et même de photographier chaque étape du processus.

C'est ce qui se produisit dans le cas présent.

Dès que nous atteignîmes la hutte, le guérisseur-sorcier s'arrêta devant la porte et commença à murmurer quelques paroles « magiques » et à frapper le sol du pied dans une sorte de danse.

Puis il entra, et je le suivis de très près.

Immédiatement, il lança dans l'air trois pincées d'une poudre qui ressemblait à de la poussière et qu'il avait tirée d'une petite pochette qu'il portait sur le côté.

Examiner les malades et établir un diagnostic, comme nous le faisons habituellement, ne faisait absolument pas partie de son programme. Il se contenta de fixer intensément les garçons, l'un après l'autre, depuis le coin où il s'était installé.

Je ne saurais dire si ce qu'il fit ensuite résultait d'un plan préétabli ou de son examen.

Mais il s'agissait certainement de l'un des exemples les plus impressionnants de pouvoir magique auxquels j'aie jamais assisté, en raison de la précision mathématique avec laquelle le guérisseur-sorcier agissait, de la rapidité et de l'empressement des résultats qu'il obtenait, et de la voie directe qu'il suivait pour obtenir justice.

63

D'une petite corne d'antilope cachée dans son extravagant collier, il tira délicatement un long cheveu noir qui, à en juger par sa texture grossière, provenait manifestement d'un animal quelconque.

S'approchant très doucement de Cigarette, il prit le cheveu avec délicatesse entre ses doigts et commença à le faire glisser sur le front du garçon, très légèrement, d'un côté puis de l'autre, d'un côté puis de l'autre.

Le garçon était étendu là comme mort, les yeux fermés et les lèvres étroitement serrées.

Le vieil homme poursuivit ce lent mouvement de va-et-vient pendant plusieurs secondes. Puis il se pencha sur Tikky, l'aide du cuisinier, un garçon, presque encore un enfant, et commença à lui caresser le front avec le cheveu de la même manière.

Mais dès le premier contact du cheveu, un son étrange rompit le silence de la hutte : le bêlement d'une petite chèvre.

À ma grande surprise, je constatai que ce son provenait de Tikky, qui demeurait parfaitement immobile, à l'exception de ses lèvres qui s'ouvrirent lorsqu'il poussa ce cri plaintif, lequel ressemblait exactement au bêlement d'un chevreau.

Le guérisseur-sorcier répéta quatre fois son lent mouvement de va-et-vient, et chaque fois le bêlement se reproduisit avec la précision inhumaine d'un jouet mécanique.

La même chose se produisit lorsque le vieil homme se tourna vers le cuisinier. Seulement, le corps inerte du pauvre homme fut immédiatement secoué de la tête aux pieds par un violent frisson.

En revanche, le mouvement du cheveu n'eut absolument aucun effet sur Penny, le dernier des quatre.

Le guérisseur-sorcier, dont les yeux brillaient de satisfaction, me regarda un instant, comme s'il souhaitait savourer le compliment silencieux contenu dans mon expression étonnée et intéressée.

Puis, me tournant le dos, il se pencha d'abord sur Cigarette, puis sur Penny - les deux qui n'avaient pas réagi - et effectua sur leurs corps certaines manipulations que je ne pouvais pas voir, mais que je ne pouvais que déduire des mouvements de sa tête et de ses coudes.

Enfin, il se redressa, se dirigea tranquillement vers la sortie de la hutte et me fit signe de le suivre.

À une trentaine de pas de la hutte, il s'arrêta et fixa son regard sur l'entrée par laquelle il venait de sortir. Moi aussi, je la regardai fixement, bien que je ne sache pas ce que je m'attendais à voir.

Quelques minutes de silence absolu suivirent, tandis que j'attendais derrière le vieil homme.

Puis Cigarette et Penny sortirent de la hutte, leurs visages débarrassés de tout gonflement, leurs corps souples et vigoureux, ne présentant plus aucune trace de la maladie qui venait encore de les affecter de manière si inquiétante.

64

Cependant, contrairement à leur comportement habituellement insouciant, ils baissaient la tête comme s'ils avaient honte, ne nous saluèrent pas et se dirigèrent immédiatement vers les buissons au bord de la clairière.

Bien que je ne voulusse pas déranger le guérisseur-sorcier par des questions inutiles, je ne pus m'empêcher de lui demander ce qui s'était passé et où allaient les garçons.

« Attends, Musungu », fut sa seule réponse.

Mais ses yeux me regardèrent avec un sourire fugace.

Un quart d'heure s'écoula tandis que je restais là, regardant d'abord vers la hutte, puis vers le sous-bois dense dans lequel les deux garçons avaient disparu. Pourtant, rien ne se produisit.

Finalement, le guérisseur-sorcier me dit :

« Regarde, Musungu », murmura-t-il.

Et je vis les deux garçons sortir des buissons, chacun portant dans ses bras un chevreau noir qui bêlait pitoyablement.

Lorsque les deux garçons s'approchèrent de nous, je me souvins enfin que le guérisseur-sorcier, lors de sa visite quelques jours auparavant, m'avait précisément demandé si j'avais vu deux chèvres de ce genre.

Je compris alors également que le cheveu avec lequel les fronts des quatre garçons avaient été caressés devait provenir de l'un de ces animaux, destinés à une cérémonie tribale.

« Les jumeaux consacrés au grand dieu Monze », murmura le guérisseur-sorcier, davantage pour lui-même que pour moi.

« Mais où les garçons les ont-ils trouvés ? » demandai-je.

« Ils étaient au courant, bien qu'ils ne les aient pas volés. Ils savaient où ces deux autres » - et il hocha la tête avec indignation en direction de la hutte - « les avaient cachés après le vol. »

Et il cracha avec colère sur le sol.

Le visage de Soap, qui surgissait derrière une hutte, les yeux exorbités, attira son attention.

« J'ai vu celui-ci moi-même, le jour du vol, en bas à la source, alors qu'il lavait des vêtements, et je savais qu'il était innocent. C'est pourquoi la maladie l'a épargné. »

Il était désormais évident que la maladie des quatre garçons avait été délibérément provoquée par le guérisseur-sorcier lui-même.

Mais comment ? Par quels moyens mystérieux ?

Et comment avait-il réussi à bannir cette maladie de deux des garçons avec une telle maîtrise ?

65

Mais le sorcier reprit la parole. « Pour ces deux-là, dit-il en hochant de nouveau la tête en direction de la hutte, un autre soleil passera avant que

leurs souffrances ne prennent fin, afin que l'avenir ne les cherche pas en vain. »

Puis il s'éloigna après un salut, aussi imposant que toujours, bien qu'il eût coincé un chevreau sous chaque bras. J'aimerais pouvoir donner une explication complète aux talents du sorcier. Malheureusement, cela m'est impossible. Je me souviens seulement très bien des nombreuses suppositions qui me traversaient alors l'esprit, et de la curiosité avec laquelle j'attendais de voir ce qui arriverait à mon cuisinier et à Tikky. Je ne leur administrai plus aucun médicament, mais je passais simplement les voir de temps à autre pour m'assurer de leur état. Pourtant, jusqu'au lendemain, leur condition resta inchangée. Ils demeuraient pour ainsi dire inconscients, gémissant de temps en temps, tandis que le terrible gonflement de leurs lèvres et de leurs yeux persistait sans diminuer.

Puis, soudain - exactement vingt-quatre heures après le départ du sorcier -, les boys reprirent vie. Je les vis sortir de la hutte dans un état physique parfaitement normal, étendre leurs couvertures et se laver et se récurer soigneusement, comme le règlement du camp l'exigeait.

Ils passèrent ensuite près de moi en marmonnant le salut le plus triste et le plus coupable de leur vie. Et sans attendre mes ordres, ils se précipitèrent vers les trois autres boys et plièrent le camp avec eux, faisant un effort touchant pour regagner ma faveur par un zèle au travail absolument sans précédent.

15. Atakufa Kesho : La malédiction du rhinocéros blanc

Le deuxième exemple que j'ai mentionné se produisit quelques mois plus tard, beaucoup plus à l'est, de l'autre côté de la Rhodésie du Nord, à la frontière du Mozambique portugais. Une fois encore, j'étais parti seul, et même davantage que d'habitude. Le terrain était si accidenté et rocheux que je dus abandonner mon camion et ma caravane-remorque et poursuivre ma route à pied pendant plusieurs jours. Quelques porteurs engagés sur place transportaient à contrecœur, sur leur tête, une petite tente de secours, mon lit de camp et quelques caisses de vivres et de munitions, ainsi que plusieurs autres objets indispensables.

66

Cigarette et Peany, Soap, le cuisinier et Tikky n'avaient pas obtenu l'autorisation de franchir la frontière. J'avais donc dû les payer et leur accorder une bonne prime afin qu'ils puissent retourner dans leurs villages du Barotseland. À leur place, j'avais été contraint d'engager sur place quelques boys, que les rares immigrés portugais et les douaniers m'avaient recommandés comme étant assez fiables. Ils venaient du même village, situé près de la frontière, que les porteurs qui avaient désormais pris un sérieux retard sur moi. Ou, pour être plus précis, ils étaient venus.

Car eux, les porteurs et les deux guides avaient disparu en masse, silencieusement, au cours de la nuit précédente. Ainsi, en cet après-midi d'août étouffant de chaleur, j'aurais pu défier le monde entier de trouver, sur tout le plateau épineux de Tsenan, une autre créature vivante à moitié aussi solitaire et découragée que moi.

Avec dégoût, je passai mentalement en revue mes diverses possessions éparpillées tout autour de moi, tâchant de décider laquelle des dizaines de tâches urgentes entreprendre en premier, lorsqu'un événement tout à fait inattendu se produisit. Le spécimen d'homme indigène le plus repoussant et le plus insignifiant que j'eusse jamais vu se dressa soudain devant mes yeux, comme s'il avait glissé du ciel. Et pourtant, sans cet indigène, je n'aurais peut-être jamais rien appris de l'absurde « malédiction du rhinocéros blanc » - ni vu plus tard de mes propres yeux un être humain se transformer d'une manière que je dois presque qualifier de miracle.

À une distance prudente, la silhouette mince et épuisée s'arrêta, hésitante. Les jambes courtes comme celles d'un nain, tendues et écartées, tenant sa légère lance à demi levée avec méfiance, l'homme me regardait attentivement, comme s'il était prêt à s'enfuir au moindre signe de mécontentement de ma part.

« Eh bien, lui demandai-je doucement, de quoi as-tu peur ? »

Ce n'est qu'alors qu'il osa faire quelques pas vers moi et prononcer quelques mots de salutation. Il parlait le kiswahili, langue que je connaissais heureusement déjà assez bien. Après quelques paroles encourageantes de ma part, il expliqua modestement comment il avait appris ma situation difficile. Au milieu de la matinée, dit-il, il se trouvait à la source pour boire lorsque

plusieurs hommes s'étaient approchés en parlant fort. Il s'était caché et avait écouté leur conversation.

67

Bien qu'il n'eût pas pu comprendre tout ce qu'ils disaient dans leur propre langue, il avait compris qu'il s'agissait de mauvaises gens, qui n'avaient pas hésité à abandonner leur travail et à laisser leur bwana tomber dans l'embarras.

Lorsque les hommes eurent étanché leur soif et furent repartis, il avait décidé de venir voir s'il aurait la chance de prendre leur place. Car il avait besoin de beaucoup d'argent. Et de toute urgence. Il avait donc remonté leurs traces - et le voici arrivé.

Cela semblait trop beau pour être vrai. Pourtant, quelques minutes plus tard, un feu joyeux crépitait dans le fourneau de cuisine pliant. Peu après, des branches épineuses avaient été entassées aux endroits les plus stratégiques afin de se protéger contre les pillards nocturnes.

Et avant le coucher du soleil, le petit homme s'éloigna d'un pas rapide et joyeux, chargé de sacs à eau en toile vides, pour aller chercher une nouvelle réserve d'eau potable.

Le lendemain matin, je lui demandai son nom. Ma question sembla le bouleverser profondément. Puis il dit : « Je suis le fils de Masakini. »

C'était vraiment une réponse singulière. Premièrement, Masakini signifie « Le Malheureux ». Deuxièmement, je n'avais jamais entendu un indigène donner le nom de son père sans avoir d'abord révélé le sien.

Lentement, comme s'il cherchait ses mots, il ajouta : « Je suis le petit-fils du Maudit. » Et de nouveau, comme la veille au soir, il avait l'air tendu et effrayé, prêt à prendre la fuite.

« Pourquoi une mère aurait-elle souhaité appeler son fils "Le Maudit" ? Cela ne devait-il pas lui porter malheur ? »

« Ce n'était pas sa mère, dit le petit homme. Le père de mon père reçut ce nom lorsqu'il fut vieux - à cause du malheur qu'il avait apporté à son village. »

Le début de l'histoire, semblait-il, remontait à près de cent ans, à l'époque où son grand-père, dans la fleur de sa jeunesse, était un chef prospère dans le nord.

Sa richesse provenait moins des revenus de sa tribu que du kanga, le rhinocéros blanc, dont il existait encore de nombreux spécimens en Afrique orientale britannique à cette époque. Le grand-père était le plus impitoyable de tous les chasseurs et avait ses propres méthodes. Car, bien qu'il n'emmenât jamais avec lui un seul de ses sujets, il parvenait chaque année à abattre des dizaines de ces kanga si redoutés, surtout des femelles, puisque, chez cette espèce, ce sont elles qui possèdent les plus longues cornes.

68

Le grand-père du petit homme avait fait de sa spécialité de chasseur une véritable mine d'or, car les peaux de rhinocéros, et plus encore leurs cornes, avaient une grande valeur. Mais le rhinocéros blanc (qui n'est nullement blanc, mais plutôt gris comme la couleur de la campagne) se reproduit très lentement. Animal terrestre le plus puissant et, après l'éléphant, le plus grand de tous, il ne donne naissance qu'à un seul petit à la fois, et cela à de longs intervalles. L'élimination systématique des femelles aux cornes les plus longues entraîna rapidement la quasi-disparition des kanga sur le territoire du chef.

Le chef trouva alors une autre solution pour continuer à préserver sa fortune : il se mit à vendre ses sujets aux marchands d'esclaves arabes de la côte.

Quelques années plus tard, cette source de revenus se tarit à son tour, car tous ceux qui étaient capables de courir s'enfuyaient et se cachaient dans la brousse. Mécontents de recevoir des quantités toujours plus réduites d'« ivoire noir », les marchands d'esclaves attaquèrent le village par la force. Cette fois, ils capturèrent le chef lui-même ainsi que vingt-deux de ses parents adultes. Ils leur passèrent des colliers de métal autour du cou et les relièrent les uns aux autres au moyen d'une longue chaîne de fer. Ils chargèrent ensuite les

hommes de l'« ivoire blanc » constitué par les défenses d'éléphant et poussèrent leurs prisonniers devant eux en direction de la côte.

Alors que cette longue file de malheureux désarmés traversait une clairière, un énorme rhinocéros sortit au trot de la brousse. Tandis que les marchands d'esclaves arabes se dispersaient dans toutes les directions, le rhinocéros, soufflant et renâclant bruyamment, chargea droit sur le chef prisonnier.

Le gigantesque monstre, qui pesait six tonnes, frappa avec une force terrible. Non seulement il empala le vieux chef sur sa corne frontale d'un mètre cinquante, mais le choc fut si violent que les vingt-deux autres esclaves se brisèrent tous le cou au même instant et moururent sur place.

Cette tragédie eut un effet considérable sur les quelques survivants de cette tribu autrefois nombreuse et prospère. Les sorciers y virent une malédiction qui poursuivrait à jamais la famille de leur ancien chef. Ils changèrent alors son nom et l'appelèrent « Le Maudit ». Son unique fils survivant fut rebaptisé Masakini, « Le Malheureux ». Lui et sa mère furent bannis du territoire de la tribu.

69

Environ trente ans plus tard, la malédiction frappa de nouveau. Masakini, qui avait trouvé refuge dans le sud du Tanganyika, s'y maria et fonda une famille dans sa petite ferme. Soudain, il fut attaqué et tué par un rhinocéros blanc – le seul qui se fût aventuré dans cette région depuis que l'on s'en souvenait. Sa femme mourut peu après, mais pas avant d'avoir exhorté son unique jeune fils à poursuivre sa route toujours plus au sud, vers des contrées où il n'y avait pas de kangas. C'est ainsi que le petit homme avait grandi, passant quelques années ici et quelques années là. Chaque fois que la rumeur courait dans la brousse qu'un rhinocéros avait été aperçu dans les environs, il s'empressait de déguerpir. À ce moment précis, le plateau de Tsenan lui semblait être un endroit parfaitement sûr. Pourtant, il savait d'avance que l'ancienne malédiction le poursuivait toujours. Un beau jour, un rhinocéros finirait certainement par apparaître dans les environs, même ici, et il devrait de nouveau prendre la fuite. Sinon, la malédiction s'accomplirait également sur lui.

« Est-ce pour cette raison que tu ne veux pas me dire ton nom ? » lui demandai-je aussi doucement que possible.

Il acquiesça timidement. Puis, avec résignation, il haussa ses épaules étroites et osseuses et dit : « Je m'appelle Atakufa Kesho. » Rien d'étonnant à ce qu'il eût l'air d'un gibier traqué et acculé ! Littéralement, ce nom signifiait « celui qui mourra demain ». Mais il y avait davantage derrière ce nom. Il reflétait la pression incessante sous laquelle il vivait, l'acceptation fataliste du destin qui, tôt ou tard, s'abattrait inévitablement sur lui, ainsi que le dégoût que les autres indigènes devaient éprouver à son égard, comme s'il était une sorte de mort-vivant.

Pourtant, expliqua-t-il avec le plus grand sérieux, durant tout ce temps, il avait été animé par un espoir qui occupait toutes ses pensées. S'il parvenait seulement à réunir assez d'argent pour consulter un certain homme sage, alors le lourd fardeau serait retiré de ses faibles épaules.

« J'ai besoin d'argent, de beaucoup d'argent. Assez pour acheter deux vaches », soupira-t-il. « Et j'ai besoin de persévérance pour mettre en pratique les enseignements de l'homme sage. » Il redressa ses épaules osseuses et bomb a le torse. « De la persévérance, j'en ai pourtant », poursuivit-il. « Quant à l'argent, je peux gagner le prix d'une vache en travaillant pour toi, Bwana. J'ai déjà économisé assez pour la deuxième vache. Voici l'argent, Bwana. »

70

Sur ce, il sortit de son pagne un petit paquet de pièces de monnaie, lourd pour sa taille, enveloppé dans le morceau de tissu le plus sale que l'on puisse imaginer. Lorsqu'il me demanda de le garder pour lui, je ne pus refuser. Il me le remit avec tant de fierté et d'un geste si majestueux que l'on aurait dit qu'il contenait une collection de diamants précieux.

Atakufa Kesho n'exagérait pas lorsqu'il disait qu'il possédait de la persévérance. Bien sûr, il devait parfois y avoir des moments où il parvenait à grappiller un bref somme ou une petite collation. Mais je ne l'ai jamais vu manger ni dormir. Il était debout depuis longtemps avant même que je me réveille. Il travaillait sans relâche, comme un homme possédé, restait constamment à mes côtés jusqu'à ce que je me retire pour la nuit, puis entretenait les feux toute la nuit durant. Il semblait deviner chacun de mes

souhaits avant même que je les exprime et m'apportait, dans mes travaux de recherche, une aide plus précieuse que celle de n'importe quel Africain, et même de certains Blancs que j'avais emmenés avec moi lors de mes expéditions.

La seule prouesse qu'il ne pouvait même pas accomplir était de trouver des porteurs, tout simplement parce qu'il n'y avait absolument aucun habitant indigène dans toute la région environnante.

Alors que mon étude du plateau de Tsenan touchait à sa fin, Atakufa Kesho devint une fois de plus mon sauveur. Je lui expliquai l'endroit où j'avais convenu de retrouver mes compagnons et lui remis un billet à leur transmettre. Non seulement il ne croyait guère à la réussite de cette mission, mais il connaissait également un détour par lequel l'un de nos camions pouvait rejoindre sans grande difficulté l'endroit où j'avais établi mon campement. À condition, ajouta-t-il avec méfiance, que l'autre Bwana lui permette de monter dans le camion afin qu'il puisse indiquer le bon chemin à mes hommes. Il fit même davantage : il me laissa suffisamment d'eau et de nourriture pour dix jours et me promit d'être de retour avant cette échéance.

Et aussi incroyable que cela puisse paraître, le neuvième matin, j'entendis s'approcher un grondement régulier : celui de notre plus gros camion. Et cet incroyable petit bonhomme le conduisit sans la moindre hésitation jusqu'à un endroit situé à moins de vingt mètres de ma tente. Après un bref échange de salutations et de nouvelles, Charlie, l'un des mécaniciens, et six de leurs meilleurs garçons commencèrent à emballer et à charger le matériel, énergiquement aidés par nul autre que celui que nous appelions désormais « le petit homme à la grande persévérance ».

Et que se passa-t-il ensuite ? Aussi douloureux que cela me fût, je dus lui annoncer que l'heure de nos adieux avait sonné !

71

Le pauvre Atakufa Kesho faillit s'évanouir en apprenant la nouvelle. Il avait travaillé pour moi pendant moins d'un mois. Selon ses propres calculs, il n'avait même pas gagné de quoi acheter une patte de vache, encore moins une vache entière. Mais je voyais les choses autrement et je pouvais lui payer dix fois le montant convenu, tout en ayant encore le sentiment d'avoir fait des

économies, sans même parler de la reconnaissance que je lui devais. Mes compagnons, qui avaient entre-temps entendu toute son histoire si émouvante, ajoutèrent également quelques petits cadeaux en argent.

Lorsqu'il additionna tout cela à l'argent qu'il m'avait confié pour que je le garde en lieu sûr et calcula le montant total, je crus sincèrement qu'il allait s'effondrer de joie. Tandis que notre camion lourdement chargé cahotait et bringuebalait sur le plateau rocheux et accidenté, suivant le sentier à peine visible qu'Atakufa Kesho nous avait si soigneusement indiqué, je vis dans le rétroviseur sa silhouette frêle et touchante devenir de plus en plus petite. Il continuait à nous faire lentement et tristement signe de la main, jusqu'à disparaître de notre vue.

« Adieu, pauvre petit bonhomme », pensai-je. « Je ne te reverrai jamais, j'en suis certain. Et j'en suis heureux. Car rien ne serait plus terrible que d'assister à l'accomplissement de la malédiction sur toi et de voir un monstrueux rhinocéros géant te réduire en bouillie… »

Mais l'avenir devait prouver que je me trompais. Et combien je me trompais !

16. L'indépendance africaine : bénédiction ou malédiction ?

Même aujourd'hui, alors que les quatre cinquièmes du continent africain ont si soudainement rejeté leurs chaînes coloniales (bien que, dans la plupart des cas, d'une manière si catastrophique) et se sont constitués en une trentaine de nations plus ou moins « indépendantes » en moins de trois ans, personne ne peut nier de bonne foi, à condition de posséder une certaine connaissance des faits, une réalité : à savoir que l'intervention des puissances européennes en Afrique au cours du siècle dernier, ainsi que le réseau de postes de police et de fonctionnaires, de missionnaires, d'hôpitaux et d'écoles qu'elles avaient déployé sur pratiquement tous les territoires, aussi reculés fussent-ils, ont eu à bien des égards les effets les plus bénéfiques pour les populations indigènes. Cela, même si, dans certains cas, ces débuts ont été presque aussi sanglants, sinon tout à fait autant, que les événements qui se sont récemment produits comme conséquence naturelle d'une liberté obtenue trop tôt et trop brusquement.

72

Cela a pratiquement mis fin aux horreurs effroyables de l'esclavage et aux guerres d'extermination interminables que les tribus se livraient les unes aux autres. Cela a permis d'assurer des sources d'approvisionnement alimentaire régulières et durables et d'enrayer la propagation des épidémies les plus terribles. Cela a amélioré et multiplié les rendements de l'agriculture et de l'élevage. Cela a largement mis fin à la pratique de cérémonies barbares comportant des sacrifices humains, ainsi qu'aux châtiments cruels prenant la forme de diverses tortures, parmi lesquelles l'une des plus atroces : l'empalement.

Mais, malgré tous mes efforts, je ne parviens personnellement pas à éprouver beaucoup d'admiration pour la précipitation déplacée avec laquelle ces mêmes puissances européennes se sont soudainement retirées, provoquant ainsi une situation dans laquelle la race noire a, pour ainsi dire, franchi en une seconde l'immense distance que nous autres Blancs avons péniblement parcourue, centimètre après centimètre, au cours de milliers et de milliers d'années, au prix de tant de sacrifices, d'effusions de sang, de discipline, de souffrances et d'héroïsme.

Pour ma part, j'ai dû consacrer près de vingt années à mes études avant d'être suffisamment préparé à occuper ma place dans le monde. Et pendant ces années – ainsi que durant les nombreuses années qui les ont précédées et les bien d'autres qui les ont suivies –, j'ai vécu au sein d'une famille qui était elle-même le produit d'une civilisation ayant parcouru, pas à pas, le long chemin depuis l'âge du bronze et laissé derrière elle des jalons tels que Cicéron, César, Dante, Léonard de Vinci, Christophe Colomb, Volta, d'Annunzio et Marconi, pour n'en citer que quelques-uns.

Et devrais-je considérer que moi-même et toutes les générations qui m'ont précédé ne sommes qu'une bande d'imbéciles, comparés au Noir, au point qu'il puisse parcourir en quelques années le chemin que nous avons mis des dizaines de siècles à conquérir ?

Bien sûr, il existe des exceptions – relativement rares : l'individu noir qui fait preuve d'une intelligence prometteuse et d'une réelle capacité de développement. Mais, dans la plupart des cas, il m'apparaît comme un être pitoyable – une plante précoce, artificiellement cultivée dans une serre, puis exposée aux brumes et aux chutes de neige de l'hiver. Une fois livré à lui-

même, il ne trouve généralement aucune place dans le monde qui soit préparée à l'accueillir, et sa propre formation superficielle ne suffit pas à lui permettre de se créer une telle place par ses propres moyens. Il devient ainsi souvent un inadapté malheureux.

73

J'ai eu récemment l'occasion de discuter ouvertement de cette question avec un jeune Bantou appartenant à cette catégorie. Fils d'une famille prestigieuse de chefs, naturellement éveillé, vif et intelligent, il aurait pu vivre heureux et satisfait dans son village de la côte occidentale, où tout le monde le respectait. Les revenus de ses troupeaux et de son jardin lui auraient assuré une existence confortable, tout en lui laissant une grande liberté pour mettre en pratique et développer ses qualités dans l'exercice de sa fonction héréditaire de chef.

Mais la civilisation l'a arraché à son foyer et l'a d'abord placé dans une école missionnaire locale, puis dans un établissement d'enseignement supérieur en Europe et enfin dans une université américaine, afin de lui donner un avant-goût des émotions, du confort et des divertissements des Blancs, de lui permettre d'entrevoir fugitivement un monde nouveau et merveilleux, puis de lui dire soudainement : Prends-le, il est à toi !

C'est alors que vint le brutal réveil. Il se sentait insatisfait et malheureux aussi bien dans son propre pays que dans cet Eldorado dont il n'avait eu qu'un aperçu fugace. Comment pouvait-il retourner dans les huttes misérables et sales de son village et mener une existence presque oisive et d'une extrême simplicité, après avoir appris à apprécier l'hygiène et les bains, les automobiles et les belles maisons, les théâtres et les bibliothèques, les ballets, les cinémas et les concerts ?

Mais comment pouvait-il acquérir ces belles choses lorsque cette même civilisation qui avait éveillé en lui le désir de les posséder lui claquait désormais au nez les portes sociales et économiques qui menaient à ce paradis ? Il ne pouvait même pas tenter de se frayer de force un chemin à travers ces portes qui se refermaient autour de lui d'une manière si déconcertante. Le complexe d'infériorité né de son transplantation soudaine était devenu si puissant qu'il avait remplacé l'assurance naturelle du fier fils d'un grand chef.

« Est-ce nous qui sommes en faute ? » me demanda-t-il avec gravité. « Vous, les Blancs, êtes venus, vous avez occupé notre terre et vous nous avez dit que vous le faisiez pour notre bien, afin de sauver aussi bien nos âmes que nos corps. Vous nous avez ordonné d'oublier nos coutumes, nos traditions et notre mode de vie, et d'adopter votre propre mode de vie, dans lequel nous aurions les mêmes droits et les mêmes devoirs que vous. »

74

Puis, de façon si inattendue qu'elle coupait le souffle, mon pays a reçu l'indépendance et est devenu une nation. Nous avons notre propre drapeau et notre hymne national. Nous avons notre propre président, un Premier ministre, nos ministres, nos ambassadeurs et nos délégués auprès des Nations unies, et ainsi de suite. J'aurais pu être l'un d'eux, faire du bon travail et en être fier, mais à condition d'appartenir au bon parti. J'étais membre du mauvais parti. Lorsque je me suis précipité chez moi pour offrir mes services, on m'a jeté en prison. Sans procès, bien entendu. Avec l'aide d'amis, j'ai réussi à m'évader - mais seulement après avoir été roué de coups au point d'être à moitié mort.

Et maintenant, que puis-je faire ? Je ne retournerai certainement pas dans notre capitale tant que ce parti sera au pouvoir. Peut-être me permettrait-on de rentrer tranquillement dans mon village. Mais il n'en reste pas moins que je n'ai plus de place au soleil. Ni parmi les miens, qui m'admirent parce que je les méprise, ni, à plus forte raison, dans votre monde, qui me méprise simplement parce qu'il m'a appris à l'admirer.'

Quant aux choses de l'âme, il a fallu des milliers et des milliers d'années de lutte, de persécutions et d'éveil progressif des esprits avant que Jésus-Christ puisse apparaître. Puis près de vingt siècles se sont écoulés, et nous n'avons toujours que des conceptions vagues, divergentes et contradictoires de ses enseignements. Comment donc, alors que nous-mêmes ne possédons ni unité ni précision dans notre conception de la religion et de la science, pouvons-nous prétendre que ces fruits durement acquis de notre civilisation aient pu pénétrer en quelques courtes années l'esprit d'une grande race étrangère ?

La grande majorité des Bantous dits civilisés avec lesquels j'ai abordé ce sujet ont beaucoup parlé de Dieu et des saints. Mais quelle que soit la foi qu'ils

professent dans leur nouvelle religion, ce n'est qu'une nouvelle forme de superstition qui a pris la place de l'ancienne. Elle est malheureusement dépourvue des racines profondes, de la philosophie impartiale mais profonde et de l'exposé enfantin - mais juste et logique, de leur point de vue - des grands faits de la création que leurs anciennes religions païennes leur enseignaient.

75

Si nous examinons de près le christianisme d'un Bantou baptisé, nous constaterons que le nouveau Dieu qu'il adore, comme il le dit lui-même, n'est autre que le Dieu de ses ancêtres – à ceci près qu'on lui a ajouté une longue barbe blanche et un trône de nuages sur lequel il siège majestueusement, qu'il est enveloppé d'un vêtement de couleur claire et qu'un objet circulaire et brumeux est suspendu derrière sa tête. Quant à Jésus-Christ et aux apôtres, il les a tout simplement élevés au rang de super-sorciers-guérisseurs, dont on suppose qu'ils ont accompli des miracles encore plus grands que ceux des sorciers de sa propre tribu. D'ailleurs, il n'a nullement perdu toute confiance en ces derniers.

En ce qui concerne la Vierge Marie, je me souviendrai toujours de l'explication que m'a donnée un Zoulou qui avait été instruit dans une mission catholique. « Marie est la Madone », m'a-t-il dit, « et la Madone est une prêtresse du python. Seulement, elle est beaucoup plus puissante. »

Les vices, les défauts et les excès des Blancs ont malheureusement été adoptés assez rapidement par les Bantous, mais pas leurs vertus. Il faudra des dizaines d'années, et non quelques jours, avant que nos conceptions de l'honneur et de la justice, de la sincérité et de la décence, de la compassion, de la responsabilité et de ce que nous appelons la « démocratie » soient implantées dans le cœur de l'indigène, au lieu d'être simplement peintes à la surface de sa personnalité.

Entre-temps, en adoptant les nouvelles mœurs, il oublie les vertus innées de sa propre race et perd une grande partie de cette merveilleuse richesse d'instincts et d'intuitions que possédaient ses ancêtres et qu'ils avaient affinée toujours davantage, au fil d'innombrables générations, grâce à leur contact permanent avec la nature et avec ses forces visibles et invisibles, bienfaisantes et néfastes.

Même si l'on fait abstraction d'individus aussi exceptionnels que ce remarquable Skaimunga ou, à sa manière, le pauvre petit Atakufa Kesho, on constatera que l'indigène moyen, lorsqu'on l'observe dans son environnement naturel et préservé, est à 90 % charmant, joyeux, heureux et insouciant. Modeste dans sa nudité, gracieux dans ses mouvements et très hospitalier malgré le peu dont il dispose, il est loyal, bon et honnête. Au cours des nombreuses années que j'ai passées en Afrique, j'ai fréquenté des milliers d'Africains « non civilisés » et je n'en ai jamais, vraiment jamais, rencontré un qui fût un scélérat de part en part.

76

Des dizaines de fois, j'ai laissé un camion chargé de conserves alimentaires et de matériel précieux de toutes sortes, complètement sans surveillance au bord de la route pendant des semaines ou des mois, et jamais personne n'y a touché ni n'en a fouillé le contenu. Une seule fois, j'ai été victime d'un vol, et je dois dire que le vaurien qui a dérobé mon portefeuille lorsque je l'avais laissé quelques minutes dans ma voiture à Kampala était un indigène si civilisé qu'il savait très bien lire et écrire. J'ai dû le constater lorsqu'il a utilisé plus tard ces compétences pour m'envoyer une lettre dans laquelle il exigeait que je lui rachète les documents personnels qu'il avait trouvés dans le portefeuille et qui n'avaient aucune valeur à ses yeux.

Il est vrai que des millions de Bantous ont maintenant obtenu l'Uhuru, l'indépendance dont ils rêvaient depuis si longtemps. Mais que s'est-il passé ? Les nombreux Blancs qui, malgré tous leurs défauts, avaient également apporté la santé, la justice et une prospérité relative à ceux qui étaient placés sous leur protection, grâce à leur dur labeur, ont été dans la plupart des cas évincés et remplacés par de petites cliques de politiciens noirs. Enivrés par le pouvoir, ceux-ci ne songent qu'à faire carrière et à s'enrichir, tandis que les masses, sous leur régime, n'ont plus ni emploi ni aucun droit humain, mais doivent souffrir de la faim, être emprisonnées, assassinées, violées, dépouillées et pratiquement réduites à nouveau en esclavage. Et cela lorsqu'elles ne sont pas décimées par des épidémies réapparues et qui ne sont plus maîtrisées, ou par de nouveaux massacres entre les races, les tribus et même les partis politiques – alors que très peu de gens savent réellement ce que ces partis politiques sont censés représenter.

Telles sont mes convictions personnelles, et j'ai suffisamment de bon sens pour me garder d'affirmer que j'ai raison et que ceux qui ne partagent pas mes opinions ont tort. Mais qu'on regarde donc ce qui s'est passé (et se passe encore) dans l'ancien Congo belge et au Katanga, au Togo et au Cameroun, au Ghana, au Tchad, etc.

Ce livre n'est toutefois pas un ouvrage sur la politique, la sociologie ou d'autres sujets de ce genre. Le point que, selon moi, personne ne peut réfuter est le fait que le premier effet d'une application précipitée du sceau de notre civilisation, de notre mentalité et de nos mœurs politiques sur le caractère et la nature de l'indigène consiste à le priver de son héritage ancestral le plus précieux.

77

Je pense à cet héritage de dons et de pouvoirs merveilleux, qui nous sont incompréhensibles et qui permettent aux populations indigènes primitives de communiquer entre elles sur de grandes distances, de conserver un sens parfait de l'orientation et de la direction dans les circonstances les plus extraordinaires, et de trouver de la nourriture et de l'eau d'une manière et dans des conditions qui frisent presque le miraculeux.

Il s'agit de pouvoirs qui permettent également à beaucoup d'entre eux de venir à bout de nombreuses maladies, de les provoquer aussi bien que de les guérir, d'exercer leur autorité sur la plupart des serpents venimeux et de résoudre, grâce à un sens exceptionnel de la justice, des situations compliquées qui exigeraient, pourrait-on penser, la maturité de l'expérience, le raisonnement et les déductions de nos juges les plus perspicaces.

Et, plus remarquable encore que tout le reste, il y a ce don qui permet à certains de leurs plus grands sorciers-guérisseurs de voir aussi bien dans le passé que dans l'avenir, avec la même clarté que celle avec laquelle nous sommes capables de voir le présent.

Qu'on les appelle comme on voudra : instinct, intuition ou sixième sens, ou qu'on les englobe toutes sous le terme vague et souvent employé à tort de « pouvoir magique », ces facultés et ces pouvoirs, qui guident, soutiennent et gouvernent toute la vie de l'indigène lorsqu'il est livré à lui-même, sont indéniables.

Pour ma part, je dois répéter que, depuis mes premiers jours en Afrique et, depuis ma rencontre avec Bapuka, avec encore plus d'intensité, ces phénomènes ont exercé sur moi une telle fascination que je ne me suis jamais lassé – et ne m'en lasserai probablement jamais – d'étudier leurs manifestations infinies et multiples, que j'ai pu observer et dont je vais maintenant décrire les plus remarquables.

17. Un sens de l'orientation exceptionnel

L'une des facultés les plus répandues parmi les Africains de toutes les races est sans aucun doute celle de conserver leur sens de la direction et de l'orientation, même pendant la nuit, dans des régions inconnues et dans les circonstances les plus difficiles.

Les cartes, les boussoles et les autres instruments que nous avons inventés à cette fin peuvent parfois se révéler insuffisants et nous laisser en panne quelque part.

78

Cependant, je n'ai jamais vu un indigène se trouver dans une situation aussi désespérée – à l'exception de quelques rares cas où je souhaitais être conduit par quelque vaurien vers un endroit particulier qu'il préférait éviter, généralement en raison d'une superstition particulièrement forte liée à cet endroit.

Un jour, j'ai réalisé une expérience avec Tikky, l'aide de mon cuisinier et, sans aucun doute, le garçon le plus stupide de mon camp. Je l'ai emmené dans une hutte, lui ai soigneusement bandé les yeux et l'ai fait tourner sur lui-même encore et encore, d'abord dans un sens, puis dans le sens opposé. À douze reprises, je l'ai arrêté et lui ai demandé : « Où le soleil se lève-t-il ? »

Un peu effrayé, mais gloussant néanmoins devant ce jeu insensé de l'homme blanc, Tikky indiquait infailliblement l'est – avec la précision de l'instrument le plus parfait.

La réaction du stupide Tikky, les exemples presque quotidiens fournis par tant de guides bantous et pygmées qu'il m'est impossible de les énumérer

tous, ainsi que l'assurance merveilleuse avec laquelle Skaimunga, aveuglé par la pluie et le brouillard, avait dirigé mon canoë, en contournant toutes sortes d'obstacles, exactement vers la petite île de Bapuka, au cours de cette nuit lointaine et sombre, tout cela me revint à l'esprit lorsque, tout récemment, je lus des comptes rendus détaillés de recherches systématiques entreprises pour déterminer l'étendue du PSI (parapsychologie) ou d'autres formes d'ESP (perception extrasensorielle), observées chez certains animaux dits inférieurs.

Depuis quatre ans, par exemple, le Dr G. Kramer, en Allemagne, et le Dr G. V. Z. Matthews, en Angleterre, expérimentent inlassablement avec des pigeons voyageurs. Le premier utilisait des oiseaux qui n'avaient jamais volé à plus de 16 kilomètres de leur pigeonnier. Soudainement, ils furent transportés dans des caisses totalement opaques à la lumière, vers des endroits situés à 130 kilomètres de là, puis relâchés. Sur les 27 oiseaux n'ayant aucune expérience préalable des vols à longue distance, la plupart prirent immédiatement la direction de leur domicile en quelques secondes. Quatorze regagnèrent leur pigeonnier le jour même, dix le lendemain matin. Seuls trois furent perdus (à moins qu'ils n'aient été abattus pendant leur vol de retour ou qu'ils ne soient devenus la proie de grands rapaces).

Le Dr Matthews, quant à lui, expérimenta avec de jeunes pigeons spécialement entraînés à ne rentrer chez eux que depuis une seule direction, à savoir le nord. Une fois encore, les oiseaux furent transportés dans des caisses totalement opaques à la lumière et relâchés en un point situé à 130 kilomètres à l'ouest de leur pigeonnier. Sans hésiter, les oiseaux s'envolèrent immédiatement vers l'est. Lors d'une autre expérience, ils furent relâchés à 145 kilomètres au sud du pigeonnier. La plupart prirent immédiatement la direction du nord, tandis que les autres suivirent dans un délai d'environ dix secondes.

79

Un grand nombre d'hypothèses physiques et physiologiques ont été avancées dans le but de découvrir comment un pigeon sait dans quelle direction il doit s'envoler. L'une de ces hypothèses est que les pigeons s'orientent grâce au soleil. Très bien. Mais si tel était le cas, leur système nerveux devrait disposer de quelque chose comme un chronomètre intégré, un sextant, des tables de navigation et même une calculatrice, afin de mettre en

relation les données solaires observées au point de lâcher avec celles qui avaient été observées auparavant au pigeonnier.

En outre, tous ces calculs devraient être effectués et achevés avec succès dans un délai maximal de 40 secondes. Les oiseaux disposent de 30 secondes pour s'adapter à la lumière après un voyage nocturne dans une cage recouverte de bâches. Après leur libération, ils disposent encore des 10 secondes au cours desquelles la plupart des animaux d'expérience avaient déjà entrepris directement leur vol de retour.

La théorie kinesthésique est tout aussi peu défendable. Selon celle-ci, le pigeon saurait toujours exactement où il se trouve grâce aux canaux semi-circulaires de son oreille interne, qui lui permettraient de percevoir la « force de Coriolis » résultant de la rotation de la Terre autour de son axe.

C'est pourquoi, lors de ces expériences, une partie des pigeons fut transportée jusqu'au point de lâcher dans des cages fixes, tandis qu'une autre partie fut transportée dans des cages installées sur des plateaux tournants qui pivotaient à différentes vitesses pendant le trajet (un peu comme je l'avais fait avec Tikky dans cette hutte, quoique d'une manière moins scientifique).

Ces derniers pigeons étaient-ils désorientés parce qu'ils devaient, pendant tout le voyage vers le lieu de lâcher, retrouver le chemin de leur pigeonnier ou de l'équateur à partir d'une position constamment changeante ? Pas le moins du monde. Le premier groupe de pigeons rentrait chez lui aussi rapidement et sans hésitation que le second.

Une autre hypothèse qui se révéla infondée était que les pigeons seraient également sensibles au magnétisme terrestre. Cela signifierait que les pigeons retrouvent le chemin de leur pigeonnier en mettant leur perception de la « force de Coriolis » en relation avec celle du champ magnétique terrestre, qui varie selon les différents endroits de la surface de la Terre.

Une explication de plus en plus compliquée, mais qu'il est facile de réfuter.

Une fois encore, les pigeons d'expérience furent divisés en deux groupes : on fixa des aimants aux ailes des pigeons du premier groupe, tandis que l'on attacha aux ailes de ceux du second groupe des objets non magnétiques de même poids.



11. Réparation d'un pont de rondins qui avait été emporté par les eaux.



12. Le terrain jouait bien des tours à notre véhicule.



13. Dans le désert du Karoo, sans routes ni pistes praticables.



14. Limbabwe, la mystérieuse « Ville du Silence ».

Le premier groupe devait ainsi voler dans son propre champ, qui était si puissant que les oiseaux ne pouvaient pas percevoir le magnétisme terrestre. Pourtant, les deux groupes se dirigeaient vers leur domicile avec exactement la même assurance et la même hâte.

En d'autres termes, nous ne savons toujours pas comment les pigeons retrouvent leur chemin, ni pourquoi les chats en font autant sur des distances extraordinairement grandes – comme, par exemple, la très célèbre Fluffy, qui a passé deux ans à parcourir les 560 km qui la séparaient de la maison de son propriétaire. Nous ne savons pas non plus pourquoi tant de poissons migrateurs et d'oiseaux migrateurs répètent sans cesse leurs voyages fantastiques, auxquels personne n'a encore trouvé d'explication.

La parapsychologie est maintenant apparue comme une solution possible. Si l'on découvre un jour qu'elle s'applique aux pigeons et aux chats, aux poissons et aux oiseaux, je ne vois aucune raison pour laquelle cette même parapsychologie ne pourrait pas être utilisée pour percer le mystère du sens infaillible de l'orientation d'un Skaimunga et d'un Tikky, des Pygmées et de chaque Bantou, dont les facultés naturelles n'ont pas encore été trop profondément affectées et dénaturées par la civilisation telle que nous la concevons.

18. L'homme africain : instincts et pouvoirs cachés

Au cours de l'une de mes premières expéditions, j'ai découvert qu'un singe dans mon camp n'était pas seulement un charmant animal de compagnie, mais aussi un gardien utile. Depuis lors, je me suis toujours efforcé d'avoir un singe avec moi. Je le laisse dormir dans une caisse sous la véranda de ma tente ou sur le toit de ma caravane. Lorsque je suis alors réveillé au milieu de la nuit par ses jacassements agaçants, je peux être certain qu'un animal dangereux rôde dans le camp, peut-être un léopard ou un lion, et ce à une distance désagréablement proche de chacun d'entre nous.

Mon singe sait également me rendre mon hospitalité par d'autres services. Lorsque je trouve un fruit ou un légume inconnu dont l'aspect appétissant fait espérer un peu de variété dans le menu monotone composé de viande et de

conserves, je le fais goûter au singe. S'il s'en empare avec sa gourmandise habituelle, je n'hésite pas un instant à en utiliser davantage pour nos repas.

81

S'il le rejette toutefois avec un geste de mépris amusant, une analyse chimique révélera dans neuf cas sur dix que le fruit, qui semblait inoffensif, contient une substance irritante ou nocive, voire même un poison mortel.

Si aucun singe n'est disponible, ce n'est pas une comparaison malveillante que de dire que l'on peut effectuer le même test avec un indigène qui n'a pas été corrompu par la civilisation. Même s'il est étranger au pays, il agira exactement comme le singe, se laissant guider par le même instinct infaillible et faisant preuve de la même spontanéité et de la même sûreté de jugement.

Et celui qui prend la peine de faire de telles observations peut être certain que si son boy se lève soudainement pendant son sommeil, attise le feu jusqu'à ce que les flammes s'élèvent haut, puis se blottit encore plus près dans le cercle protecteur de sa lumière et échappe miraculeusement à une cuisson complète, c'est qu'un ennemi invisible rôde dans les environs. L'indigène a reçu un avertissement silencieux de la présence d'un intrus, aussi efficace que le son strident d'un système électrique d'alarme antivol qui réveille un chef de famille endormi en ville.

L'attrait de la Nyama (viande) sur l'indigène n'est pas moins puissant, et se procurer de la viande constitue la principale occupation de l'homme primitif. J'ai été témoin d'un exemple saisissant de cette mystérieuse faculté qui indique à l'indigène où et quand il peut trouver de la Nyama et en obtenir sa part. Cela s'est passé dans les plaines de Budjumu, au Ruanda-Urundi, et je m'en souviens encore.

Je devais absolument me procurer de la viande fraîche pour l'un de mes compagnons malades. Pourtant, malgré plusieurs expéditions de chasse, je ne parvenais pas à trouver le moindre gibier. Alors que je traversais un petit village, j'aperçus une peau fraîche d'éland. Les villageois m'indiquèrent où l'animal avait été abattu et où je pouvais espérer en trouver d'autres.

Le lendemain matin, je partis et traversai la plaine dénudée jusqu'à ce que je repère, avec mes jumelles, un éland isolé au loin. À plusieurs reprises,

j'essayai de m'en approcher, mais chaque fois il s'enfuyait au galop avant que je puisse arriver à portée de tir. J'essayai tout : je rampai centimètre par centimètre sur le sol, fis de longs détours prudents, puis me mis soudain à courir vers lui à toute vitesse.

82

Mais tout cela fut en vain. L'éland était toujours en vue, mais jamais à portée de tir. Découragé, je finis par m'asseoir et, bien qu'il se trouvât encore à 100 mètres de moi, je visai aussi précisément que possible à travers ma lunette de visée et tirai. L'animal ne bougea pas, mais dès que je me levai, il s'enfuit au galop.

Comment ces indigènes avaient réussi à tuer un éland à la lance dans ce pays où le gibier était si rare, alors que je n'avais eu aucune chance à la chasse malgré ma voiture, mes jumelles, mon fusil et ma lunette de visée, cela demeurait pour moi une énigme.

Pourtant, le lendemain, poussé par la nécessité, je décidai de tenter à nouveau ma chance et fus sur place dès l'aube. Je laissai la voiture derrière quelques buissons et, aussi ridicule que cela puisse paraître, j'attachai à mon corps plusieurs branches couvertes de feuilles, dans l'espoir de tromper ma proie, puis je partis à la chasse. Que j'aie réussi ou que j'aie simplement eu de la chance, après plusieurs heures de manœuvres, je parvins à m'approcher suffisamment d'un groupe de quatre élands pour abattre un grand mâle.

Entre-temps, j'avais parcouru plusieurs kilomètres à pied, et une étendue de terrain marécageux et impraticable me séparait de ma voiture. À l'aide de mes jumelles, j'inspectai l'horizon dans toutes les directions, mais je ne vis aucune hutte, pas un seul indigène. Je dus donc me résoudre à découper autant de viande que je pouvais en porter et à laisser le reste sur place.

Au milieu de ce travail plutôt répugnant, je scrutai de nouveau l'horizon. Au loin, à peine visibles dans mes jumelles, j'aperçus trois indigènes qui semblaient se diriger vers moi. Je regardai de nouveau à travers les jumelles et vis que de petites silhouettes humaines approchaient également d'autres directions. En moins d'une heure, neuf indigènes m'avaient rejoint, avaient achevé de dépouiller l'animal et transporté jusqu'à ma voiture toute la viande

que je souhaitais. Puis ils repartirent en hâte vers leurs huttes, très heureux de la Nyama qu'ils avaient partagée fraternellement avec moi.

De retour au camp, j'ajoutai deux nouvelles questions à ma collection de questions sans réponse. Qu'est-ce qui avait appelé ces indigènes de si loin, alors qu'ils n'avaient pu ni voir mes mouvements ni entendre la détonation de mon fusil ?

83

Et qu'est-ce qui leur avait indiqué la veille que mon coup avait manqué sa cible et qu'il était inutile pour eux de se montrer, puisqu'il n'y aurait pas de viande à obtenir ?

Un phénomène qui me paraît très semblable est l'attraction occulte que l'eau exerce sur presque tous les indigènes.

Dans le désert du Karru, une démonstration particulièrement intéressante de ce phénomène se produisit soudainement. Nous approchions de la fin de la saison sèche lorsqu'un jour, un vent soudain se leva, plus tôt que prévu, et souffla sans relâche sur tout le pays, jour et nuit. Les petites rivières qui nous avaient jusque-là fourni suffisamment d'eau s'asséchèrent aussitôt. Tous les oiseaux et les autres animaux disparurent, et même la maigre végétation se dessécha et dépérit rapidement.

Nous nous mîmes immédiatement à rationner la petite quantité d'eau qui nous restait, en attribuant à chacun des membres de notre groupe un généreux demi-litre pour boire, cuisiner, se laver et se raser. Nous espérions ainsi faire durer notre réserve jusqu'à ce que nous atteignions le village suivant, cinq jours plus tard.

Mais notre camion ne tenait aucun compte du rationnement de l'eau. La résistance du vent et le sable fin qui s'engouffrait dans le radiateur faisaient bouillir le moteur comme celui d'une locomotive d'autrefois, et nous devions regarder impuissants notre réserve d'eau disparaître dans sa bouche ronde et insatiable.

Seul quelqu'un qui a connu les tourments de la soif peut comprendre notre état d'esprit. Bien que nous ne souffrions pas encore, à proprement parler, d'un manque d'eau grave, le malaise était considérable.

« Comme j'aimerais être sourcier plutôt qu'anthropologue ! » gémit l'un de mes compagnons.

Un sourcier ! Cela me donna une idée. Voilà l'une des très rares formes de perception du sixième sens qui avait résisté aux effets de la civilisation et subsistait encore chez quelques Blancs. Elle devait certainement être toujours active chez l'homme primitif. J'appelai Milk, notre cuisinier et homme à tout faire de l'époque, le seul indigène dans un rayon de 160 km.

« Upi manzi ? » (Où y a-t-il de l'eau ?) demandai-je lorsque le boy apparut.

« Apani asi » (Je ne sais pas), répondit-il en riant d'un rire joyeux et insouciant. Je désignai quelques seaux vides. « Rapporte-les-moi remplis d'eau, lui dis-je, et dépêche-toi. »

84

Docile et de bonne humeur, il partit en bravant le vent glacial qui manquait de l'emporter.

Nous attendîmes près de deux heures, puis Milk reparut, avec un large sourire jusqu'aux oreilles, ses deux seaux remplis à ras bord d'une belle eau de source.

Après avoir bu avec reconnaissance ce délicieux nectar bien frais, nous lui demandâmes où il l'avait trouvé.

« Lapa », répondit-il vaguement. « Là ! » Nous le suivîmes pour voir où se trouvait ce « lapa », et il nous conduisit à un trou d'un mètre de profondeur qu'il avait creusé avec son couteau de chasse. Au fond jaillissait une source, dont nous nous servîmes bientôt pour remplir les réservoirs et tous les récipients disponibles.

Chacun des trois soirs suivants, lorsque nous installions notre campement pour la nuit, Milk partait avec assurance dans le désert à la recherche d'eau,

et nous le suivions. Chaque fois que nous arrivions à un endroit qui ne présentait absolument aucun signe extérieur de la présence d'eau, ni même d'une humidité suffisante, Milk s'arrêtait brusquement et disait : « Lapa. »

Lorsque nous levâmes le camp le cinquième jour, je jetai un coup d'œil au baromètre de notre petite station météorologique. L'aiguille se trouvait exactement au milieu du mot « sec ».

« Hé, Milk, lui demandai-je à moitié pour plaisanter dans mon swahili, quand la pluie va-t-elle arriver ? »

« Aujourd'hui, musungu », répondit-il dans son anglais.

« Aujourd'hui ? Alors là, c'est le comble ! » lança sèchement l'anthropologue. Car une rafale particulièrement violente avait momentanément déchiré le nuage de poussière jaunâtre dans lequel nous vivions depuis une semaine, nous laissant apercevoir un maigre morceau de ciel bleu et dur.

« Oui, musungu », répondit le cuisinier innocent avec un large sourire et un hochement de tête affirmatif.

Au cours de l'après-midi, de sombres nuages déversèrent soudain sur nous un véritable déluge de pluie qui, nous le savions, ne s'arrêterait pas avant la fin de la saison des pluies.

Milk, qui semblait très heureux, se tourna vers le professeur.

« Tu vois, musungu, aujourd'hui il pleut des cordes », dit-il, convaincu d'avoir appris le mot anglais pour désigner la pluie.

Et notre baromètre ?

85

Lorsque je le consultai de nouveau, il m’apparut comme un emblème significatif de toutes ces séries d’instruments, d’appareils, d’inventions et de dispositifs auxquels, au prix d’un travail laborieux, nous avons successivement transféré les propriétés protectrices que l’homme primitif a su

conserver plus ou moins intactes sous leur forme naturelle – parfaites et sans effort, à l'abri des pertes, des grèves, des pannes et des défaillances.

Ce n'est que lorsque la plaine se fut transformée en un marécage sans fin et que nous nous débattions comme des rats en train de se noyer que l'aiguille du baromètre atteignit le mot « Pluie ».

Et le magnifique instrument étincelant semblait, lui aussi, extrêmement fier de lui-même.

19. Au-delà des limites du temps et de l'espace

L'un des membres d'un congrès scientifique, un professeur à la barbe abondante et impressionnante, divertit l'assemblée en lui présentant les résultats des fouilles qu'il avait effectuées à Babylone. Ayant découvert un petit morceau de fil de cuivre au cours de ses fouilles, il en conclut que les Babyloniens avaient donc connu et utilisé le télégraphe.

Sur quoi un autre scientifique, ne voulant pas se laisser surpasser, se leva brusquement et déclara que, lors de ses propres fouilles à Zimbabwe, la mystérieuse « Cité du Silence » rhodésienne, il n'avait trouvé absolument aucun fil. Par conséquent, les bâtisseurs préhistoriques de cette cité devaient nécessairement avoir connu et utilisé la télégraphie sans fil.

Cette histoire, qu'un vieil ami m'avait racontée un jour à moitié sérieusement et à moitié pour plaisanter, me revint à l'esprit un jour où je retournais à pied de l'hôpital de Broken Hill, en Rhodésie du Nord, vers mon camp situé non loin de là.

Peu de temps auparavant, vers treize heures ce matin-là, alors que je discutais dans son bureau avec l'un des médecins, un assistant indigène fit irruption et lui adressa précipitamment quelques mots. Un Blanc, un prospecteur, venait d'être attaqué par un léopard, annonça l'assistant avec agitation. Avant que ses compagnons indigènes aient pu lui porter secours, il avait engagé une lutte acharnée contre le prédateur. Ce n'est qu'après plusieurs minutes d'un terrible corps-à-corps avec la bête qu'il était parvenu à la tuer avec son couteau. Le Blanc avait été grièvement blessé et ses compagnons indigènes le transportaient maintenant vers Broken Hill.

89

Le médecin s'excusa et se précipita dehors avec son assistant noir. Lorsqu'il revint quelques minutes plus tard, il me surprit en s'asseyant tranquillement et en reprenant le fil de notre conversation.

« Et qu'adviendra-t-il du prospecteur ? » lui demandai-je.

« Oh, nous avons encore largement le temps », répondit-il. « Un médecin et deux infirmières sont partis le chercher avec l'ambulance. »

« Mais j'avais cru comprendre que votre garçon disait que l'accident s'était produit ce matin ? »

« Oui, c'est bien ce qu'il a dit », répondit le médecin. « Il y a une heure ou deux, je crois, mais à Kabenda. »

Or, le village de Kabenda, situé sur les rives de la rivière Kafue, se trouve à environ 320 kilomètres de Broken Hill. À cette époque, la seule liaison entre les deux endroits était une route qui, sur la majeure partie de son parcours, n'était guère plus qu'un chemin cahoteux. Le long de celui-ci, à part le poste du commissaire de district, il n'y avait que trois ou quatre fermes isolées.

« Bien entendu, poursuivit le médecin, même mes vingt années passées en Afrique ne m'ont pas appris comment diable les indigènes peuvent transmettre des nouvelles de cette manière. Mais Karimo m'a communiqué cette nouvelle avec une expression qui montrait clairement qu'il était absolument sûr de ce qu'il avançait. Et j'espère que l'ambulance arrivera à temps. »

Ainsi, le médecin, fort de sa longue expérience de l'Afrique, avait accepté cette information et agi en conséquence sans la moindre hésitation ni le moindre doute, comme s'il s'agissait de la chose la plus naturelle du monde.

Et il n'y a pas grand-chose à ajouter. C'est ainsi. Le « scientifique » de l'histoire racontée au début de ce chapitre n'était peut-être pas aussi ridicule dans son affirmation qu'il pourrait le sembler à première vue – du moins si son affirmation avait concerné les indigènes d'aujourd'hui plutôt que les bâtisseurs inconnus de Zimbabwe.

Nous sommes si fiers de nos inventions les plus récentes, des dernières améliorations apportées à la télégraphie sans fil ou encore de la possibilité de perfectionner la télévision au point qu'elle puisse traverser les océans ou être « réfléchie » partout dans le monde par des satellites en orbite dans l'espace.

Pourtant, nous savons qu'en coulisses, des pelotons entiers de scientifiques doivent s'échiner dans de somptueux laboratoires pour développer et mettre en service ces merveilles ; que des milliards de dollars sont consacrés à la recherche ; et que des régiments entiers de mécaniciens et d'opérateurs doivent manipuler d'immenses installations, des appareils coûteux, des labyrinthes de fils et des quantités considérables d'antennes d'une extrême sophistication.

87

Nous arrivons alors en Afrique et nous constatons qu'à travers les ombres humides de la dense forêt équatoriale, au-dessus de l'aridité brûlante, presque désertique, des plaines interminables, par-delà les marécages pestilentiels, les lacs gigantesques et les fleuves puissants, fonctionne un système entièrement différent de télégraphie sans fil et de télévision, qui égale toutes nos inventions modernes et les dépasse parfois même.

Aucun scientifique ni mécanicien n'est nécessaire pour le faire fonctionner. Seulement les enfants noirs de la nature elle-même. Nous voyons leurs instruments. Pas de laboratoires ni d'appareils, simplement quelques vieux tam-tams, creusés dans des troncs d'arbres et fermés à l'une ou aux deux extrémités par des peaux animales tendues à l'extrême. Parfois, c'est même encore moins compliqué : des colonnes de fumée pendant la journée et des feux vacillants pendant la nuit, qui transmettent les messages de colline en colline.

Et d'autres fois, même pas cela – rien du tout. Rien, absolument rien que nos cinq sens puissent voir, entendre ou percevoir d'une quelconque manière.

Comment les Africains s'y prennent, je l'ignore. Personne ne le sait. Mais il n'en demeure pas moins qu'ils possèdent une méthode, et qu'ils l'ont toujours possédée, pour franchir dans une certaine mesure les mystérieuses limites du temps et de l'espace, limites avec lesquelles nos scientifiques expérimentent aujourd'hui de manière si passionnante.

C’est l’un des phénomènes les plus stupéfiants auxquels se trouve continuellement confronté quiconque voyage en Afrique. Et toute personne ayant acquis une véritable connaissance des indigènes peut citer exemple après exemple d’expériences de ce genre.

Quand, par exemple, un voyageur a-t-il jamais réussi à atteindre un village indigène sans que son arrivée ait été préalablement attendue ? Dans certaines circonstances, les indigènes peuvent feindre la surprise, c’est vrai. Mais seulement lorsque cela sert leurs intérêts. Plus leur étonnement semble grand, plus on peut être certain qu’il n’est que simulé.

Et lorsqu’un Blanc habite dans les environs – un fermier, un missionnaire ou un fonctionnaire –, les indigènes sont au courant d’une visite imminente bien avant le visiteur lui-même, même si celui-ci dispose d’un téléphone, d’un télégraphe ou d’un poste de radio à ondes courtes.

De plus, les indigènes ne savent pas seulement qu’une visite est prévue : ils savent où le voyageur se rend et pourquoi, ce qu’il désire et ce qu’il fait, quelles sont ses caractéristiques les plus marquantes et souvent même quelles sont ses faiblesses secrètes, dont il n’a peut-être lui-même pas conscience.

88

Et, bien entendu, ils connaissent son nom, ou du moins le nom que les autres indigènes lui ont donné et qui, généralement en un ou deux mots, fournit un portrait physique et moral très juste de l’homme.

Comment cela se produit-il ? Lorsqu’on a entendu les messages des tam-tams résonner dans les airs, ou que l’on a vu les feux de signalisation briller pendant la nuit ou les colonnes de fumée s’élever pendant la journée, alors l’explication est simple. Mais lorsque rien n’a été vu ni entendu ?

Aucun Blanc n’a jamais réussi à percer le secret de cet énigmatique système indigène de télégraphie et de télévision, et je ne crois pas que quiconque puisse jamais s’en approcher par des voies matérialistes.

Tout en poursuivant ma promenade, je réfléchissais à ces choses et, en particulier, je repensais à la petite scène dont je venais d’être témoin à

l'hôpital. Si le message que l'assistant avait transmis au médecin était exact et lui était effectivement parvenu en moins de deux heures, à travers une étendue de 320 kilomètres de territoire faiblement peuplé, alors l'affaire était véritablement remarquable. D'autant plus que le poste récepteur, pour ainsi dire, n'était pas un indigène vivant dans son village isolé, mais quelqu'un qui habitait au cœur d'une ville, dans une atmosphère aussi profondément européenne que celle de cet hôpital.

Mais il restait encore ce fameux « si » dont il fallait tenir compte, et je me promis de vérifier les faits dès que possible.

Je songeais cependant que cet incident constituait plus ou moins une répétition de ce que j'avais vécu plusieurs années auparavant au Somaliland italien.

Je me souviens que nous étions en juillet 1924 et que, naturellement, je n'étais pas encore devenu citoyen américain. Une nuit, alors que j'inspectais mon campement d'Askari juste à l'extérieur des portes de Mogadiscio, je surpris par hasard quelques mots échangés près du feu entre mon ordonnance somalien et un autre Askari.

« Hier, le Grand Roi des "Anglais" a fait un cadeau au Grand Roi d'Italie. »

Intrigué, j'interrogeai l'homme, mais ce ne fut qu'après avoir beaucoup insisté que je parvins à lui arracher une explication : le cadeau consistait en « Refuge Bay et beaucoup, beaucoup de désert derrière et tout autour, ainsi que des milliers et des milliers de Somaliens qui y vivent ».

89

Lorsque je lui dis que ce n'était que des balivernes, il me donna, en maugréant, de son propre chef les dimensions du territoire pour prouver ce qu'il avançait. Mais je fus incapable de comprendre ses calculs compliqués, qui reposaient tous - comme c'était l'usage chez les Somaliens - sur des mesures telles que : tant de fois la longueur allant du coude d'un bras jusqu'à l'extrémité du majeur de l'autre main, plus la largeur de la main droite et la distance entre le bout des doigts d'un homme qui tient les bras étendus horizontalement, et ainsi de suite. Chaque partie imaginable de l'anatomie humaine entrait dans ces calculs.

Je lui interdis sèchement - à l'époque, j'avais encore bien moins d'années d'expérience de la vie et des usages africains - d'aller colporter de pareilles sottises. Mais il n'en fut pas convaincu et m'informa poliment, dans l'attitude la plus correcte et la plus disciplinée qui soit, que tout le monde le savait déjà.

Le soir même, supposant que ce « tout le monde » comprenait également l'homme le plus proche du gouverneur, son secrétaire en chef, qui était un bon ami à moi, je lui en parlai. Il prit grand plaisir à me taquiner à ce sujet.

Depuis la fin de la Première Guerre mondiale, finit-il par me raconter, il était constamment question d'accorder à l'Italie une compensation coloniale. Mais bien que des discussions diplomatiques sur cette question se poursuivissent depuis six ans à Londres et à Rome, et que deux commissions examinassent désormais la question quelque part au Kenya depuis plusieurs mois, le gouverneur lui-même n'avait pas la moindre idée du nombre de mois ou d'années que les discussions pourraient encore durer, et encore moins de l'étendue exacte du territoire qui devait être cédé à l'Italie.

Il ajouta toutefois que, selon une rumeur assez répandue, le territoire comprendrait Refuge Bay et Kisimayu. J'en conclus que mon ordonnance avait probablement entendu cette rumeur de la bouche de quelque domestique du mess des officiers. Et l'affaire sembla ainsi réglée.

Pourtant, quelques semaines plus tard, en août, la nouvelle fut publiée : Kisimayu et le territoire qui en dépendait avaient été remis à l'Italie. Ni le secrétaire en chef ni moi ne savions qu'en penser lorsque je lui dis que la date de la signature de l'accord était exactement celle à laquelle mon ordonnance avait reçu la nouvelle, avec tous ses détails.

90

Ses informations avaient été si exactes que, lorsqu'un des secrétaires somaliens effectua un calcul à partir de cet invraisemblable assemblage de bouts de doigts, de bras, d'épaules, de mains, etc. - que mon ordonnance connaissait parfaitement par cœur et qu'il ne demandait qu'à répéter dans les moindres détails -, le résultat se révéla légèrement inférieur à 2 000 milles carrés. Or, le territoire indiqué dans le communiqué officiel avait une superficie de 33 000 milles carrés. Mais cet écart était peut-être dû à une

erreur de calcul du secrétaire, qui avait éventuellement fondé ses mesures sur ses propres mensurations. Et c'était un homme de très petite taille.

Les paroles de Karimo, l'assistant africain du médecin de Broken Hill, se révélèrent tout aussi exactes, comme je pus m'en assurer en me rendant à l'hôpital ce soir-là, à neuf heures. Je n'étais pas seulement animé par le désir de vérifier l'exactitude des renseignements, mais aussi par celui de savoir qui avait été victime de l'accident.

L'ambulance venait tout juste de rentrer avec un blessé grièvement atteint, et je découvris qu'il s'agissait d'un homme que j'avais déjà rencontré à plusieurs reprises sur les rives du fleuve Kafue, où il prospectait.

C'était un gaillard bourru, mais très sympathique, un grand homme de 1,95 mètre, mince et nerveux, qui portait un énorme chapeau de cow-boy posé de travers sur un coin de sa petite tête blonde. La plupart du temps, une petite caravane d'indigènes le suivait à quelque distance. Ceux-ci déployaient toute leur énergie pour faire avancer dix ou douze minuscules ânes, chargés au-delà de toute mesure, qui trottaient dans une tentative désespérée et vaine de suivre les longues jambes de leur maître.

C'était aussi ce qui avait rendu l'accident si grave. Car, lorsque ce matin-là le léopard avait brusquement surgi d'un fourré épais, tout à fait à l'improviste, et avait atterri sur le dos du prospecteur, la caravane se trouvait, comme d'habitude, si loin derrière que, lorsqu'elle arriva sur les lieux, le combat était déjà terminé.

Les indigènes n'avaient pu que panser les blessures de leur maître du mieux qu'ils le savaient, le placer sur un brancard improvisé et le transporter jusqu'à la route menant à Broken Hill. C'est là que l'ambulance le trouva quelques heures plus tard.

Heureusement, le médecin et les infirmières étaient arrivés à temps et, bien que le prospecteur ait dû rester à l'hôpital pendant plus de deux mois, il finit par se rétablir.

Par la suite, il me confirma que l'accident s'était produit peu après dix heures du matin, sur la rive opposée du fleuve Kafue, en direction de Kabenda. Autrement dit, à plus de 320 kilomètres de Broken Hill - et moins d'une heure

et demie avant que Karimo ne donne au médecin un compte rendu précis de l'accident !

91

20. Télépathie et clairvoyance

Au moment où ils se produisirent, les visions, les rêves (ou quel que soit le nom qu'on souhaite leur donner) de Skaimunga, de son père et du médecin, à qui les peintures rupestres cachées des Bochimans furent « révélées », me semblèrent non seulement surnaturels, mais aussi tout à fait extraordinaires. Tout ce que je pouvais alors rattacher, même vaguement, à ces événements était le cas très connu, incontestablement établi et généralement admis du Dr Emanuel Swedenborg, qui est encore aujourd'hui reconnu comme l'un des grands philosophes mystiques du monde.

Ce fut au cours de l'été 1759 que Swedenborg fut soudain pris d'une grande agitation, un soir. Il séjournait alors chez des amis à Göteborg, à environ 500 kilomètres de sa maison de Stockholm. Vers six heures, il fut brusquement saisi d'une vive inquiétude. Un incendie dangereux, déclara-t-il, venait tout juste de se déclarer à Stockholm. Il se propageait déjà et ravageait la maison d'une famille qu'il connaissait bien, tandis que sa propre demeure était sérieusement menacée.

L'agitation de Swedenborg ne faiblit pas jusqu'à huit heures du soir, moment où il poussa un soupir de soulagement. Il annonça enfin que l'incendie était maîtrisé et que sa maison avait heureusement été épargnée. Ce n'était nullement le premier exemple du mystérieux « second regard » du philosophe, pourtant infailliblement exact. Naturellement, ses amis de Göteborg étaient extrêmement impatients de savoir si cette faculté allait une nouvelle fois se révéler juste.

Cela se passait il y a plus de deux cents ans, à une époque où la transmission des nouvelles était bien différente de ce qu'elle est aujourd'hui. Il fallut donc presque trois jours avant que des messagers venus de Stockholm n'arrivent. Mais lorsqu'ils se présentèrent enfin - parmi eux se trouvaient des fonctionnaires du gouvernement ainsi que des représentants de la Chambre de commerce et d'industrie -, ils confirmèrent dans tous ses détails le récit que Swedenborg avait fait alors que l'incendie faisait encore rage.

De nos jours, la science a tellement progressé que l'on estime que de tels cas (et il semble qu'il en existe un assez grand nombre qui aient été consignés de manière certaine et précise), tout comme ceux que j'ai mentionnés précédemment, pourraient s'expliquer par des lois entièrement naturelles. Le seul problème est que ces lois n'ont pas encore été comprises - pas plus qu'à l'époque de Swedenborg.

92

Ma femme et moi avons cependant observé ou confirmé tant d'autres exemples africains depuis mon séjour et mon aventure (mémorables à mes yeux) dans les « Marais du Mystère » qu'ils sont presque devenus des faits du quotidien. Du moins pour nous. Pourtant, comme nous sommes restés tout aussi peu blasés à l'égard de ces phénomènes, j'ai le sentiment qu'il existe encore quelques exemples qui méritent d'être racontés ici. Je fais confiance au lecteur pour les trouver aussi intéressants et déroutants qu'ils nous ont paru.

Un exemple classique et bien documenté, qui revêtait à l'époque une importance capitale, se produisit en Afrique occidentale au cours des premières années de la Seconde Guerre mondiale. Il se révéla si important qu'il poussa les Alliés à abandonner une base de première importance et amena les habitants de la région à surnommer les eaux au large de Freetown « le cimetière de l'homme blanc ».

Après la défaite de la France et la perte de Dakar pour les Alliés, Freetown, située à seulement 920 kilomètres plus au sud-est, était devenue le port le plus précieux d'Afrique occidentale pour les nations alliées. La ville avait été fondée au XVIIIe siècle comme port d'accueil pour les malheureux libérés des navires négriers par les croiseurs britanniques. En 1940, Freetown, capitale de la Sierra Leone et seule ville du pays ayant une certaine importance, se vit soudain confier une nouvelle mission vitale.

Grâce à sa position stratégique, au croisement des routes maritimes les plus courtes venant du Congo belge, de l'Angola portugais, de l'Afrique du Sud et de l'Orient, grâce à sa vaste baie bien abritée, dont la nature l'avait dotée, et à ses installations portuaires modernes récemment aménagées, Freetown constituait le point de rassemblement le plus logique et le plus sûr pour les

navires que l'on regroupait en convois avant la dernière étape de leur voyage vers la Grande-Bretagne.

À l'intérieur des terres, la Sierra Leone est encore aujourd'hui entourée des régions sauvages et peu peuplées de la Guinée française, du Liberia et de la Côte d'Ivoire. Le télégraphe et le téléphone, les chemins de fer et les routes ne sont certes pas totalement inconnus dans cette partie de l'Afrique occidentale. Mais ce qui existe ici pourrait davantage être considéré comme une vitrine que comme un véritable réseau adapté à l'époque moderne. En 1940, ces moyens modernes de communication et de transport ne se composaient que de tronçons courts, rudimentaires et isolés. Ils étaient certes constamment surchargés, mais jamais difficiles à contrôler, puisqu'ils restaient en permanence sous la surveillance stricte de quelques fonctionnaires blancs, assistés par un petit nombre d'employés africains de confiance. Les conditions de secret absolu, indispensables à un port où les convois devaient être rassemblés puis envoyés en mer, semblaient donc garanties dès le départ.

93

Au lieu de cela, peu après que Freetown eut commencé à prendre la place de Dakar, désormais indisponible, des incidents inquiétants se produisirent avec une constance malveillante.

Chaque fois qu'un convoi était constitué, des avions apparaissaient dans le ciel - apparemment envoyés par le gouvernement de Vichy, contrôlé par les Allemands. Chaque convoi, bien que les itinéraires des navires fussent constamment modifiés et communiqués au tout dernier moment seulement, était attaqué dès qu'il atteignait la haute mer par des unités de sous-marins qui semblaient avoir attendu en embuscade aux endroits où elles pouvaient causer le plus de dégâts. En peu de temps, les pertes en navires endommagés ou coulés prirent des proportions alarmantes et catastrophiques.

Naturellement, les autorités redoublèrent toutes les précautions qui étaient en leur pouvoir. Les dates de départ et les itinéraires furent gardés avec une vigilance encore plus jalouse. La censure, déjà très stricte, fut considérablement renforcée et étendue à tous les moyens de communication imaginables.

Mais aucune de ces mesures ne se révéla suffisante. Le cauchemar se poursuivit sans relâche. On finit par conclure que les informations ne pouvaient parvenir à Dakar que par le biais de la « télégraphie de brousse », mal comprise et souvent tournée en dérision. Les coupables pouvaient être des indigènes déloyaux, ou même parfaitement inoffensifs, dont la curiosité insatiable et le goût irrépressible du commérage étaient habilement exploités par quelques agents ingénieux. Mais le fait demeurait, et il fallait y remédier.

Hill Station, le quartier officiel de Freetown, fut le théâtre d'une activité frénétique. Il était évidemment tout à fait impossible de contrôler et de modifier, dans l'immensité de la nature sauvage africaine, les coutumes traditionnelles et le caractère même de centaines de milliers de demi-sauvages réservés et impénétrables. Mais un effort considérable fut entrepris pour supprimer, au moins dans un rayon de 15 à 20 kilomètres autour du port, toute méthode de communication des indigènes, qu'elle soit visible ou audible. Le jour, les signaux de fumée ne montèrent plus vers le ciel ; la nuit, les feux ne scintillèrent plus, et le grondement sourd des tambours ainsi que le son des cors ne vinrent plus troubler le silence du jour ou de la nuit. Les règlements furent durcis sans ménagement ; les infractions étaient rapidement découvertes et sévèrement punies.

94

Cependant, dès qu'un nouveau convoi avait été organisé, les avions habituels, qui avaient complètement disparu pendant les semaines d'inactivité dans le port, réapparaissaient à un moment si malencontreusement choisi qu'il était impossible d'attribuer cela au hasard. Comme attirées par quelque force magique, des unités de sous-marins allemands refaisaient leur apparition en mer, dans les zones les plus dangereuses. Au cours des nuits suivantes, d'autres navires d'une valeur inestimable furent coulés ; d'autres équipages de courageux marins furent perdus, ainsi que des troupes dont on avait un besoin urgent et des milliers de tonnes de marchandises irremplaçables, englouties dans le « Cimetière de l'homme blanc ».

Il y avait de quoi devenir fou ; car il était évident que des renseignements continuaient à filtrer et parvenaient à l'ennemi avec une rapidité inexplicable et une précision infaillible.

Comment cela était-il possible, alors que toutes les voies de communication avec le monde extérieur avaient été si soigneusement coupées ?

La raison était simple : la plus grande de toutes les voies de communication était toujours grande ouverte. C'était un canal qu'aucune puissance humaine ne pouvait fermer, ni même tenter de contrôler, du moins tant que des dockers indigènes montaient à bord des navires dans le port pour charger ou décharger des marchandises, ou pour apporter des provisions fraîches. Tant que les femmes bavardes de ces dockers restaient assises sous les palmiers de leurs villages, observant nonchalamment chaque mouvement des navires qui entraient au port. Tant que, dans chaque bureau de navigation et de commerce de Freetown, des employés indigènes manipulaient la correspondance et les documents, et que, dans chaque maison de la ville et de Hill Station, des domestiques indigènes surprenaient des bribes de conversation en servant à table ou en apportant des boissons.

Car tout ce que ces gens voyaient, entendaient, assimilaient et méditaient était presque instantanément transmis par la pensée à des amis et à des parents éloignés. Ceux-ci retournaient dans leur esprit les nouvelles qu'ils avaient ainsi reçues à distance et les transmettaient, en toute innocence, toujours plus loin. Jusqu'à ce qu'elles parviennent au Sénégal et à Dakar – ainsi qu'à quelques agents blancs diaboliquement astucieux et ingénieux, qui savaient comment soutirer de telles informations à ces garçons et qui exploitaient immédiatement tout ce qu'ils apprenaient.

Trop tiré par les cheveux ? Impossible ?

95

Pas le moins du monde. C'était si peu impossible que l'organisation des convois à Freetown dut finalement être abandonnée, si bien que les eaux bleu-vert au large des côtes de la Sierra Leone, où une activité intense avait régné pendant si longtemps, furent bientôt complètement désertées. Quant aux dockers, privés de tout travail, ils restaient tristement assis sous leurs palmiers et contemplaient en silence l'étendue d'eau vide et scintillante du « Cimetière de l'homme blanc ».

Les pouvoirs télépathiques de l'homme noir avaient été mobilisés et exploités dans la guerre totale de l'homme blanc. Et cette « arme secrète » de l'Africain – aussi réelle, infaillible et irrésistible que son aptitude incontestable à prévoir les changements météorologiques, à conserver parfaitement son sens de l'orientation même dans les circonstances les plus inhabituelles et à trouver de la nourriture et de l'eau par des moyens et dans des conditions qui frisent le miraculeux – avait librement franchi toutes les barrières et toutes les mesures de sécurité érigées par l'homme, jouant ainsi un rôle efficace jusque dans un conflit aussi gigantesque que la bataille de l'Atlantique.

Ce phénomène extraordinaire, cette faculté de l'indigène primitif de « voir à distance » des événements qui se déroulent à des centaines de kilomètres, et de transmettre des messages – peut-être inconsciemment – sur de très grandes distances, sans aucun instrument visible ni aucun moyen de communication explicable, est l'un des phénomènes les plus stupéfiants auxquels se trouve continuellement confronté quiconque voyage longtemps à travers l'Afrique.

Personnellement, je voudrais souligner une fois encore que je suis fermement convaincu que cette faculté n'est qu'un des nombreux dons dont la nature a doté l'être humain. Elle n'est pas propre à un homme en particulier ni à une race particulière, mais appartient probablement à tous les êtres humains, partout dans le monde, comme le démontre le cas du docteur Swedenborg, qui est loin d'être un cas isolé.

Ce qui est arrivé à la plupart d'entre nous, les Blancs, c'est simplement qu'au fil des générations, nous nous sommes de plus en plus détachés de la nature et de la terre, perdant ainsi la connaissance de ce don inestimable et la capacité de le mettre en pratique.

Mais il en va tout autrement pour l'être humain – l'Africain, par exemple – qui se trouve encore à un stade primitif de développement. Car il demeure si étroitement lié à la nature, si véritablement partie intégrante de la terre, tout comme les animaux : l'antilope, qui s'enfuit au galop à l'approche d'un ouragan, des heures avant que nos instruments les plus perfectionnés ne puissent le prévoir ; le pigeon, le chat et le cheval, qui retrouvent infailliblement leur chemin vers leur foyer, même à travers des régions inconnues ;



15. Une jeune fille clairvoyante.
16. Elle permit à Gatti de sauver son père.



17. Préparatifs du départ du plateau de Tsenan.



18. Nous sommes arrivés dans un endroit tellement couvert de blocs de granit que nous ne pouvions ni les contourner ni faire demi-tour.



19. L'église de Pretoria.

le chien, qui aboie depuis longtemps déjà avant que le bourdonnement d'un sismographe n'annonce un tremblement de terre ; le vautour, qui surgit du ciel bleu et vole droit vers l'endroit invisible où une proie vient d'être tuée silencieusement, et ainsi de suite.

Je considère cela comme une faculté ou un sens qui, à l'origine, était peut-être aussi puissant et aussi développé que celui de la vue physique ordinaire. Tout comme nous voyons les objets et observons les événements qui se produisent dans le champ de vision limité de nos yeux, de nos jumelles et de nos télescopes, et tout comme nos enfants apprennent naturellement et instinctivement à voir, à faire la mise au point et à coordonner leurs perceptions sans instruction particulière, de même la faculté ou le sens de voir à distance et de transmettre des messages sur de grandes distances se développe naturellement et instinctivement. Il devient de plus en plus précis et performant à mesure que l'enfant de l'être humain primitif et non corrompu grandit dans son environnement naturel et préservé.

La vive curiosité de l'indigène fait le reste. Ses besoins sont peu nombreux, simples et faciles à satisfaire. Son esprit est libre de toutes nos préoccupations compliquées et interminables ; il se soucie peu du passé et considère l'avenir avec une indifférence fataliste. Il s'intéresse avant tout au présent.

Les navires qui entrent dans un port où il gagne sa vie, la visite prochaine d'un Blanc dans un village isolé, la possibilité de gagner immédiatement de l'argent, les caprices du temps, les déplacements du gibier, une quantité suffisante de nourriture et d'eau : voilà ce qui intéresse l'Africain.

Très peu de choses lui échappent, et ce qui lui échappe éventuellement lui est rapporté au cours de ses conversations incessantes avec ses semblables. Chaque parcelle d'information qu'il acquiert est ensuite diffusée librement dans toutes les directions par son esprit, au moyen d'une sorte de réseau de radiodiffusion mentale en espéranto, qui transcende les distances, les frontières nationales ainsi que les différences de tribus et de langues, et qui atteint tout autre indigène susceptible de la recevoir et de la trouver utile.

Ce sont peut-être les mêmes facultés que nous avons dû posséder autrefois, mais que nous avons progressivement transférées et déléguées à

nos inventions et à nos instruments mécaniques : la radio, le téléphone, le télégraphe, la télévision, le radar et le sonar, sans parler de la boussole, du sextant, du baromètre, etc.

D'une certaine manière, nous avons perfectionné ces facultés, car nous pouvons recourir à des instruments de substitution chaque fois que nous le souhaitons. Et nous savons comment fonctionnent ces instruments de remplacement.

97

Cependant, dès que nous sommes privés de notre équipement mécanique, dès qu'il fonctionne mal ou tombe complètement en panne, nous sommes impuissants. Les facultés de l'homme sauvage, en revanche, sont immédiatement à sa disposition au moment même où il en a besoin, même s'il se trouve peut-être nu et les mains vides.

Pour passer d'événements d'une importance aussi considérable que, par exemple, l'affaire de Freetown, à des incidents presque comiques, j'aimerais raconter une expérience très simple. C'est précisément en raison de sa simplicité (et parce que ma femme et moi nous trouvions, pour ainsi dire, assis chacun à l'une de ses deux extrémités) qu'elle nous a profondément marqués.

Dans les montagnes légendaires du Rwanda se trouve un petit lac appelé Gabine, qui abrite une bande de canards sauvages particulièrement méfiants. Au cours de l'une de nos récentes expéditions, ceux-ci avaient déjoué toutes mes tentatives pour en abattre quelques-uns destinés à notre table.

Un après-midi, je proposai à ma femme de rester dans la voiture pendant que je partirais à pied. Nous convînmes que je donnerais un signal avec le sifflet de police que je portais toujours sur moi lorsque je souhaiterais qu'elle vienne me chercher.

L'endroit où elle devait m'attendre se trouvait juste au bord du lac, dont l'autre rive était dominée par une haute montagne. À environ huit cents mètres devant elle, cette montagne formait un coude qui lui masquait complètement la vue sur le reste de la route.

Le seul autre être humain à des kilomètres à la ronde était un jeune Bahutu, un garçon indigène âgé de dix ou onze ans, qui gardait un troupeau de chèvres sur le versant de la montagne.

Ellen connaissait juste assez sa langue pour le saluer et lui offrir une cigarette, qu'il accepta avec un enthousiasme manifeste. Ensuite, la conversation s'enlisa, bien qu'il restât là, observant avec curiosité cette étrange femme blanche.

Au bout d'environ quarante-cinq minutes, le jeune berger s'adressa soudain à elle avec une grande excitation.

« Bwana ! » (Le maître !) « Bwana ! » cria-t-il en mettant deux doigts dans sa bouche et en imitant le son de mon sifflet.

Ma femme pensa que l'ouïe particulièrement fine du jeune indigène avait perçu le son de mon sifflet. Elle fut toutefois impressionnée par la précision de son mime, car elle était certaine qu'il n'avait jamais vu un tel sifflet de toute sa vie.

98

Entre-temps, elle mit la voiture en marche et, après avoir contourné le virage de la montagne, elle me vit venir vers elle le long de la route.

« Un petit garçon m'a dit que tu avais sifflé », me dit-elle en s'arrêtant à ma hauteur, « bien que je n'aie rien entendu moi-même. C'est merveilleux, tout de même, comme leur ouïe est fine, n'est-ce pas ? »

« C'est plus que merveilleux », répondis-je, « car je venais tout juste de prendre mon sifflet dans la main, mais je n'avais pas encore sifflé. Je revenais justement vers un endroit où je pensais que tu pourrais m'entendre ! »

Le sens télépathique de cet enfant lui avait donc transmis une image parfaitement claire de mon intention de donner un signal avec mon sifflet. Cette image avait été si nette qu'il avait été capable de reproduire à la fois le son et mes mouvements, alors qu'il n'avait jamais vu ni même entendu parler d'un instrument semblable à celui que j'utilisais.

Voici maintenant un autre exemple : une expérience vécue quelque temps auparavant par un vieil ami à nous, un ingénieur célèbre qui devint par la suite directeur général des mines de Broken Hill, en Rhodésie du Nord, à une époque où N'dola n'était encore rien de plus qu'une mine et un petit poste administratif.

Cet ingénieur roulait en voiture de Broken Hill en direction de N'dola, accompagné uniquement de son cuisinier. La route longeait une réserve de chasse dont elle constituait la limite orientale.

Soudain, un magnifique et grand léopard apparut au milieu de la route. Trois mètres plus à droite, et l'animal aurait été hors de la réserve. D'un tir bien ajusté, mon ami abattit la bête. En quelques minutes, le cuisinier l'avait dépouillée, avait placé la peau dans une caisse à l'intérieur de la voiture et avait enterré la carcasse.

Le chasseur regarda soigneusement autour de lui. La plaine herbeuse était déserte dans toutes les directions et aucun véhicule n'était visible sur la route. Absolument certain d'avoir accompli son acte dans le plus grand secret, il reprit la route à bonne allure en direction de N'dola, située à cinquante kilomètres au nord.

Une heure plus tard, il arriva à destination et trouva le seul policier blanc de la localité qui l'attendait déjà. Celui-ci l'accueillit d'un ton sévère en lui demandant :

« Et qu'en est-il du léopard que vous venez de tuer dans la réserve ? »

Mon ami, davantage stupéfait qu'irrité, montra immédiatement la peau et paya l'amende de bonne grâce. Il était naturellement curieux de savoir comment le policier avait appris la nouvelle.

Ce dernier ne put que lui raconter que, une heure auparavant, alors que son boy travaillait avec lui dans le jardin, celui-ci avait soudain éclaté de rire.

99

« Un homme blanc, avait-il lancé, comme si cela l'amusait beaucoup, le Grand Chef à moi, celui qui vient en voiture, vient de tuer un léopard sur la route, dans la réserve. »

Tout en secouant la tête et en parlant tout seul, il avait continué à planter de la salade.

À cette époque, dans cette partie de la Rhodésie du Nord, il n'y avait ni téléphone ni télégraphe. Mon ami était absolument certain de n'avoir entendu aucun tambour, aperçu ni feu ni fumée, et rencontré aucun être humain avant d'arriver à N'dola. Même si un indigène s'était caché dans l'herbe et avait assisté au coup de feu, comment la nouvelle aurait-elle pu être transmise à travers cinquante kilomètres de territoire inhabité ? La seule autre personne au courant de l'événement était son vieux cuisinier, qui lui était fidèle. Aurait-il pu, sans le vouloir, diffuser la nouvelle ?

Intrigué, mon ami se rendit dans le jardin avec le policier pour interroger le boy, qui y travaillait toujours.

« Comment sais-tu que le Bwana a tué un léopard dans la réserve ? » Le boy avait l'air perplexe et marmonna qu'il le savait tout simplement ; il avait, pour ainsi dire, « vu » toute la scène.

« Mais comment ? » insista mon ami.

Un « Oh, Bwana ! » accompagné d'un grand éclat de rire, voilà tout ce qu'il obtint comme réponse. C'est une manière bien connue chez les indigènes d'éluder une question à laquelle ils ne peuvent ou ne veulent pas répondre.

Je m'aperçois à l'instant que, jusqu'ici, je n'ai mentionné ce don de clairvoyance qu'à propos des hommes, depuis Skaimunga et son père jusqu'au jardinier du policier. Était-ce parce que les femmes bantoues ne possèdent pas ce don ? Certainement pas. La seule raison est que, lors d'une expédition, on a inévitablement beaucoup plus affaire aux hommes qu'aux femmes. Même dans un campement ou dans une maison de Blancs, toutes les tâches que nous considérons habituellement comme relevant du domaine féminin sont accomplies par les « boys » : faire la lessive, raccommoder, repasser et, lorsqu'il y a des bébés blancs ou des malades dans la maison, s'occuper d'eux. Les

femmes restent davantage à l'arrière-plan et ont bien assez à faire avec leur hutte et leur cuisine, leurs propres enfants et le jardin familial.

100

Il va sans dire que les femmes d'Afrique bavardent et papotent tout autant que celles d'ailleurs. La seule différence, c'est qu'en Afrique, elles ne communiquent pas uniquement par la voix, mais aussi en recevant et en transmettant des pensées et des messages – exactement comme leurs hommes.

C'est ce que montre bien l'incident dont ma femme, plusieurs de nos techniciens et moi-même avons été témoins au cours de notre dernière expédition. Notre immense campement était installé sur le golfe de Kavirondo, au bord du lac Victoria. Comme nous n'allions pas tarder à le découvrir, ce grand lac pouvait être, à un instant donné, aussi calme et lisse qu'un petit étang, puis se transformer en quelques minutes en un effroyable chaudron bouillonnant, avec des vagues hautes comme des maisons, aussi dangereux que la mer la plus déchaînée.

Un après-midi, une telle tempête se leva soudainement. Elle fit rage pendant un certain temps, puis commença peu à peu à s'apaiser lorsqu'un de nos cameramen vint nous annoncer qu'une jeune fille Luo souhaitait me parler d'une affaire extrêmement urgente et apparemment très douloureuse.

« S'il vous plaît », dit-elle dès qu'on l'eut conduite à notre grande caravane, « s'il vous plaît, allez sauver la vie de mon père ! »

Bien qu'elle fût très timide, nous parvînmes à connaître son histoire en quelques minutes. Son père était parti pêcher à bord d'un bateau assez grand. Un autre homme se trouvait également à bord. Mais celui-ci était descendu à terre dans un autre village de pêcheurs pour rendre visite à des parents pendant quelques minutes. C'est alors que la tempête s'était levée et qu'un fort courant ainsi que le vent violent avaient emporté le bateau. Seul à bord, son père avait tenté de maîtriser la grand-voile qui claquait au vent, mais sans succès. Le mât s'était brisé et la tempête avait arraché toute la voile.

« Eh bien, dis-je, il doit certainement avoir des rames. Ne peut-il pas revenir ainsi ? Même si cela doit lui prendre un certain temps ? »

« Il ne le peut pas ! » s'écria-t-elle presque. « Le mât brisé, qui s'est envolé avec la voile, l'a frappé à la tête. Et maintenant, il est là-bas, blessé, perdant beaucoup de sang, inconscient et sans défense ! Je vous en prie, Bwana, partez avec l'un de vos petits bateaux et allez le sauver ! Sinon, il va mourir. »

« Et où se trouve-t-il ? »

« Là-bas. » Et elle indiqua une direction d'un geste très assuré.

101

Je scrutai toute la zone avec mes jumelles, mais je ne parvenais à apercevoir aucune embarcation, ni bateau en détresse ni aucun autre.

« Il est là-bas, Bwana. S'il vous plaît, s'il vous plaît, allez-y ! »

Ellen me posa en anglais une question qui aurait dû me venir à l'esprit plus tôt.

« Pourquoi est-elle aussi sûre d'elle ? Et qui lui a raconté tout cela au sujet de l'autre homme qui est resté dans le village de pêcheurs, et ainsi de suite ? »

« Oui », dit l'un de nos hommes qui s'étaient rassemblés autour de nous, « celui qui lui a raconté tout cela n'aurait-il pas pu aller immédiatement porter secours à son père à la place ? »

Je posai alors la question à la jeune fille. Plus timide et plus désespérée encore qu'auparavant, elle secoua la tête et haussa ses épaules à la peau lisse et soyeuse.

« Non, non, Bwana. Personne ne m'a rien dit. J'ai tout vu avec les yeux de mon cœur. Et il est là-bas, exactement à l'endroit que je vous ai indiqué. Je vous en prie, Bwana ! »

Peut-être qu'une autre personne aurait douté et hésité. Mais ni Ellen ni moi-même n'avons hésité.

« Eh bien, dans ce cas, vous feriez mieux d'y aller », me dit-elle simplement. « La jeune fille sait manifestement de quoi elle parle. »

Quelques minutes plus tard, je partis avec trois de mes compagnons à bord de deux de nos petits bateaux rapides en aluminium, équipés de moteurs hors-bord, d'une trousse de premiers secours et d'un rouleau de corde. Nous avions donc une nouvelle fois affaire à un cas de « télévision » !

À toute vitesse, nous fonçâmes dans la direction indiquée par la jeune fille. Au bout d'un moment, derrière un banc de sable couvert de papyrus, nous aperçûmes le bateau, privé de sa voile et muni de son mât brisé.

En nous approchant, nous vîmes le pêcheur étendu de tout son long, inconscient, sur le petit pont arrière, dans une mare de sang. Celui-ci s'écoulait d'une vilaine plaie à la tête, exactement comme sa fille nous l'avait décrit.

Nous montâmes à bord du bateau, ramenâmes l'homme à lui, puis nettoyâmes et pansâmes sa blessure, qui saignait encore abondamment. Je lui administrai un stimulant et lui demandai s'il pouvait s'asseoir et tenir la barre pendant que nous remorquions son bateau jusqu'à son emplacement d'amarrage habituel.

Il nous remercia, répondit qu'il en était capable et confirma mot pour mot ce que la jeune fille avait raconté au sujet de l'autre pêcheur, qui était resté à terre lorsque son bateau avait été emporté par le courant.

Il faisait complètement nuit lorsque nous sommes revenus. Pourtant, nous pouvions distinguer la jeune fille, qui aurait normalement dû rester auprès d'Ellen, mais qui se trouvait maintenant là, au petit port.

102

« Pourquoi n'es-tu pas restée au camp, comme je te l'avais ordonné ? » lui demandai-je lorsque nous débarquâmes.

« Oh, Bwana, j'ai vu comment vous aviez rejoint le bateau et y aviez attaché une corde après avoir ramené mon père à la vie. C'est pourquoi je suis venue

pour l'aider et lui préparer à manger. Et pour remercier les autres Bwanas. Mais surtout vous. Asante sana, Bwana M'Kubwa ! »

Eh bien, nous y voilà encore !

21. Atakufa Kesho : la malédiction est vaincue

Je ne prétendrai pas que ce qui suit constitue un autre cas de clairvoyance. Il ne s'agissait probablement de rien de plus que du résultat d'une association d'idées. Il n'en reste pas moins que je savais avec une certitude absolue – et ce, plus de vingt-quatre heures avant qu'Atakufa Kesho ne réapparaisse effectivement – que nos chemins allaient se croiser une nouvelle fois. Ou bien était-ce un pressentiment (quel que soit le sens que l'on puisse donner à ce mot), comme presque tout le monde en éprouve de temps à autre ?

Quoi qu'il en soit, j'étais tellement sûr de moi à l'avance que j'avais parié une petite fortune sur cette éventualité – et gagné. En tout cas, lorsque ce pressentiment, comme nous l'appellerons pour l'instant, se révéla exact, je gagnai quelque chose de bien plus précieux que de l'argent. Car cet argent aurait depuis longtemps été dépensé et aurait aujourd'hui entièrement disparu – tandis que l'expérience que je tirai de cette seconde rencontre avec le « petit homme à la grande fermeté de caractère » demeure encore aujourd'hui très vivante devant les yeux de mon esprit. Mes compagnons et moi-même la chérissons comme si nous avions le privilège de la revivre nous-mêmes.

Mais reprenons depuis le début.

Nous avions passé plusieurs mois sur le plateau de Tzenan, au Mozambique, et le moment approchait où, nos travaux de recherche terminés, nous devrions poursuivre notre voyage à travers des contrées dépourvues de routes, jusqu'à ce que nous parvenions d'une manière ou d'une autre à rejoindre la route principale menant au poste de douane et d'immigration situé à la frontière entre le territoire portugais et la Rhodésie du Sud.

Après avoir franchi la frontière, nous comptions nous diriger vers le sud pour finalement atteindre le Transvaal. Là, puisque nous avions déjà près d'un an de retard sur notre calendrier initial, nous voulions entreposer notre équipement, laisser tous nos véhicules sur place afin de les faire entièrement

réviser et expédier via Durban nos collections scientifiques particulièrement impressionnantes.

103

Nous avions ensuite l'intention de rentrer chez nous par bateau depuis ce même port, en emportant nos montagnes de caisses remplies de films et de photographies. Ce n'est qu'après le développement et le tirage de tout ce matériel que je pourrais fixer une date pour mon retour au Transvaal, avec de nouvelles réserves de provisions et probablement une équipe entièrement renouvelée. Là, je reprendrais et mènerais à son terme la mission qui devait me conduire à travers toute l'Union sud-africaine de l'époque – l'actuelle République d'Afrique du Sud.

Alors que nous poursuivions notre route, en nous dirigeant approximativement vers ce poste de douane et d'immigration avec l'aide assez limitée de nos cartes (au-delà duquel, comme je le savais, nous trouverions de bonnes routes), je me retrouvai soudain dans une situation périlleuse qui n'avait pourtant rien d'inhabituel. Depuis mon camion, qui roulait en tête du convoi, je ne voyais plus aucun chemin permettant de poursuivre notre route et dus donner le signal de nous arrêter.

Nous avions erré pendant un certain temps, cherchant en vain un passage à travers les broussailles trop denses et épineuses, lorsque nous arrivâmes à une petite étendue d'herbe jaunâtre et y découvrîmes un sillon qui la traversait presque en ligne droite.

« Bon sang ! » s'exclama Charlie, qui n'avait encore jamais rien vu de pareil. « Mais pourquoi diable quelqu'un voudrait-il labourer ce misérable bout de terrain ? »

Je lui intimai rapidement de se taire, car le sillon était tout récent, et je murmurai : « C'est un rhinocéros blanc qui l'a tracé. Cette bête se nourrit exclusivement d'herbe, généralement la nuit. Pour cela, elle traîne sa corne frontale sur le sol et laisse derrière elle une sorte de fossé. Le rhinocéros qui a creusé ce sillon n'est peut-être pas loin. Et il est interdit d'abattre les rhinocéros blancs, sauf dans un cas de légitime défense absolument évident. Nous ferions mieux de nous dépêcher et de quitter cet endroit aussi vite que possible. »

Mais c'était plus facile à dire qu'à faire. Nous nous trouvions sur une pente si raide et si accidentée que nos camions lourdement chargés ne pouvaient démarrer sans qu'on leur dégage d'abord un passage. Ce serait un travail long, pénible et bruyant, qui attirerait certainement l'attention du rhinocéros.

La piste par laquelle nous étions arrivés était tellement jonchée d'énormes blocs de granit qu'il était pratiquement impossible de reculer ou de faire demi-tour.

104



20. À notre campement sur le golfe de Kavirondo, au bord du lac Victoria.

La seule solution possible consistait à décharger presque tout le matériel, à faire prudemment reculer les véhicules, désormais beaucoup plus légers,

sur plusieurs centaines de mètres jusqu'à atteindre un terrain plus favorable, puis à faire demi-tour et à demander aux quelques Africains qui étaient encore avec nous de transporter l'équipement pièce par pièce jusqu'à un endroit où nous pourrions le recharger sans danger.

Nous nous mîmes immédiatement au travail, mais je savais qu'en raison de notre manque de main-d'œuvre, toute l'opération nous prendrait presque deux journées entières. Pendant ce temps, il nous faudrait vivre et travailler tout en faisant énormément de bruit à proximité d'un monstre d'apparence préhistorique qui pouvait à tout moment se précipiter sur nous et, d'une seule poussée de son énorme masse, démolir l'un de nos camions irremplaçables et disperser aux quatre vents les précieux fruits de plusieurs mois de travail.

« Espérons qu'il restera à distance », pensai-je.

À cet instant précis, Atakufa Kesho me vint très vivement à l'esprit. Si vivement, en vérité, que je regardai même autour de moi, presque certain qu'il se trouvait quelque part à proximité, ou peut-être même qu'il nous observait à cet instant précis. Ce sentiment de sa présence devenait de plus en plus fort, bien que j'eusse d'autres préoccupations jusqu'au lendemain – et elles étaient loin de manquer.

Et puis, il se trouva effectivement devant moi – et je dois l'avouer, sa présence me fut aussi agréable que la première fois.

Je dois reconnaître que ma joie avait également une raison égoïste. Voilà, me dis-je, une paire de bras supplémentaire ! Certes, il avait l'air chétif et frêle, mais il en valait trois à lui tout seul !

Pourtant, avant même qu'il ne s'approche et ne m'adresse la parole, je savais que cette fois, il n'était pas venu uniquement pour me donner un coup de main. Pas uniquement. Mes compagnons remarquèrent eux aussi immédiatement que son visage, son apparence, tout son corps et son expression avaient changé. Il paraissait plus fort, en meilleure santé, plus sûr de lui et plus posé.

Il souriait d'un sourire particulièrement radieux.

« Nos chemins se croisent à nouveau, Bwana », dit-il. « Je suis votre trace depuis des semaines. Bien souvent, j'ai trouvé les cendres encore chaudes d'un camp que vous veniez tout juste de quitter. Mais hier, je vous ai rattrapé. Du sommet d'une termitière au loin, je vous ai observé en train d'examiner le sillon du kanga. C'est un bon présage », ajouta-t-il, « que je rencontre justement un kanga au moment où vous, qui avez été si bon envers moi, êtes à proximité, comme le sage me l'avait ordonné. Car maintenant, le sage m'a rendu fort. »

105

« Il m'a transmis beaucoup de connaissances et m'a envoyé chasser le plus sauvage de tous les animaux. Il m'a même donné une arme magique contre le Kanga. La même, dit-il, que mon grand-père utilisait au cours de ses jeunes années, lorsqu'il était encore dans sa force. Mais viens, Bwana, je vais te la montrer. »

Je le suivis loin de l'agitation du camp, et nous nous éloignâmes d'une bonne distance. Je ne savais pas du tout à quoi m'attendre. Et il est sans doute inutile de préciser que j'étais plutôt sceptique.

« Attends, Bwana », dit Atakufa Kesho en rampant sous un buisson touffu. Une seconde plus tard, il réapparut, tenant dans une main un petit paquet enveloppé dans une peau de gazelle. Dans l'autre, il portait deux bâtons légers autour desquels quelque chose était enroulé.

Il laissa tomber le paquet, prit les deux bâtons, qui mesuraient chacun environ 1,25 mètre, et les enfonça dans le sol à environ 1,25 mètre l'un de l'autre - aussi loin que le permettait le réseau de fines lanières de cuir qui les reliait. À cette sorte de filet grossier étaient fixées plusieurs dizaines de petites bandes de coton aux couleurs vives et éclatantes, qui se mirent aussitôt à flotter au vent.

Les yeux du petit homme brillaient et étincelaient. Tout son être vibrait d'une confiance extraordinaire, d'une foi ardente. « Et qu'y a-t-il dans le paquet ? » demandai-je, toujours complètement déconcerté. « Un poison mortel ? »

« De la glu pour oiseaux ! » s'exclama-t-il. Sa voix vibrait de nouveau de fierté. « Va maintenant, Bwana. Et n'aie pas peur du grand Kanga, car je vais l'arrêter. Je dois parvenir à le faire s'agenouiller devant moi. »

« Tu dois… quoi ? »

« Le faire s'agenouiller devant moi », répéta-t-il. « Alors la malédiction sera levée et mes peurs seront enterrées à jamais. Alors, enfin, je serai en sécurité. Et je redeviendrai un homme, heureux et prospère. »

Du côté des véhicules, des voix se mirent à crier mon nom, encore et encore. Mes compagnons avaient apparemment oublié le danger qu'ils couraient en attirant l'attention du rhinocéros sur eux. Je souhaitai bonne chance à Atakufa Kesho et repartis, admirant le courage de ce petit homme, tout en me demandant s'il n'était pas devenu complètement fou.

106

En début de soirée, après qu'un campement provisoire eut été installé pour la nuit, je pris mon lourd fusil et partis faire une ronde d'inspection. Je me dirigeais vers les grands arbres qu'Atakufa Kesho m'avait montrés auparavant lorsque sa voix m'arrêta. Je ne pouvais pas le voir, mais il ne devait pas être loin, puisqu'il avait reconnu mes pas. Sa voix venait de devant moi, étonnamment forte, presque stridente et hystérique.

« L'arbre près de toi, Bwana. Grimpe dedans, vite, vite ! » J'hésitai une seconde. Puis le sol se mit à trembler sous mes pieds. Un reniflement lointain parvint à mes oreilles. Aucun doute possible : le rhinocéros arrivait.

Je passai mon fusil en bandoulière dans le dos et grimpai précipitamment dans l'arbre, toujours plus haut, jusqu'à ce que je puisse voir le Kanga.

Quel monstre c'était ! Près de deux mètres au garrot, environ 4,75 mètres de long et presque autant de circonférence, il ressemblait à un bulldozer précédé d'un soc de charrue inversé : sa corne frontale, longue de 1,25 mètre. Les énormes pieds de l'animal étaient cachés par l'herbe. Le nez presque au ras du sol, le rhinocéros avançait au trot rapide, presque droit vers le camp.

Je détachai mes jumelles et me redressai. Ce n'est qu'alors que j'aperçus les rangées de bandes de coton qui flottaient au vent. C'était l'invention d'Atakufa Kesho, qui brillait au soleil, et il se dissimulait derrière elle.

« Ne tire pas, Bwana ! » cria-t-il sans tourner la tête. « Ne parle pas, regarde seulement. » Voilà qu'il se mettait à me donner des ordres !

Le rhinocéros se dirigea vers les cris ; son trot s'accéléra et son reniflement devint plus furieux. De l'endroit où je me trouvais, l'animal semblait n'être qu'à quelques centimètres d'Atakufa Kesho lorsque celui-ci bondit brusquement de côté. À peine s'était-il caché derrière le tronc imposant de l'arbre suivant que la bête chargea. Elle dressa sa corne et frappa de toutes ses forces l'invention d'Atakufa Kesho. Toute la chose s'affaissa mollement sur sa tête et y resta collée de tous côtés. Le monstre s'était attendu à transpercer son ennemi et à le projeter dans les airs. Au lieu de cela, il n'avait rencontré aucune résistance, seulement cet objet inexplicablement léger, qui s'accrochait à ses oreilles, à ses yeux et à ses narines, les recouvrant et les enveloppant obstinément.

Poussé au bord de la folie, le rhinocéros reniflait et grognait, secouant sa tête difforme dans une rage impuissante. Puis il retrouva l'odeur humaine devant lui et se jeta contre l'arbre. Un choc violent, un craquement effroyable, et l'énorme tronc était presque fracassé.

107

Mais Atakufa Kesho avait déjà bondi vers un autre arbre. De là, il provoqua de nouveau délibérément le rhinocéros blanc. Aussitôt, l'animal fit volte-face et se lança à sa poursuite. Un nouveau fracas, un autre tronc d'arbre fracassé, un nouveau cri, cette fois encore depuis l'abri d'un autre arbre.

Le rhinocéros à demi aveugle pivota dans un nouvel accès de rage et lança une nouvelle attaque. Mais une fois encore, son ennemi le bernait, avant de l'attirer aussitôt dans une autre direction par un nouveau flot de paroles moqueuses.

Il commençait maintenant à haleter quelque peu. Lorsqu'un nouveau vacarme annonça la destruction soudaine d'un autre arbre, je ne pus m'empêcher d'admirer la sagesse infaillible du sorcier qui avait pris en charge

cette épave humaine et l'avait patiemment, très progressivement, relevée, corps et âme, jusqu'à cet état incroyable. Je ne m'étais jamais considéré comme un lâche, me dis-je. Mais je savais que je n'aurais jamais eu le cran de faire ce qu'Atakufa Kesho était en train de faire - avec un tel sang-froid et un sens si parfait du moment opportun !

Des bruits prudents de froissement et de craquement me parvinrent d'en bas et de derrière moi. Je baissai les yeux. Mes quatre compagnons, attirés par les détonations successives, arrivaient, fusils prêts à tirer. Je sifflai et leur fis signe de grimper dans mon arbre aussi silencieusement que possible. Bientôt, nous observions tous ensemble la suite de ce jeu mortel.

Atakufa Kesho était vif et agile, animé par un sentiment de confiance ardent et soutenu par la certitude que la victoire était proche. Le monstre meurtrier, en revanche, perdait de plus en plus l'équilibre. Épuisé par tant d'attaques, le cerveau déjà sérieusement ébranlé par les nombreux chocs explosifs, il continuait pourtant d'avancer, poussé par sa propre fureur démente.

C'était sans aucun doute une méthode cruelle que de conduire ainsi un animal à sa perte. Mais sa mort mettrait fin aux tourments infernaux d'un homme, effacerait d'innombrables années de souffrance et de terreur pitoyable face à la mort, et ferait de lui un homme absolument sûr de lui.

108

Le grand rhinocéros blanc se lança dans sa onzième attaque, mais se mit à tituber et s'arrêta. Il était à bout de forces. Une dernière fois, il secoua son énorme tête, d'où pendaient encore des lambeaux du filet enduit de glu pour oiseaux. Puis il poussa un couinement au son absurde, presque plaintif, et s'effondra à genoux.

Atakufa Kesho surgit de sa dernière cachette et vint se planter devant le colosse tremblant. Une dernière convulsion parcourut le corps de l'animal, puis il s'écroula lourdement sur le flanc et resta immobile. Le petit homme tourna les yeux vers nous.

« Dieu merci ! » s'écria-t-il en haletant.

« La malédiction est levée. Et je ne m'appelle plus Atakufa Kesho. Je m'appelle Rasi Malamu. »

« Le victorieux, le chanceux », dis-je à mes amis. Rasi Malamu respirait avec difficulté. Il était couvert de sueur et de poussière, de boue séchée et d'une multitude d'égratignures. Mais il avait changé d'apparence. Il était devenu un homme. Et grâce à la sagesse extraordinaire d'un homme sage, à sa foi tout aussi extraordinaire et à sa fermeté, il était devenu un homme accompli !

22. Médicaments inhabituels

Ce n'est qu'aujourd'hui, en 1963, que notre propre science commence à prendre pleinement conscience des effets extraordinaires que l'on peut obtenir grâce à l'utilisation d'un certain nombre de nouvelles drogues. On affirme que deux de ces substances, administrées à petites doses et sous la surveillance la plus stricte, peuvent notamment accélérer la « psychothérapie par approfondissement de la connaissance de soi ». Cela a été démontré dans une certaine mesure.

Pour être plus précis : deux jeunes psychologues américains ont mené à grande échelle des expériences avec ces substances qui « modifient la conscience », que les psychiatres appellent hallucinogènes (c'est-à-dire des drogues provoquant des hallucinations) ou psychotomimétiques (c'est-à-dire des drogues qui imitent les psychoses).

L'une de ces substances, découverte il y a quelque temps, est la mescaline, extraite des fleurs ou des sommités d'un cactus très répandu au Mexique, où il est appelé peyotl. Ce cactus pousse également dans les régions montagneuses d'Afrique centrale, où il porte le nom d'Uchokuzu. La plus récente de ces substances est la psilocybine. Elle est aujourd'hui produite par synthèse, mais a d'abord été extraite de champignons que l'on trouve également en abondance au Mexique et en Afrique centrale.

109

Il y a deux points que j'aimerais souligner. Premièrement, les expériences menées par les deux jeunes Américains ont montré que, parmi les nombreux effets produits par la variation des doses de ces différentes substances

administrées aux patients, l'un d'eux se détache nettement : la vie de la majorité de ces cobayes humains acquiert « un nouveau sens ».

Le deuxième point est que le bon guérisseur africain possède, bien mieux que nous, des connaissances sur les propriétés secrètes d'une quantité innombrable de plantes, de feuilles, de racines, de fruits, de baies, etc. Il maîtrise ce savoir depuis Dieu sait combien de générations. Il n'est donc pas si extravagant d'imaginer que lui-même et ses prédécesseurs utilisent depuis très longtemps les principes actifs de ces mêmes cactus et champignons. Cette hypothèse n'est pas plus invraisemblable que d'affirmer que les Indiens d'Amérique du Sud avaient appris à utiliser le curare* - certes à des doses relativement élevées, suffisantes pour tuer de grands animaux ou des êtres humains - plusieurs siècles avant que nos propres scientifiques et médecins ne commencent timidement, il y a seulement quelques années, à l'employer en quantités presque infinitésimales, pour guérir ou soulager des maladies, ou comme aide précieuse lors de certaines opérations chirurgicales destinées à sauver des vies.

Après avoir réfléchi à ces deux points et découvert, en fouillant minutieusement dans mes anciennes notes, que le « petit homme d'une grande fermeté » avait mentionné en passant que le sage lui avait souvent donné à boire une Dawa (médicament) au goût étrange et puissant, je ne peux aujourd'hui m'empêcher de me demander si quelque chose de semblable à notre psilocybine ou à notre mescaline - même si la substance n'était pas chimiquement pure - ou peut-être même une combinaison de ces deux ingrédients, n'a pas aidé ce sorcier-guérisseur à « élargir la conscience » du petit homme, en pénétrant ses inhibitions profondément enracinées et en lui donnant « un nouveau sens à la vie ». Cela aurait largement contribué à la transformation presque miraculeuse dont mes compagnons et moi avions été témoins de nos propres yeux : celle d'Atakufa Kesho, méprisé et maudit, devenu « le Victorieux, le Fortuné », Rasi Malamu.

* *Ce puissant poison paralyse ses victimes en bloquant la transmission des influx nerveux des nerfs aux muscles. Il est obtenu à partir de l'une des 59 espèces d'arbustes du genre Strychnos originaires du Nouveau Monde, qui fournissent du curare et non de la strychnine. Les Indiens obtiennent ce poison mortel destiné à leurs fléchettes de sarbacane en extrayant les principes actifs des racines et des tiges de l'arbuste à l'aide d'eau tiède. La solution est ensuite concentrée par chauffage jusqu'à ce qu'elle se transforme en une pâte épaisse*

et visqueuse. Les Indiens d'Amérique du Sud, qui connaissent les propriétés mortelles du produit fini, n'hésitent pas à y plonger les mains ou même à en goûter une goutte afin d'évaluer la puissance du poison d'après son degré d'amertume.

Naturellement, les fabricants de curare ne sont que des « spécialistes » : des guérisseurs, des sorciers ou de sages vieillards et vieilles femmes qui travaillent en secret, à des moments bien précis et dans le respect de règles strictes. Ainsi, un nouveau récipient doit être utilisé pour chaque nouvelle préparation, et la personne qui fabrique le curare doit s'abstenir de tout rapport sexuel pendant toute la durée de la préparation.

110

Naturellement, je ne peux apporter ici la moindre preuve à l'appui de cette affirmation, et je ne peux pas davantage espérer en trouver une un jour. À l'époque, je ne pensais d'ailleurs presque plus à cet aspect particulier du miracle que ce sorcier avait, pour ainsi dire, accompli, lorsque, après avoir séjourné environ six mois en Europe, je retournai au Transvaal via Durban avec une nouvelle expédition. D'autant plus que, presque avant même de m'en rendre compte, je me retrouvai mêlé à une nouvelle aventure de l'esprit, inoubliable.

Car, sans la moindre intention consciente ni aucun mérite de ma part, je tombai par hasard sur un autre cas de sorcellerie, de magie, de pouvoir surnaturel ou de quelque nom qu'on puisse lui donner, qui, pendant longtemps, ne sembla pas seulement inexplicable, mais tout simplement incroyable. En réalité, il s'agissait d'un mystère stupéfiant, digne d'un conte de fées, dont je ne devais découvrir la clé et l'explication qu'une vingtaine d'années plus tard.

Toute cette histoire commença peu après mon retour au Transvaal, dans le service réservé aux indigènes d'un hôpital des mines d'or de Johannesburg. C'était un hôpital ultramoderne, admirablement construit et administré. Mais, pour nous, il représentait bien davantage : c'était un véritable paradis pour les anthropologues, où nous avions entièrement à notre disposition des représentants de types humains issus d'au moins cent tribus différentes, tous réunis en un seul endroit, où nous pouvions les étudier, les interroger, les

mesurer et, dans la plupart des cas, même prendre des moulages en plâtre de leur corps.

Nos travaux avançaient rapidement (même s'ils étaient quelque peu monotones, puisque tout était si facilement accessible et ne demandait aucun effort), jusqu'à ce qu'un matin, soudain, tout sentiment d'ennui disparaisse.

« Vous allez bientôt mourir », murmura derrière moi une voix tremblante.

Ce qui me stupéfia, c'était que l'homme parlait la langue lingala. Ce dialecte, parlé exclusivement par les populations vivant sur les rives du cours supérieur du Congo, est une langue que l'on ne s'attend guère à entendre dans les quartiers résidentiels de Johannesburg. Bien que des milliers de travailleurs indigènes soient continuellement amenés au Transvaal afin d'extraire chaque année de ses mines fabuleusement riches de l'or d'une valeur d'un quart de milliard de dollars, des accords internationaux limitent leur afflux dans la zone située entre le cap de Bonne-Espérance et le 22e degré de latitude sud. Cela représente une distance d'environ 8 000 kilomètres de nature sauvage africaine séparant Johannesburg des régions où l'on parle le lingala.

111

« Tata », reprit la voix faible, « tu vas bientôt mourir. » Le murmure était si léger que je ne parvenais pas à déterminer s'il s'agissait d'une question appelant une réponse ou du monologue fiévreux d'un homme souffrant de vives douleurs. Je savais que « Tata » était un titre honorifique, une appellation exprimant le respect.

Je jetai un coup d'œil à mes compagnons : un médecin hollandais de l'hôpital et le professeur Arnou, un anthropologue français qui était le directeur scientifique de cette nouvelle expédition que je dirigeais. Tous deux étaient entièrement absorbés par le moulage en plâtre qu'ils réalisaient d'un indigène étendu de tout son long sur le sol. Rien dans l'expression de leurs visages ne laissait supposer qu'ils avaient entendu les paroles étranges provenant des lits derrière nous. Apparemment, ils étaient trop occupés par leur délicat travail.

Sans me retourner ni manifester le moindre signe d'intérêt, je reculai autant que j'osais le faire et parvins ainsi à saisir la réponse. Ce n'était qu'un murmure, prononcé lentement, comme s'il provenait d'un homme dont toutes les forces s'étaient épuisées.

« Prends ceci, Bandakwe. » Puis, après une pause pendant laquelle il respirait péniblement : « Nous allons en manger tous les deux ... maintenant ... afin de mourir rapidement. »

J'avais déjà passé de nombreuses années en Afrique et beaucoup appris sur les coutumes des populations indigènes. À présent, le même instinct qui m'avait poussé à écouter si attentivement les premiers mots me révélait que, quoi qu'il se passât derrière moi, il s'agissait de quelque chose de grande importance.

Je savais naturellement que, si je me retournais, je ne verrais rien d'autre que deux visages noirs, vides et totalement inexpressifs. Pourtant, ces hommes ne pouvaient tout de même pas avoir simplement l'intention de mettre fin à leurs souffrances. Je n'avais jamais entendu dire que les indigènes se suicidaient. Et même si cela arrivait, ce ne serait certainement pas pour échapper à une maladie. Il y avait manifestement davantage derrière les paroles que j'avais saisies par hasard que ce qu'elles semblaient laisser entendre. Un désir encore plus impérieux de découvrir ce qui se passait réellement s'empara de moi.

C'est précisément à cet instant que le professeur se redressa après être resté dans son inconfortable position agenouillée.

« Voilà ! » s'exclama-t-il, rayonnant. « C'est fini ! »

112

J'aurais pu lui donner une petite tape sur le nez. Au lieu de cela, je fis un mouvement maladroit avec les pieds et arrachai ainsi le menton du masque qui venait tout juste de sécher. Je m'excusai précipitamment. Le professeur laissa libre cours à ses sentiments dans les termes les plus recherchés, mais se pencha de nouveau sur son travail. Le médecin hollandais sourit aimablement et versa du plâtre frais dans le récipient de mélange.

Apparemment, aucune de mes ruses n'avait été vaine. Les voix derrière moi se turent.

J'étais sur le point de perdre patience lorsque ma petite manœuvre fut enfin récompensée. L'homme qui avait parlé le premier prononça un mot. Cela ressemblait à « fefelo » ou à « fifero ». Puis, de nouveau, le silence. Cet homme portait bien son nom, car Bandakwe signifie « tortue » dans la langue lingala.

J'entendis alors ces paroles : « Et demain, Tata, la délivrance viendra-t-elle demain ? »

« Bon sang », me dis-je, « ces hommes sont-ils devenus fous ? »

Je savais qu'ils souffraient de silicose. Cette immense salle, avec cent lits de chaque côté de l'aile où nous travaillions, était remplie d'ouvriers atteints de silicose-tuberculose. Cette terrible maladie était provoquée par les nuages de fine poussière de quartz soulevés dans les sinistres galeries, à plusieurs centaines de mètres sous terre, où les mineurs des mines d'or peinaient sans relâche. Malgré les mesures de sécurité les plus sophistiquées prises par les compagnies minières, il était impossible d'empêcher les poumons d'un homme d'inhaler continuellement cette dangereuse poussière, jusqu'à ce qu'ils soient irrémédiablement pétrifiés. C'était une mort atroce.

Pourtant, bien que nous ayons travaillé pendant de nombreux jours dans cette salle, je n'avais jamais remarqué que les patients atteints de silicose étaient sujets à des hallucinations. Et les voix de ces deux hommes ne donnaient pas non plus l'impression qu'ils déliraient. De quoi parlaient-ils donc ? Ils voulaient se suicider aujourd'hui et, en même temps, s'attendaient à être délivrés demain ? C'était une pure absurdité.

Et pourtant, l'homme auquel on s'adressait en l'appelant Tata dit : « La délivrance viendra. » Il respirait difficilement, comme si parler lui demandait un effort immense.

« Les autres sont au courant ... ils viendront avant le lever du soleil ... et nous emporteront loin de la froide pierre des morts ... avant que les médecins n'arrivent avec leurs couteaux ... »

Cette fois, notre travail était véritablement terminé. Mais tandis que je rangeais mes appareils photo aussi lentement que possible, je parvins à saisir encore quelques mots.

« Mais », haleta la Tortue, « l'arbre de la vie et de la mort ... »

113

Le professeur intervint de nouveau en grommelant, et je ne parvins plus à comprendre les paroles que je brûlais tant d'entendre. C'était un petit homme nerveux, bruyant et prétentieux, certes un bon scientifique, mais quel bavard ! Cette fois, je n'entendis même pas ce qu'il disait. À la place, je me retournai comme par hasard vers les deux hommes derrière moi. Leurs yeux étaient fermés, leurs traits affaissés et leurs visages ressemblaient à des masques mortuaires.

« Ces hommes ne viennent-ils pas de la région du Haut-Congo ? » demandai-je au médecin.

« Si, effectivement », répondit-il après avoir consulté les dossiers médicaux placés au-dessus de leurs lits. « Ce sont des Bakumu Walengola des territoires de l'Aruwimi, près des chutes Stanley. »

Je repensai à ce que Tata avait dit : « Les autres sont au courant. » Il faisait certainement allusion à d'autres membres de sa tribu. Je demandai au médecin combien de Bakumu Walengola travaillaient dans l'ensemble de la mine. Il consulta un registre ouvert sur une table toute proche.

« Il y a actuellement exactement 13 658 travailleurs indigènes dans cette seule mine », dit-il. « Parmi eux, il n'y a que 36 Walengola. Ils sont tous arrivés ici ensemble il y a environ trois ans. D'après les registres du personnel, ce sont les premiers représentants de leur peuple que nous ayons jamais employés. »

« Mais, demandai-je, tous les ouvriers ne s'engagent-ils pas pour trois ans ? »

« C'est exact également », répondit le médecin. « Les trente-six Walengola nous quitteront dans douze jours. C'est-à-dire tous, à l'exception de ces deux

hommes ici. » Il baissa les yeux vers eux. « Ils ne verront pas la fin de cette journée. »

Je lui demandai s'il voyait un inconvénient à ce que j'essaie de leur parler.

« Aucunement », répondit-il, « mais je crains qu'ils ne soient plus en état de parler depuis plusieurs heures déjà. »

« C'est ce que vous pensez », me dis-je en m'engageant dans l'étroit passage entre les deux lits.

La Tortue, comme je pouvais maintenant le constater, avait environ vingt-deux ans. L'autre homme devait avoir une quarantaine d'années bien avancée. Son nom était indiqué sur le dossier médical : Gorogoro.

À part leur respiration douloureuse et sifflante, il ne semblait plus rester la moindre étincelle de vie chez l'un ou l'autre. Je remarquai que tous deux avaient quelques petits fragments d'une substance rouge clair aux commissures de leurs bouches crispées par la douleur.

114

Le médecin suivit mon regard.

« Qu'est-ce que diable ont-ils mangé ? » s'exclama-t-il. « Aucun des médicaments qu'on leur a administrés n'a une couleur pareille. »

Il saisit quelques-uns de ces petits fragments entre deux doigts et, tout en marmonnant quelque chose à propos de bois, de sciure et de fichus imbéciles, se dirigea vers la fenêtre.

Je profitai de cet instant pour m'adresser aux hommes.

« Bandakwe ! » dis-je avec insistance. « Gorogoro ! »

Aucun des deux ne manifesta le moindre signe indiquant qu'il m'avait entendu.

« Tata », dis-je alors.

Aussitôt, le plus âgé ouvrit les yeux. Et ces yeux, je ne les ai jamais oubliés. Ce n'étaient pas les yeux d'un homme qui se trouvait au seuil de la mort. Ils me regardaient sans hésitation, avec acuité et intelligence. Un frisson me parcourut l'échine. On aurait dit que deux hommes étaient réunis en un seul être. Il y avait d'une part cet homme étendu là, en pleine agonie, dont le corps et le visage avaient la rigidité et la couleur cendrée de la mort. Et, d'autre part, il y avait cet autre homme, dont l'esprit était parfaitement éveillé, détaché de la douleur et de l'angoisse de mourir, et dont les yeux pouvaient encore examiner calmement et attentivement le visage d'un étranger.

« Je suis un ami des Bakumu Walengola », lui dis-je.

« Dis-moi ce que tu désires, ô Tata. »

23. Une société secrète

Une nouvelle lueur, bienveillante, apparut dans ses yeux sérieux, brun foncé. Puis ils se refermèrent. Son esprit fit un ultime effort pour contraindre son corps épuisé à obéir une dernière fois à ses ordres.

« Mundele », murmura-t-il enfin, « je dois mourir. Immédiatement. »

Ses paupières se refermèrent sur ces yeux si étonnamment vivants avant même que le médecin ne s'approche. Bandakwe, en revanche, ne semblait pas avoir bougé du tout, à mon avis.

Pour une fois, le médecin était inhabituellement irrité.

« C'est bel et bien une sorte de bois », dit-il. « Sans doute quelque remède indigène répugnant. Ce que j'aimerais savoir, c'est comment ils se procurent cette substance. En tout cas, elle leur a porté le coup de grâce. »

Il se pencha, prit leur pouls et souleva leurs paupières.

« Ils sont morts », annonça-t-il.

Il fit un signe de tête à un infirmier, qui remonta rapidement et efficacement les couvertures et recouvrit les visages des deux hommes morts.

115

« Je vais la disséquer demain matin de bonne heure, Manuel. À neuf heures », dit le médecin. « Veillez à ce que tout soit prêt. »

Il me fit signe de le suivre jusqu'à son bureau, où le professeur, faute d'auditeurs, s'était déjà rendu pour se laver.

Que devais-je croire ? Que devais-je dire ? Je ne prononçai pas un mot. Je gardai le silence jusqu'à ce que nous soyons de retour à notre campement. Alors, je ne pus résister à la tentation de raconter toute l'histoire au professeur Arnou. Il n'avait jamais exercé la médecine, mais avait obtenu son doctorat avant de devenir assistant en anthropologie à la Sorbonne. Il avait déjà passé une année avec l'une de mes précédentes expéditions et avait été témoin de ses propres yeux de bien des choses plus étranges encore qu'il ne voulait bien l'admettre. Je pensais qu'il me croirait certainement.

Au lieu de cela, il éclata de rire à gorge déployée avant même que j'aie terminé mon récit.

« Mais c'est ridicule ! » s'écria-t-il. « Absolument impossible ! »

Je ne pus même pas lui raconter que Gorogoro était parfaitement conscient sous mes yeux et qu'il m'avait parlé moins de vingt secondes avant que le médecin ne le déclare mort.

« Vous êtes épuisé », ricana le professeur, « et vous passez beaucoup trop de temps au soleil sans votre casque colonial. C'est ainsi qu'on finit par entendre et voir des fantômes. »

Je me sentis doublement idiot. Cette nuit-là, dans ma tente, je faillis presque douter de ce que mes propres sens avaient perçu.

Pourtant, le lendemain matin, je tirai le professeur de son lit une heure avant l'heure à laquelle il aimait habituellement se lever. Et, dix minutes avant neuf heures, nous étions à l'hôpital, frappant à la porte noire du bâtiment carré et isolé qui abritait la morgue.

Personne ne répondit. Nous nous mîmes à faire les cent pas, attendant avec une impatience grandissante qu'il soit neuf heures.

Je ressentais un étrange sentiment d'inquiétude. J'essayai de regarder à l'intérieur. Mais le mur de façade ne comportait qu'une seule ouverture : cette lourde porte verrouillée. De grandes fenêtres se trouvaient de chaque côté, mais elles étaient beaucoup trop hautes par rapport au sol. Et personne ne pouvait même s'approcher de l'arrière du bâtiment, car un torrent boueux et tumultueux coulait juste en dessous : le canal de 6,5 mètres de large dans lequel l'eau, soumise à une pression énorme, emportait chaque jour 80 000 tonnes de poussière, les résidus pulvérisés du minerai extrait, broyé et traité dans toute la mine en l'espace de 24 heures.

116

Quelques minutes à peine s'étaient écoulées lorsque le médecin sortit soudain de la salle des malades. Je compris immédiatement que mon pressentiment ne m'avait pas trompé. Le médecin avait perdu tout son calme habituel. Il se précipita littéralement vers nous, suivi de Manuel, visiblement bouleversé. Toute une petite procession se hâtait derrière eux, parmi laquelle se trouvaient le directeur de la cité ouvrière, l'ingénieur en chef et le directeur général en personne.

Manuel se tenait devant la porte de la morgue. Tandis qu'il essayait, les mains tremblantes, de faire glisser le verrou, le professeur et moi serrâmes la main de toutes les personnes présentes.

« Vous devez savoir », dit le directeur général, « qu'il s'est produit quelque chose de très étrange. Deux corps ont disparu au cours de la nuit. »

« Vous ne voulez tout de même pas parler des deux Bakumu-Walengola ? » demandai-je.

« Hein ? Qu'est-ce que vous dites là ? » s'écria-t-il en se tournant brusquement vers moi. « Comment savez-vous cela ? Je viens tout juste de l'apprendre, à l'instant même ! »

Je compris soudain que ma remarque risquait de m'impliquer dans cette affaire et que j'avais failli trahir les deux pauvres diables qui étaient enfin

parvenus dans un royaume de paix éternelle. Le professeur avait lui aussi compris la situation. Pour une fois, il garda le silence et me fixa d'un regard lourd de sens.

« Ce n'est qu'une supposition », dis-je rapidement. « Je savais qu'ils étaient morts hier et que le médecin voulait pratiquer l'autopsie à neuf heures. J'ai simplement fait le rapprochement. »

Le vieil homme marmonna quelque chose dans sa barbe, puis nous nous dirigeâmes vers la morgue. Cet endroit macabre était une grande pièce froide et carrée, contenant douze grandes dalles de pierre disposées en trois rangées de quatre.

« Voici les dalles », dit le médecin en les désignant. « Les numéros 6 et 7. Vides. Mais », ajouta-t-il en promenant autour de lui un regard perçant, « rien d'autre n'a été touché ici. Et lorsque Manuel est entré ici il y a une demi-heure, il a trouvé la porte aussi solidement verrouillée qu'il l'avait laissée la veille au soir, après que le dernier des onze corps eut été introduit. C'est l'unique porte, et Manuel possède l'unique clé, vous devez le savoir. »

117

Et nous voilà donc tous réunis, debout autour de la pièce comme des imbéciles, à examiner les murs et le plafond en béton, le sol en marbre, la porte solide, les hautes fenêtres intactes des murs latéraux et les deux grandes fenêtres ouvertes à l'arrière.

« Quelqu'un pourrait-il passer par ici ? » demanda le vieil homme en se grattant la tête d'un air dubitatif. Il regarda les fenêtres de derrière. Chacune était protégée par une double rangée d'épais barreaux de fer. Un acrobate mince aurait peut-être pu se faufiler à travers, mais certainement pas deux cadavres raides. Et les hommes qu'il aurait fallu pour les transporter ? Qu'en était-il d'eux ?

« Et la boue ! » s'exclama le directeur de la cité ouvrière.

« Personne ne peut traverser ce canal à gué. Un indigène y est tombé un jour alors qu'il effectuait des réparations. Par précaution, il s'était attaché à une corde. Mais il a fallu une demi-douzaine d'hommes pour le tirer de là. »

Les portes, les fenêtres et les barreaux de fer furent examinés par des spécialistes. Les parois du canal, les énormes grilles à son extrémité : tout fut inspecté. Chaque bâtiment de la mine, chaque petite cabane de la cité ouvrière fut fouillé. On ne découvrit pas la moindre trace. C'était comme si les deux cadavres s'étaient évaporés dans la stratosphère.

Ce qui préoccupait la direction de la mine, ce n'était pas tant la disparition des deux Africains que celle de l'or. À l'époque, un lingot d'or pas plus gros qu'une brique valait 25 000 dollars. Imaginez donc quelle fortune pourrait disparaître de la même manière mystérieuse !

Naturellement, les soupçons se portèrent sur les trente-quatre Bakumu-Walengola qui étaient restés à la mine. Qui d'autre aurait pu avoir intérêt à s'emparer des deux hommes morts ? Les pauvres diables furent interrogés toute la longue journée. Individuellement, en groupes, puis tous ensemble. Mais ni les cris, ni les menaces, ni les ruses ne parvinrent à leur arracher le moindre renseignement. Ils ne savaient rien, disaient-ils. Ils avaient dormi toute la nuit et – ce qui m'étonna – ils avaient même l'air reposés.

« Cela reste une énigme », déclara le vieil homme à la fin de cette journée mouvementée. Puis, se tournant vers moi, il ajouta : « Êtes-vous certain de ne rien pouvoir ajouter à ce que vous avez dit ce matin ? »

118

« Je le regrette », répondis-je, « pas un mot. » Bien entendu, les trente-quatre Walengola mentaient. Et ils savaient aussi que je le savais, à en juger par la façon dont certains d'entre eux me regardaient. Mais, même si je ne pouvais pas le prouver, j'étais fermement convaincu que la disparition de Bandakwe et de Gorogoro n'avait rien à voir avec l'or. La cause en était, j'en étais certain, une quelconque superstition. Je ne dirais rien qui puisse déchaîner l'enfer sur ces pauvres gens précisément au moment où ils s'apprêtaient à regagner leurs villages lointains, après trois années de labeur épuisant.

Quoi qu'il en soit, cette affaire ne concernait pas la mine, pas plus qu'elle ne me concernait personnellement. Pourtant, je serais volontiers parti au Congo et j'aurais tout donné pour pouvoir en apprendre davantage sur « l'arbre

». Toute cette histoire cachait bien plus de choses qu'il n'y paraissait au premier abord. Mais on ne peut pas réorienter une grande expédition à la dernière minute. Nous nous étions engagés à mener des recherches approfondies et à constituer des collections dans tout le Transvaal, au Swaziland et au Zululand, et tout devait être accompli sans délai.

Je ne pouvais rien faire de plus, sinon me renseigner discrètement auprès de l'université du Witwatersrand avant de quitter Johannesburg. C'était la seule université au monde à posséder une faculté entière exclusivement consacrée à l'étude des guérisseurs africains.

Pourtant, bien qu'on eût pu supposer que leurs archives étaient complètes, mon ami, qui occupait la chaire de médecine indigène, ne parvint à trouver quoi que ce soit qui évoquât, même de loin, le mystérieux « fefelo » ou « fifero ».

Neuf années – neuf longues années – passèrent sans que je parvienne à inscrire une visite dans la région de l'Aruwimi au programme et à l'itinéraire de l'une quelconque de mes expéditions. J'aurais probablement fini par oublier toute cette histoire, aussi fascinante fût-elle. Mais un jour, à Port-Saïd, je rencontrai un vieil ami africain de mon père, un colonel de cavalerie qui avait été l'un des premiers pionniers du Congo.

Un soir, au cours d'une conversation pendant le dîner, nous en vînmes par hasard à parler des sociétés secrètes qui, à son époque, avaient exercé un pouvoir terrifiant dans toute l'Afrique centrale et massacré chaque année des milliers de victimes innocentes, lors de tueries de masse que l'on ne pouvait comparer qu'à celles des anciens Aztèques au Mexique.

« Il existait cependant aussi », dit-il, « quelques sectes bienfaisantes. La meilleure d'entre elles était sans aucun doute la N'kunda. En avez-vous déjà entendu parler ? »

Je dus reconnaître mon ignorance.

119

« Cela ne m'étonne pas », poursuivit-il. « D'après les rapports officiels que je continue à lire, je dois supposer qu'elle a complètement disparu. Elle était probablement trop bonne pour pouvoir survivre. »

À cette époque lointaine, il avait naturellement eu des préoccupations bien plus importantes que de tenter de lever le voile de mystère qui entourait une secte inoffensive. Mais cette N'kunda, la société secrète des hommes-babouins, l'avait d'une certaine manière fasciné. En bref, c'était une sorte d'« université » barbare, régie par un code élémentaire, mais extrêmement strict, de principes éthiques et de traditions sacrées. Elle était composée d'hommes qui, dès leur plus tendre enfance, s'étaient consacrés à la préservation et à l'enrichissement des considérables connaissances médicales, chimiques et toxicologiques de leur peuple.

« Bien sûr », dit le colonel, « je n'ai jamais eu suffisamment de temps libre pour déterminer exactement ce qui relevait de la pure charlatanerie et ce qui pouvait être considéré comme une vérité scientifique. Mais ces vieux excentriques étaient certainement capables d'accomplir des miracles. Ils ont guéri plusieurs de mes soldats qui étaient si grièvement blessés que je les avais déjà condamnés.

Une fois que nous étions devenus amis, ils sortaient une sorte de préparation à base de plantes qui donnait à mes porteurs une force et une endurance absolument incroyables. C'étaient aussi des hommes courageux. Lorsqu'ils étaient sur le point de tomber entre les mains des marchands d'esclaves, ils avalaient, pour éviter la captivité, un poison qu'ils portaient toujours sur eux, et mouraient. Du moins », ajouta-t-il, « c'est ce que j'ai entendu raconter à de nombreuses reprises.

On disait également couramment que leurs corps n'étaient jamais retrouvés. On supposait que le poison dissolvait leur chair et leurs os, ou quelque chose de semblable. C'est du moins ainsi que je l'avais compris. Naturellement », ajouta-t-il précipitamment, « je ne peux pas garantir la véracité de cette histoire. Mais ces hommes-babouins possédaient réellement un pouvoir considérable. Ils réglaient effectivement toutes les affaires importantes et vitales de leur grande tribu tout entière. »

La dernière remarque du colonel éveilla en moi un écho confus. L'un des mots qu'il venait de prononcer avait une signification particulière pour moi.

Bien sûr ! La lumière se fit dans mon esprit au moment même où il reprit la parole.

« Vous devez savoir que ces Mituki sont un peuple fier. Méfiant, réservé, mais… »

120

Je l'interrompis. « Ne font-ils pas partie de la grande famille des Bakumu-Walengola ? » « Certainement », répondit-il, « mais pourquoi tant d'agitation ? »

« N'avaient-ils pas dit que les hommes-babouins préféraient s'empoisonner plutôt que de tomber entre les mains des Arabes ? Et que leurs cadavres n'avaient jamais été retrouvés ? Eh bien, écoutez-moi attentivement. »

Et je lui racontai toute l'histoire du mystère de l'hôpital de Johannesburg.

Il ne rit pas. De plus, il avait une mémoire extraordinairement bonne. Et dès que je prononçai le mot « fefelo », il me corrigea aussitôt.

« Fifero, pas fefelo », dit-il. « Maintenant que vous évoquez cette maudite affaire, je me souviens parfaitement du mot. Les indigènes avaient l'habitude de le murmurer avec révérence, comme s'il s'agissait de quelque chose de sacré. Enquêtez là-dessus, mon garçon. Mais soyez prudent. Car si les N'kunda existent encore, cela ne vous serait d'aucune aide, je peux vous l'assurer. »

Et nous nous retrouvâmes ainsi une nouvelle fois dans une impasse. Je savais pourtant que je n'oublierais jamais cette affaire. J'étais même plus convaincu que jamais que, si je pouvais contribuer à la résoudre, le jour viendrait où je percerais le mystère des deux corps disparus de la mine d'or. Il devait bien exister une explication plausible et compréhensible à toute cette histoire - et je voulais la trouver.

Ce que je ne pouvais pas prévoir à l'époque, c'était que, lorsque le moment viendrait enfin, je serais si vivement ramené aux paroles de Skaimunga sur le fleuve Congo, ainsi qu'aux feuilles magiques qui sauvaient la vie et que son père m'avait données par la suite.

24. Pretoria et les Ndebele

À seulement 65 kilomètres au nord de Johannesburg, la « ville bâtie sur l'or », et à peine 320 kilomètres à l'ouest du paradis touristique et naturel du parc national Kruger, se dresse un autre monument à Paul Kruger - mais celui-ci est fait de pierre et de bronze. Il s'agit de l'imposante statue de ce président paysan et homme de guerre, qui se trouve sur Church Square, à Pretoria, précisément à l'endroit où, il y a un peu plus d'un siècle, les premiers colons à s'être aventurés aussi loin dans le Transvaal construisirent une petite église au toit de chaume, au milieu d'une vallée paisible et verdoyante.

121

Aujourd'hui, cette petite église ainsi que les deux églises plus grandes qui lui succédèrent ont disparu. Pourtant, Church Square demeure le véritable cœur autour duquel la ville fut construite et se développa, ainsi que le point central où se rejoignent les grandes routes venant des quatre principales directions du pays. C'est une vaste place, simple, digne, paisible et belle, qui évoque les centaines d'occasions - solennelles, tristes, joyeuses ou exubérantes - où les citoyens se réunirent en ce même endroit : d'abord autour de la petite église au toit de chaume, dont la construction commença à prendre forme en 1857 ; ensuite autour d'une « kerk » plus solide et plus grande ; et enfin autour du troisième et dernier lieu de culte qui s'éleva là, exactement au même emplacement, jusqu'à sa démolition en 1905, lorsque le gouvernement acquit la place pour en faire un centre civique.

Avant d'aborder, comme je compte le faire, certaines des croyances superstitieuses actuelles, des pouvoirs magiques et des pratiques de sorcellerie des principales tribus d'Afrique du Sud, dont l'étude était le but de mon expédition, j'ai néanmoins le sentiment qu'il serait difficile d'acquérir une juste perspective de la vie de ces peuples - et de celle des Blancs qui les gouvernent - sans jeter au moins un bref regard sur l'histoire de cette région, et plus particulièrement sur celle de Church Square, à Pretoria. Car, d'une manière ou d'une autre, cette place a été le théâtre de nombreux événements parmi les plus importants de tout le pays.

Entre autres choses, pendant le premier demi-siècle de son existence, Church Square fut le lieu des rassemblements annuels du Nagmaal (la communion), auxquels affluaient les pionniers et leurs familles venus de toutes les régions du Transvaal et du Natal, qui comprenait naturellement le Zululand. Ils se déplaçaient dans des chars à bœufs du même type que ceux que ces courageux Voortrekkers avaient utilisés comme fort improvisé le 18 décembre 1838, lorsque quatre cents d'entre eux, sous le commandement d'Andries Pretorius, tinrent tête aux nombreux milliers de guerriers zoulous de Dingane. Ils protégèrent ainsi les Boers de Retief du massacre ordonné par le tyran et lui infligèrent une défaite décisive lors de la bataille de Blood River, nom qui lui fut justement donné.

Exactement sur le modèle de ce même « laager » historique, 56 de ces chars typiques des Voortrekkers sont disposés en cercle, à seulement 3,5 kilomètres de Church Square, autour de l'imposant et massif monument aux Voortrekkers, en granit gris, qui symbolise avec éloquence, de multiples façons, l'époque du 'Grote trek'

122

Quatre immenses statues de pierre, placées aux angles, représentent trois des héros les plus importants - Piet Retief, Andries Pretorius et Hendrik Potgieter - ainsi qu'un Voortrekker anonyme, destiné à symboliser les milliers de personnes qui perdirent la vie au cours du long voyage vers les terres sauvages inconnues.

Devant les entrées principales se dresse une statue de bronze représentant une mère pionnière intrépide, qui protège ses deux enfants des dangers du veld sauvage. Une longue série de magnifiques frises de marbre illustre de manière saisissante nombre des épisodes les plus remarquables de cette épopée courageuse. L'architecture du monument lui-même présente certains traits caractéristiques du Zimbabwe, la mystérieuse « Ville du Silence », ainsi que de différentes cultures bantoues. Elle symbolise ainsi le lien entre les anciennes civilisations qui existaient dans l'intérieur encore inexploré du pays bien avant l'arrivée des premiers Blancs, et la civilisation d'Europe occidentale que les Voortrekkers apportèrent avec eux vers le nord.

Cette dernière est représentée de manière saisissante par une flamme vacillante dans une niche de marbre rouge, au sein d'une crypte située

profondément sous le monument. Au centre de la Grande Salle, un mémorial doré porte l'inscription : « Ons vir Jou, Suid-Afrika » (« Nous pour toi, Afrique du Sud »). Une petite ouverture dans la coupole supérieure a été calculée de telle sorte que, chaque année, exactement à midi le 16 décembre, un rayon de soleil pénètre à l'intérieur et illumine l'inscription dorée, en souvenir de l'anniversaire de la bataille de Blood River.

C'est également là, sur Church Square, que les commandos boers se rassemblaient dans un silence recueilli pour prier avant de partir livrer bataille, encore et encore. Et c'est là aussi qu'à leur retour, les survivants se souvenaient de leurs camarades tombés au combat, célébraient avec leurs familles les victoires remportées ou rendaient un dernier hommage à une personnalité nationale lorsque sa dépouille était lentement transportée à travers la place vers sa dernière demeure.

C'est ce mélange d'histoire, de tradition et d'attachement jalousement entretenu aux souvenirs du passé qui distingue si nettement Pretoria de Johannesburg, sa voisine : cette métropole affairée, agitée et follement cosmopolite de plus d'un million d'habitants, qui a surgi d'un terrain nu en l'espace de soixante-dix ans.

Aujourd'hui, Pretoria est une ville paisible, accueillante et gracieuse, qui compte environ 350 000 habitants (184 000 Blancs, 151 000 Bantous, 8 000 « Métis » et 7 000 Asiatiques). Elle est depuis cent ans la capitale du Transvaal. Depuis 1910, année de la création de l'Union sud-africaine, puis depuis le 31 mai 1962, date de la proclamation de la République d'Afrique du Sud, elle est devenue la plus importante des trois capitales du pays.

123

Pretoria est le siège du gouvernement : autrefois celui du gouverneur général, elle est aujourd'hui celui du président et du Premier ministre. Tous les ministères ainsi que toutes les représentations diplomatiques y sont également installés. Ce n'est que lorsque le Parlement siège que tous les membres du gouvernement se rendent au Cap, la capitale législative, de la mi-janvier jusqu'en mai ou juin. La troisième grande ville, capitale judiciaire, est Bloemfontein, siège de la Cour suprême.

Comme chacun le sait, octobre est le mois où Pretoria est la plus splendide. C'est alors que les 50 000 jacarandas de la ville sont en pleine floraison et recouvrent les avenues d'un magnifique dais bleu et rouge pourpre. C'est une beauté à couper le souffle, qu'il faut avoir vue de ses propres yeux pour pouvoir l'apprécier pleinement.

À peu de distance de ces bataillons d'arbres plantés par la main de l'homme se dresse un vieux géant solitaire de la nature, dont la durée de vie englobe pratiquement toute l'histoire de la présence humaine dans les terres sauvages d'où devait naître le Transvaal. La réserve naturelle et ornithologique de Wonderboom se trouve à proximité d'un ancien fort boer, dans les environs du Magaliesberg. L'un de ses attraits les plus impressionnants est un figuier sauvage dont le tronc central a donné naissance à treize autres troncs, qui se sont développés au fil des années en arbres gigantesques. On pourrait même dire au fil des siècles, car l'âge de ce géant est estimé à 300 ans.

Il avait déjà commencé à pousser lorsque les premiers Bantous franchirent timidement, par petits groupes dispersés, les fleuves Vaal et Limpopo, et que de petites communautés commencèrent à s'établir dans la région qui constitue aujourd'hui le Transvaal. Le Grand Arbre avait déjà atteint la moitié de son âge actuel lorsque, en 1817, le pays fut envahi et que sa faible population, peu nombreuse et sans défense, fut rapidement soumise par Mzilikazi, un chef subalterne de Shaka, le « Napoléon noir » et le tyran le plus cruel d'Afrique du Sud.

Après s'être querellé avec son souverain zoulou au sujet du partage des troupeaux de bétail pris lors de l'attaque, Mzilikazi estima qu'il serait prudent de placer les monts Drakensberg entre lui et le châtiment inévitable qui, il le savait, ne tarderait pas à s'abattre sur lui. Il emmena son peuple, parmi lequel se trouvaient des régiments de guerriers bien armés et aguerris au combat. Il s'installa d'abord dans la haute vallée de la rivière Apies, puis dans la partie de l'actuel Transvaal qui portait alors le nom de Hurutseland.

124

Ne se contentant pas de réduire en esclavage la faible population autochtone locale, il lança de cruelles attaques jusque dans les territoires voisins des Tswana et des Sotho. Il s'empara de leur bétail et réduisit leurs hommes et leurs femmes en esclavage, à l'exception des plus jeunes et des

plus robustes, qu'il incorpora à son armée. Son entourage ne cessait de s'agrandir et fut encore renforcé par l'arrivée incessante de grandes bandes d'autres réfugiés fuyant Shaka. Il devint ainsi la plus grande puissance militaire de son côté des monts du Drakensberg. Même la population vivant au nord du fleuve Limpopo, dans la région qui constitue aujourd'hui le Highveld de la Rhodésie du Sud, devait vivre dans la crainte permanente de ses attaques.

C'est ainsi que naquit la nation ndebele, fondée par Mzilikazi, qui en devint le premier Inkosi, ou roi. Son premier contact attesté avec des Blancs eut lieu en 1819, lorsqu'il envoya son « Premier ministre » à Kuruman, au Bechuanaland, afin d'inviter un missionnaire, le révérend Robert Moffat, à lui rendre visite dans son kraal royal de Kungwini. Celui-ci abritait 10 000 têtes de bétail volées ainsi qu'une garnison de plus de 1 000 guerriers. Peu après, le docteur Andrew Smith arriva au nom de Sir Benjamin D'Urban (dont la ville de Durban devait plus tard porter le nom). En reconnaissance de la position dominante de Mzilikazi dans cette région, le docteur Smith lui remit, au nom du gouvernement britannique, une médaille sur laquelle était gravée la date de 1835, ainsi que « deux magnifiques manteaux et deux longues-vues de grande puissance ». Fort de cette reconnaissance officielle particulièrement remarquable, l'Inkosi estima que le moment était venu d'envoyer une délégation auprès des autorités britanniques du Cap afin d'entamer, par leur intermédiaire, des négociations en vue de conclure un traité avec la Couronne britannique.

C'était précisément à l'époque où les premiers groupes de fermiers boers immigrés commençaient à traverser le fleuve Vaal. Un affrontement devenait inévitable. Un an plus tard, alors que le gigantesque figuier sauvage n'avait qu'environ 177 ans et que sa septième ou huitième souche venait peut-être d'apparaître, seuls 107 de ces Boers, accompagnés de 105 hommes autochtones et placés sous le commandement du Voortrekker Hendrik Potgieter, remportèrent une victoire décisive sur Mzilikazi lors d'une bataille sanglante de quatre jours à Zilikats Nek.

Ce site historique se trouve près de la vallée au fond de laquelle le Transvaal actuel a construit le barrage de Hartebeestpoort. Il s'agit d'un magnifique réservoir d'eau de 17 kilomètres carrés, très apprécié des amateurs de pique-nique, de voile et de pêche, et facilement accessible aussi bien depuis Johannesburg que depuis Pretoria.

125

Les vestiges de l'armée de Mzilikazi furent bientôt repérés et attaqués par des régiments zoulous envoyés par Dingane, le successeur de Shaka. Bien que l'apogée de l'armée ndebele, alors estimée à 80 000 hommes, fût encore loin, en Rhodésie, où elle pillait, massacrait et dévastait le pays, Mzilikazi parvint à repousser les Zoulous. Toutefois, craignant que Dingane n'envoie des renforts avant qu'il ait pu mettre ses propres troupes en position, et conscient des dégâts que pourraient lui infliger des forces boers plus importantes, qui approchaient déjà, Mzilikazi décida habilement de quitter le champ de bataille afin de laisser ses deux ennemis s'affronter. Pendant ce temps, lui-même et tous ses hommes pourraient traverser tranquillement le fleuve Limpopo pour rejoindre ses forces, toujours intactes et restées en Rhodésie.

À partir de là, il lança des attaques dans toutes les directions, détruisit ou soumit des tribus, massacra des populations, incendia impitoyablement des villages et des localités et s'empara avidement de troupeaux de bétail. Il parcourut ensuite le pays jusqu'à ce qu'il trouve un endroit qui lui convienne : à proximité de l'actuelle Bulawayo. Il s'y installa avec ses armées et ses sujets dans toute la région environnante et entreprit de reconstruire un nouveau royaume - naturellement aux dépens de tous ses voisins : les Tonga, les Yao, les Lozi, les Shona, les Kalanga et les Pedi, dont je parlerai dans un instant.

À cette époque, ces peuples vivaient dans de petites communautés dispersées, qui n'étaient pas préparées à la guerre et étaient donc faciles à conquérir. Le royaume ndebele s'étendit ainsi dans cette région et domina pendant plus de cinquante ans tout le territoire compris entre le Limpopo et le Zambèze, jusqu'à sa destruction en 1893 par les troupes de la British South Africa Company.

Entre-temps, les premiers Boers avaient occupé les territoires du Transvaal que Mzilikazi s'était appropriés, qu'il avait dévastés, puis qu'il avait abandonnés précipitamment en fuyant de l'autre côté du Limpopo. Cependant, les groupes originels et infatigables de Voortrekkers se dirigèrent bientôt vers l'est, à la recherche de pâturages plus abondants et dans l'espoir d'établir des relations avec le monde extérieur par l'intermédiaire de la baie de Delagoa. Mais la grande migration battait son plein et de nouveaux Boers

arrivèrent bientôt pour s'établir dans les régions qui n'avaient pas été occupées par leurs prédécesseurs.

Ils désignèrent A.W.J. Pretorius comme commandant des Boers établis sur les deux rives du Vaal. En 1849, celui-ci donna au Transvaal sa première constitution. À sa mort, quatre ans plus tard, son fils M.W. Pretorius lui succéda au poste de commandant. Peu après, ce dernier fit construire cette petite église au toit de chaume dans une vallée paisible et verdoyante, fondant ainsi Pretoria.

126

La principale raison pour laquelle les aventures et les mésaventures de Mzilikazi et de sa bande impitoyable de mercenaires présentent un intérêt tout particulier pour le visiteur ou l'observateur du Transvaal moderne tient au fait que Pretoria se trouve non seulement exactement sur le territoire d'où Mzilikazi exerça si longtemps son cruel règne de terreur, mais aussi qu'à quelques kilomètres au nord de la ville se trouvent encore plusieurs villages pittoresques et colorés. Ceux-ci comptent probablement parmi les villages les plus connus et les plus photographiés de tout le Transvaal, voire de toute la République d'Afrique du Sud.

Ils appartiennent aux Ndebele du Sud, que certains appellent également Mapoch ou Mapocha, d'après le nom de Malaboch, l'un de leurs principaux chefs à une époque plus récente. Les Ndebele du Sud, tout comme les Ndebele du Nord, dont les villages sont étroitement regroupés autour de Potgietersrust, descendent des Nguni, l'un des trois grands groupes des peuples bantous. Après avoir été enrichis par un important métissage avec du sang arabe au cours de leur lente migration, ils quittèrent la région des Grands Lacs pour se diriger vers le sud, il y a environ mille ans, et s'établir le long de la côte de l'océan Indien. Plus tard, ces Ndebele furent contraints de se déplacer vers l'ouest sous la pression de l'expansionnisme implacable de leurs cousins, les Zoulous, conquérants de tous les territoires environnants.

Il y a environ trois cents ans, à peu près à l'époque où cet immense figuier sauvage venait tout juste de commencer à sortir de terre, ces premiers Ndebele s'établirent dans leurs territoires actuels après quatre années d'errance et d'exploration. Malgré les bouleversements, les invasions et les contre-invasions qui se sont succédé pendant trois siècles, ils ont remarquablement

réussi à préserver leur langue harmonieuse, leurs anciennes coutumes tribales pacifiques, leurs croyances superstitieuses et leurs cérémonies.

En d'autres termes, ils ont conservé la majeure partie de leur magnifique culture, qui s'exprime avec une vivacité particulière dans le style spectaculaire et saisissant de leurs habitations, dans leurs ornements et dans les vêtements traditionnels si caractéristiques de leurs femmes.

Personne ne sait comment ce petit miracle de fidélité aux traditions anciennes a pu résister à la vague d'oppression et de terreur que les hordes de Mzilikazi déversèrent sur eux. Mais il y a survécu, tout comme le nom Ndebele lui-même a traversé les siècles, tandis que l'autre royaume, plus récent, fondé par Mzilikazi au Transvaal et qui renaquit plus tard au-delà du Limpopo, en Rhodésie du Sud, est généralement connu sous le nom de Matabele.

127

Ce dernier nom dérive de Matabele, un mot sotho-tswana qui désigne généralement les peuples nguni. AmaNdebele en est le pluriel. Le singulier est iliNdebele, également abrégé en iNdebele ou umNdebele. Leur langue s'appelle isiNdebele, nom qui a été anglicisé sous la forme Sindebele.

Afin d'éviter la confusion que pourraient provoquer tous ces préfixes (auxquels s'ajoutent une vingtaine d'autres formes existantes), la seule solution pratique semble être de conserver le terme Ndebele pour le singulier, le pluriel, la langue et tous les autres usages. Il convient simplement d'ajouter une précision : les Ndebele du Transvaal (ou Mapochs, ou Mapochas) expliquent que leur nom ne faisait pas référence à l'origine à leurs racines nguni, mais au fait qu'ils étaient arrivés dans des territoires qu'ils considèrent encore comme leurs « terres de nomades ou de réfugiés ».

Quoi qu'il en soit, il demeure que les villages matabele de Rhodésie du Sud ne sont guère constitués que de huttes plutôt misérables et sales, aux murs de terre et aux toits de chaume, tandis que les villages des Ndebele du Transvaal sont véritablement magnifiques et témoignent d'un art dynamique, quoique primitif. Ils montrent que ces populations sont sans aucun doute les plus grands maîtres de l'art mural parmi les peuples bantous et, selon

beaucoup, qu'elles égalent, voire surpassent, les célèbres Mangbetu d'Uele, au Congo.

De plus, leur art leur procure continuellement plaisir et joie. Ils ne cherchent pas à le conserver longtemps en le protégeant, par exemple, au moyen de toits. Bien au contraire, ils semblent heureux lorsque la majeure partie de leur travail est emportée chaque année par les pluies estivales. Ils peuvent alors, pendant les mois secs de l'hiver, tout recommencer depuis le début, laisser libre cours à leur imagination, suivre de nouvelles idées et de nouveaux motifs, et employer d'autres couleurs.

Une certaine symétrie domine généralement - du moins jusqu'à ce que l'artiste se lasse de son œuvre. À ce moment-là, le reste de sa « toile » murale commence à refléter les changements de son humeur, et les motifs situés d'un côté de l'entrée deviennent totalement indépendants de ceux de l'autre côté.

128

Ces motifs présentent une diversité constamment renouvelée, qui reflète l'évolution permanente de l'artiste. Ils comprennent la plupart des motifs traditionnels de l'art africain : les lignes en zigzag classiques, les rectangles ou les triangles inscrits dans des rectangles, ainsi que les représentations stylisées d'animaux, de plantes, de fleurs, etc.

Cela ne signifie toutefois nullement qu'ils ignorent les lettres de l'alphabet ou les chiffres que les enfants de la famille apprennent aujourd'hui à l'école. On y trouve également des imitations primitives, mais particulièrement efficaces, de murs en briques, de balcons, parfois même d'un dôme, de fenêtres ornées de corniches colorées et de volets, de tours, de ponts - bref, de presque tout ce qui a stimulé l'imagination de l'artiste. L'emprunt de nouveaux sujets à la civilisation européenne va si loin qu'une sucrière, une théière, une horloge, quelques meubles ou même un avion peuvent également servir de source d'inspiration.

Cependant, le sens inné de la mesure et de la retenue de l'artiste, associé à l'heureux mélange du blanc, du noir, du gris, du vert et du bleu clair avec des tons d'ocre jaune, brun et rouge, produit les effets les plus agréables. Cela est particulièrement vrai sous cet air d'une limpidité cristalline et sur le fond d'un ciel d'un bleu profond.



21. Le monstrueux Kanga, la malédiction d'Atakufa Kesho et de sa famille.



22. Les gracieuses jeunes filles Venda, dont les coutumes seraient venues des rives du Nil. Cette tribu a conservé des traces de l'ancienne culture égyptienne.



23. La danse du serpent.

Lorsque l'on aperçoit en outre trois ou quatre jeunes femmes aux formes harmonieuses, magnifiquement parées, assises sur les balustrades qui encadrent l'entrée, accompagnées de quelques jolis enfants entièrement nus, à l'exception de quelques rangs de perles par-ci par-là, on peut difficilement imaginer un tableau plus parfait et plus réjouissant d'une vie primitive, douce et heureuse.

Les filles et les femmes des Ndebele du Transvaal portent en effet, dès leur plus jeune âge, des parures de plus en plus lourdes, constituées d'épais anneaux de cuivre et, plus encore, de gros colliers de perles rondes. Elles ont une préférence particulière pour les perles blanches, mélangées à des perles jaunes, vertes, brunes, bleu foncé et rouge écarlate.

Pendant leur enfance, elles ne portent ces élégants rangs de perles qu'autour des hanches et des chevilles. Au fil des années, on leur en ajoute de plus en plus, et de plus en plus épais, également autour du cou, des bras et de la tête. Cela atteint une telle ampleur qu'une mariée, dans sa tenue nuptiale complète, peut porter jusqu'à quinze rangs autour de chaque bras et de chaque jambe, auxquels s'ajoutent plusieurs rangs sur la tête, une demi-douzaine autour du cou et environ sept autour de la taille, soit un total de soixante-dix à quatre-vingts rangs.

De sa taille pend également un large tablier à franges orné de perles, privilège réservé aux femmes fiancées et mariées.

Cette magnifique parure est complétée par un grand ornement de cou (qui, comme le tablier, est composé de perles blanches formant des motifs géométriques réalisés avec des perles de couleur), par des bijoux constitués de nombreuses pièces de monnaie scintillantes suspendues aux cheveux du front et à la touffe de cheveux située à la nuque, tandis que le reste de la tête est rasé, ainsi que par une magnifique couverture rayée (fabriquée exclusivement pour le marché ndebele). Elle s'en enveloppe avec grâce, maintenant que les jupons démodés en peaux d'animaux assouplies sont passés de mode.

129

25. Rituels anciens

Du point de vue de leur « vie sociale », les femmes ndebele parées de colliers de perles et leurs hommes (ces derniers ne sont aujourd'hui que rarement visibles dans leur tenue traditionnelle, moins voyante), et tout particulièrement les Ndebele du Nord qui vivent près de Potgietersrust, sont toutefois très fortement influencés par le peuple pastoral des Pedi. À l'origine, les Pedi habitaient la rive orientale de la rivière Oliphant, bien qu'aujourd'hui le nom de Pedi soit employé pour désigner tous les Africains du Transvaal qui parlent le sesotho et ont adopté les coutumes des Sotho (ou Suto), les abaNtu ba-s-oSutu, ou « gens de la rivière brun foncé », ainsi nommés d'après la couleur de l'eau d'une rivière située dans l'actuel Eswatini, où ils s'établirent il y a plusieurs siècles.

La tribu sotho des Pedi acquit par hasard une certaine célébrité vers la fin du XVIIIe siècle grâce à un roi-prophète (Thulare ou Tulare), qui vit pour la première fois la lumière du jour (ou le peu de lumière qui pouvait pénétrer) dans une cave rendue dangereuse par la présence de porcs-épics, dans laquelle sa mère s'était glissée quelques instants avant sa naissance. C'est de cet épisode que provient son nom royal, Sekhukhuni (« celui qui rampe »), conservé par la famille régnante, tout comme le porc-épic demeure l'animal totémique de la tribu. L'une des caractéristiques les plus intéressantes et les plus représentatives des Pedi, ou baPedi, est leur croyance selon laquelle le bien-être spirituel de la tribu dépend de l'entretien attentif des feux sacrés, qui brûlent en permanence (l'accès à ces feux étant strictement interdit aux femmes) dans leurs kraals entourés de palissades, composés de huttes circulaires en terre aux toits de chaume coniques.

Cette tradition se poursuit jusqu'au moment où un chef prend une « épouse tribale », la femme destinée à lui donner son héritier. L'ancien feu sacré est alors éteint et un nouveau feu est allumé en faisant tourner rapidement les deux bâtons rituels à feu, l'un « masculin » et l'autre « féminin », censés symboliser le mariage. Le nouveau feu est identifié à l'enfant royal qui doit naître. Tous les membres masculins de la tribu allument alors leurs propres feux domestiques à partir de la flamme sacrée, qui est pieusement entretenue par des gardiens spécialement désignés pendant toute une génération, c'est-à-dire jusqu'au mariage de la prochaine « épouse tribale ».

130

Un autre type de feu, tout à fait différent, est nécessaire pour les cérémonies de la pluie, dirigées par le chef, qui est également le faiseur de pluie de la tribu. Ce feu n'est allumé qu'au moment où la pluie devient nécessaire. On utilise du bois vert et des feuilles humides afin qu'une grande colonne de fumée s'élève du feu vers le ciel. Dans une hutte spéciale et secrète consacrée à la pluie, le chef prépare également sa médecine de pluie, qui est aspergée sur les champs cultivés au printemps. Dans les cas de sécheresse exceptionnellement persistante, il peut aussi faire appel à l'aide de Mujaji, l'ancienne Reine de la Pluie des Lobedu (« peuple de l'ours sauvage », qui vit dans le bas-veld du nord du Transvaal), car elle est la faiseuse de pluie la plus célèbre de toute l'Afrique du Sud.

Elle est probablement bien, comme on le prétend, cette petite-fille du « Blanc de lait et Immortel » qui inspira à Sir Rider Haggard son personnage de « SHE » (et qui avait certainement dans les veines une bonne part de sang portugais). La chose demeure toutefois très incertaine, car les Lobedu sont profondément convaincus qu'une Mujaji de la fin du siècle précédent avait non seulement le teint brun foncé, mais aussi quatre seins, ce qui lui valut le nom de Mabeleruawe, « Reine aux quatre seins ». Elle était également célèbre en tant que Reine des Sauterelles et capable de mettre en marche cette redoutable calamité en direction des récoltes de ses ennemis ou des tribus qu'elle souhaitait punir.

Quoi qu'il en soit, on dit que la Mujaji actuelle a la peau plus noire que toutes les autres. Peu de personnes ont cependant eu l'occasion de la voir. Elle vit en effet retirée dans sa résidence royale près de Duivelskloof et, chaque fois qu'elle doit faire tomber la pluie, elle se retire dans une solitude encore plus profonde, dans un bosquet sacré de cycadées rares, au milieu desquelles se trouve son « temple de la pluie ». Là, elle officie en tant que véritable « Personne divine », dotée du pouvoir de maîtriser les forces de la nature - conformément au culte millénaire des « Rois divins », que les Lobedu ont hérité de l'Égypte des pharaons avec leur ancienne culture hamitique.

131

La rémunération de Mujaji pour faire venir la pluie s'élève à plusieurs bœufs à chaque fois. Ce montant n'a rien d'excessif si l'on considère que, pour obtenir des dieux un don aussi précieux, elle doit d'abord rester enfermée pendant de longues journées dans le temple avec son devin-guérisseur

masculin. Elle y consulte les oracles, sacrifie un bœuf noir, prépare le Mofuko, son infaillible médecine de la pluie, puis en verse, à l'aide d'un récipient spécial appelé Khirutwane, sur les tombes de ses ancêtres, et ainsi de suite. Quoi qu'il en soit, sa rémunération est pleinement justifiée par les résultats qu'elle obtient. Car, aussi étrange et incroyable que cela puisse nous paraître, elle échoue rarement, voire jamais. Dans chaque cas particulier, ses rites sont véritablement couronnés de succès. Et peu après leur accomplissement, la pluie vivifiante se met généralement à tomber. De plus, elle tombe précisément là où elle est si ardemment attendue.

Sans m'attarder sur trop de détails concernant les coutumes encore extrêmement complexes d'un mariage ndebele moderne, je voudrais néanmoins rapporter quelques faits intéressants qui méritent d'être mentionnés.

Tout d'abord a lieu ce que nous appellerions des fiançailles. Celles-ci deviennent officielles lorsque le père de la jeune fille a accepté un cadeau ou un paiement de la part de son futur gendre. Cette prestation est appelée Igangaziwe et peut être traduite approximativement, selon les dialectes, par « entrée dans votre demeure » ou « remerciements à vos parents ». Après cette formalité, les jeunes gens commencent à s'adresser aux parents de l'autre en les appelant Umamazala (belle-mère) et Ubabazala (beau-père). Les personnes plus âgées leur rendent la pareille en appelant la future épouse Umalokazana et son fiancé Umkwenyana, c'est-à-dire belle-fille et gendre. Il en va de même pour les différents autres membres des deux familles, chaque nouveau lien de parenté étant représenté par une longue liste de termes différents, longue comme le bras.

Entre-temps, bien entendu, on s'est mis d'accord sur la question de la Lobola, car, comme chez la plupart des peuples bantous, le mariage n'est pas considéré comme un véritable mariage tant que le fiancé n'a pas versé une compensation pour sa future épouse, que l'on pourrait qualifier de « dot à l'envers ». En effet, un Bantou considère un tel paiement - généralement un don de bétail - comme une compensation légitime pour le fait que le kraal du mari accueille un nouveau membre grâce au mariage, tandis que celui de la mariée en perd un.

Loin d'être simplement une astuce ingénieuse destinée à enrichir un Bantou ayant beaucoup de filles, cette coutume constitue en outre, dans une

certaine mesure, une garantie concrète que le mari et la femme se comporteront correctement l'un envers l'autre. S'il devait la maltraiter, elle pourrait retourner dans le kraal de son père, et lui perdrait alors la Lobola qu'il a versée. Si, en revanche, elle commettait une faute ou abandonnait son mari, celui-ci aurait le droit de la « renvoyer » et de récupérer la totalité du bétail versé au titre de la Lobola. En d'autres termes, contrairement à l'opinion de nombreux Blancs peu au fait de ces coutumes, la Lobola exerce une influence fortement stabilisatrice sur la vie sociale des peuples bantous.

132

Chez les Ndebele, cette institution va encore plus loin, puisqu'elle est également liée à la capacité d'avoir des enfants - une question aussi vitale pour les Ndebele que celle du bétail.

La cérémonie du mariage proprement dite a aujourd'hui perdu la majeure partie de ses coutumes et cérémonies traditionnelles. La seule pratique qui subsiste consiste à accompagner la mariée, escortée par plusieurs membres de sa famille, jusqu'à la demeure des parents de son mari, où elle habitera désormais. Le mari abat alors une vache, « l'animal du consentement » (Inkomo yokogcola), afin d'offrir un repas de fête en l'honneur de l'escorte de la mariée. Les entrailles de cette vache sont envoyées à la mère du père de la mariée, qui, environ un an plus tard, lui rend ce présent (Isikupo) en offrant une calebasse de bière.

Lorsque les jeunes mariés ont établi leur propre kraal et qu'un ou deux enfants leur sont nés, le père de la mariée commence l'Umkuwabiza amalobolo, c'est-à-dire qu'il commence à réclamer la Lobola, le bétail que le marié ou sa famille a promis en échange de la fécondité de la jeune femme. Si le paiement tarde de manière déraisonnable, son père a le droit d'exiger que l'un des enfants, ou les deux, lui soient envoyés afin de vivre auprès de lui jusqu'à ce que le bétail promis ait effectivement été remis. Indépendamment de cette possibilité, la famille de la jeune femme a toujours porté un très grand intérêt à ses enfants, et la plupart des enfants passent une partie de leurs premières années en visite dans la famille de leur mère.

S'il s'avère que l'épouse d'un homme ndebele est stérile, celui-ci conserve néanmoins au moins un droit potentiel sur la sœur cadette de sa femme, sa belle-sœur (umlamu), ou le droit de pratiquer l'Ukubiza umlamu, c'est-à-dire

« faire venir la belle-sœur » pour en faire sa seconde épouse, même si sa première femme lui est restée fidèle. Cette coutume est toutefois aujourd'hui abandonnée, les hommes ndebele actuels affirmant que deux sœurs se querellent généralement bien davantage que deux épouses sans lien de parenté entre elles, ou, pire encore, qu'elles font cause commune et forment un front uni contre lui.

133

Quoi qu'il en soit, la population ndebele (environ 215 000 personnes dans toute l'Afrique du Sud, dont 210 000 dans le seul Transvaal) n'a cessé de croître depuis la fin des horreurs provoquées par les invasions et les guerres. En effet, ces chiffres représentent, au cours des cinquante dernières années, une augmentation de la population comprise entre 11,0 et 31,5 %, contre une croissance démographique moyenne de 8,5 à 18,1 % pour l'ensemble des populations bantoues d'Afrique du Sud.

L'imposant figuier sauvage avait atteint environ un tiers de sa taille actuelle lorsqu'un autre peuple à la peau foncée commença, il y a deux cents ans, à s'infiltrer dans la partie septentrionale de ce qui constitue aujourd'hui le Transvaal. Il s'agissait des Bavenda, les « gens du monde », comme ils se désignaient eux-mêmes. Leur chef était « Makkedo, le Lion du Nord », qui, avec son fils Mphefu, devait rester une épine douloureuse dans le pied des Boers du Transvaal jusqu'à la fin du siècle précédent. En réalité, les Bavenda furent la toute dernière tribu d'Afrique du Sud à accepter la domination blanche. Aujourd'hui encore, ils comptent parmi les peuples les moins connus, bien qu'ils soient probablement aussi l'un des plus fascinants.

Les Venda, dont on dit qu'ils sont originaires du Nil, ont conservé une grande partie de la culture de l'Égypte ancienne : ses dieux et ses tabous, sa langue, ses croyances et cérémonies magiques, ses vêtements, sa musique, ses danses et même les étranges ornements dont ils décorent les murs d'argile et les sols semblables au ciment de leurs huttes.

Le Vendaland est l'une des rares régions où l'on cultive encore le véritable millet égyptien. Mais ce qui est peut-être le plus déconcertant, c'est que l'air pur de cette région montagneuse est constamment empli du grondement des tambours, du son des flûtes de roseau et des mélodies polyphoniques du

Mbila, ce xylophone que les premiers explorateurs du pays empruntèrent aux musiciens venda afin de l'introduire d'abord en Europe, puis en Amérique.

Les danses glissées et martelées des Venda sont particulièrement impressionnantes, surtout lorsqu'on les observe par une nuit de clair de lune. Presque nus, les garçons et les filles venda font onduler leurs corps élancés, gracieux et souples au rythme de motifs complexes, et dansent en parfaite harmonie avec la musique de sept flûtes, chacune jouée par un homme différent et ne produisant qu'une seule note ; avec les sonorités de la marimba ; avec les petits tambours que d'autres musiciens tiennent entre leurs jambes et dont chacun peut produire douze sons différents ; avec le grondement des divers Ngoma, de grands tambours habilement fabriqués à partir d'un tronc de bois tendre évidé et recouverts d'une peau de bœuf tendue avec force, maintenue en place par des dizaines de petites chevilles de bois ; et enfin avec les notes douces et gazouillantes du Mbila, constitué de lames de bois dur accordées, disposées au-dessus de résonateurs en calebasse, sur lesquelles des baguettes à tête souple frappent sans relâche avec une animation fébrile.

134

La danse du python des Domba, ou « École de l'imitation », est l'un des aspects les plus remarquables de ces festivités. Au cours de cette cérémonie, les jeunes filles non mariées sont instruites aux devoirs du mariage et de la maternité, ainsi qu'à l'humilité, en plus de devoir se soumettre à diverses épreuves rituelles de courage. Le python étant le symbole de la sagesse et de la fertilité, des dizaines de jeunes filles, vêtues seulement de quelques bracelets et bracelets de cheville, ainsi que d'un cache-sexe de la taille d'un timbre-poste, se balancent et glissent dans la danse du python. Elles exécutent une chorégraphie complexe et entrelacée qui imite de façon saisissante les ondulations lentes d'un serpent gigantesque, en tournant autour de groupes de jeunes filles qui jouent de la marimba et du ngoma. Les hautes flammes jaillissant du feu cérémoniel projettent des lumières sans cesse changeantes sur les silhouettes brillantes et souples des danseuses.

C'est probablement le spectacle le plus saisissant, le plus beau, le plus gracieux et le plus séduisant qui ait jamais eu lieu au Transvaal au cours des trois cents années de vie du vieux figuier sauvage. À en juger par les nombreux siècles pendant lesquels une grande partie des Bavenda sont restés fidèles à leurs anciennes traditions, malgré les progrès souvent trop précipités de la

civilisation, cette danse semble destinée à être exécutée encore et encore, année après année, jusqu'au jour où le vieux figuier sauvage aura dépéri, se sera désagrégé et sera tombé dans l'oubli.

135

26. La jurisprudence traditionnelle africaine

Ces derniers temps, l'attention du monde s'est souvent portée sur le regrettable manque d'instruction et le nombre extrêmement élevé d'analphabètes parmi les masses africaines. Aujourd'hui, les journaux et les revues regorgent d'articles qui évoquent sans cesse l'absence de justice ou sa perversion dans nombre des nouveaux États africains. C'est notamment le cas de la République du Congo (Léopoldville), d'où les nombreux juges belges de tous grades - tous, à une seule exception près, je crois - ont été soit expulsés, soit contraints de fuir pour sauver leur vie.

Pour ma part, je ne suis nullement convaincu que toute affaire judiciaire ne puisse être correctement réglée que par des juges blancs de profession ou par les très rares Africains noirs qui peuvent se vanter d'avoir réussi leurs études de droit à l'université. Bien au contraire, après mes années d'expérience en Afrique, j'en suis venu à la conclusion que certaines affaires, surtout lorsqu'elles sont véritablement complexes et qu'elles impliquent plusieurs délits différents, apparemment sans aucun lien entre eux mais essentiellement de caractère tribal, ne peuvent jamais être élucidées aussi rapidement, résolues avec autant de sûreté instinctive et jugées avec autant d'équité que par un bon chef, consciencieux et doté d'un esprit pénétrant, qui n'a peut-être jamais appris à lire ni à écrire et ne dispose même pas d'un livre de droit.

Car, en dépit de ces handicaps, il possède quantité d'avantages uniques. À part peut-être quelques affaires personnelles, qui ne feraient que l'inciter davantage à rendre un jugement équitable envers tous, y compris envers lui-même, rien d'autre ne le détourne de sa tâche principale : rendre la justice. Il connaît généralement parfaitement la psychologie, la mentalité et le caractère le plus profond de pratiquement chacun de ses sujets. Ce savoir incomparable, ainsi que l'art de l'appliquer pour régler équitablement une affaire embrouillée, se sont affinés au fil des longues années de son autorité et de l'exercice de la justice, jusqu'à atteindre une acuité presque hypersensible. S'il est encore

jeune, cette finesse semble lui venir de la sagesse instinctive héritée de plusieurs de ses prédécesseurs. Mais surtout, il peut également compter sur l'aide qu'il est certain de recevoir de la « magie » de tel ou tel objet vénéré.

Même celui-là ne resta pas longtemps. Par la suite, les Nations unies y envoyèrent quelques juges, tous étrangers. En mai 1962, ils étaient au total 47 - une quantité dérisoire pour un pays troublé de 17 millions d'habitants, quatre-vingts fois plus vaste que la Belgique et plongé dans une anarchie chaotique dans l'ensemble de ses dix-huit immenses provinces.

136

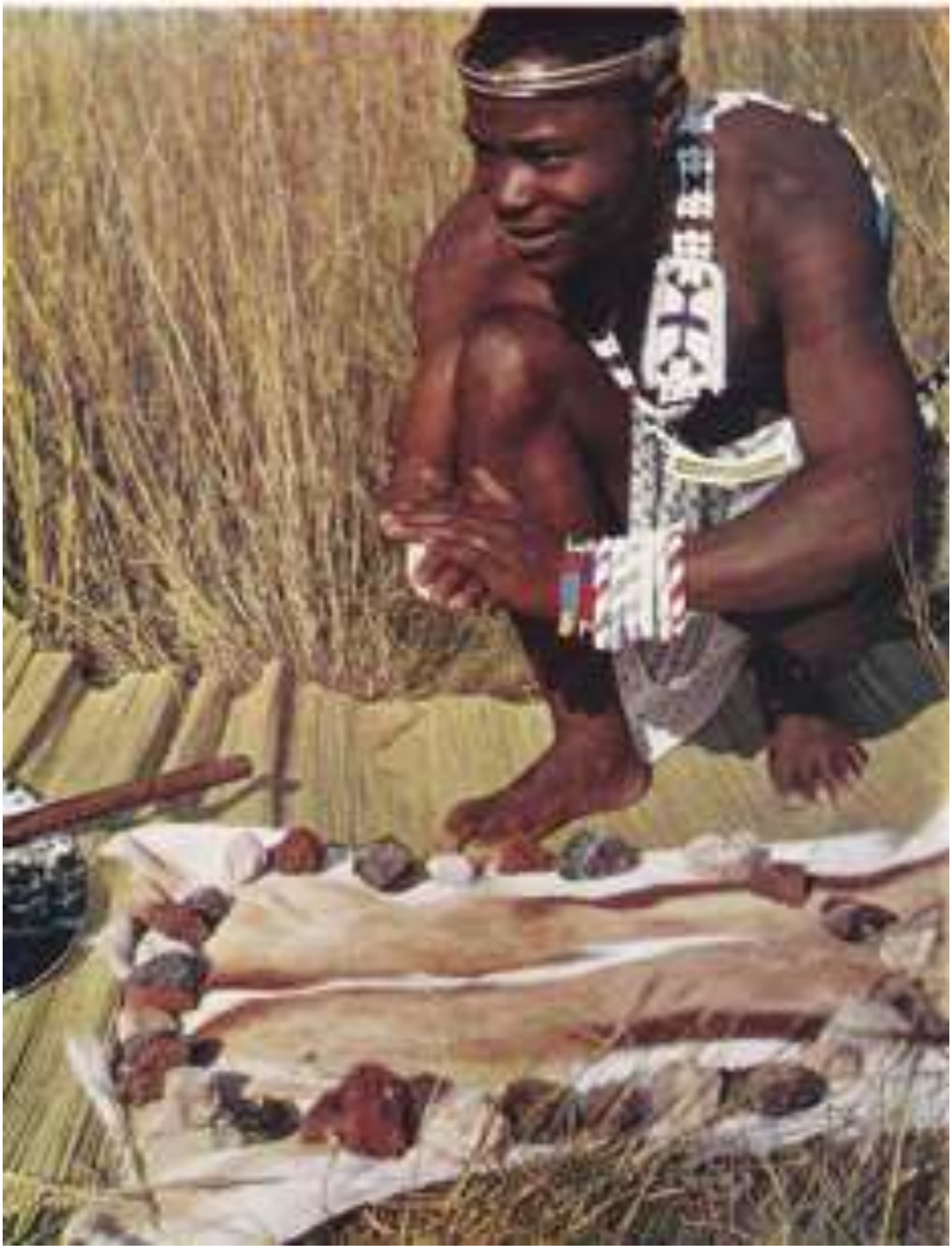
L'exemple le plus frappant que j'aie jamais rencontré dans ce domaine fut une affaire qui me fascina à tel point que je m'efforçai de la suivre du début à la fin. Je suis donc en mesure d'en décrire avec précision tous les détails importants.

Cette affaire se déroula dans le village de Kingongo, dans une région encore sauvage et extrêmement primitive, aux confins de la réserve des Bakgatla, dans l'immense Bechuanaland - curieusement, à une faible distance de la ville de Johannesburg, densément peuplée et ultramoderne (ce qui, en Afrique du Sud, passe pour une courte distance).

Le héros et le deus ex machina de cette affaire, qui m'a tant étonné et marqué, était Kuanakali. Il était - et, à ma connaissance, l'est toujours - le chef héréditaire du clan peu connu des Biemba-Kabando, qui semblent descendre des Ndebele du Transvaal. Leur « kraal royal », aussi modeste soit-il, se trouve toujours à Kingongo, conformément à l'ancienne tradition. Malheureusement, les huttes des Biemba-Kabando n'ont rien de l'aspect joyeux et festif des villages ndebele situés près de Pretoria. Pourtant, la langue parlée à Kingongo, tout comme les vêtements et les parures des femmes du village, témoignent de l'étroite parenté qui unissait autrefois les deux tribus.

Après cette introduction, je laisserai le journal de cette expédition parler de lui-même, exactement comme je consignais mes observations à l'époque, alors que mes impressions étaient encore toutes fraîches. Et si je les ai notées rapidement et, malgré la gravité de certains crimes qui y sont relatés, avec une certaine légèreté, c'est uniquement en raison du plaisir immense que

j'éprouvais à observer les méthodes de ce qui m'a toujours semblé être un petit chef-d'œuvre de justice primitive du veld.



24. Le chef Kuanakali cherche une solution à ses problèmes.

Jamais encore le village de Kingongo n'avait connu autant de difficultés, de querelles et de confusion - même le plus ancien induna (sage) des Biemba-Kabando ne se souvenait de rien de semblable. Et jamais le chef Kuanakali n'avait senti ses solides épaules ployer sous un fardeau aussi lourd, au cours des quelque dix années écoulées depuis la mort de son vieux père, qui l'avait désigné comme héritier des innombrables obligations de la chefferie, d'un nombre limité de têtes de bétail, de pas moins de six « épouses d'honneur » (les veuves de son père, qui lui revenaient désormais selon la coutume), ainsi que d'un panier rempli de « pierres de sagesse ». Leur pouvoir magique avait aidé des générations de chefs précédents à résoudre les affaires les plus difficiles qu'ils avaient eu à traiter.

137

Mince et élancé, avec une apparence juvénile, Kuanakali était incapable de donner son âge exact. Sa propre mère était morte depuis longtemps et personne d'autre ne semblait se soucier le moins du monde de savoir s'il avait 38 ans, comme l'affirmaient certaines de ses « épouses d'honneur », ou 40 ans, voire quelques années de plus, comme le prétendaient certains indunas.

Ce qu'il savait avec certitude - et il n'y avait là aucun doute -, c'est que tout son cercle familial, y compris ses trois épouses à lui, qui n'étaient ni particulièrement jeunes ni particulièrement âgées, ainsi que tout le village de Kingongo et l'ensemble de la tribu des Biemba-Kabando, étaient dans un état d'agitation fébrile.

Par hasard, le nom imposant de la tribu était quelque peu trompeur. Lors du dernier recensement, le nombre total de ses membres ne s'élevait qu'à 276, en comptant les vieilles femmes, les nourrissons encore portés dans les bras de leur mère, ainsi que Sambimbo, la nouvelle épouse qu'un membre de la tribu nommé Didiomba venait récemment de prendre auprès d'une tribu amie des environs.

Deux cent soixante-seize - à moins qu'une horde de sauvages, les cannibales Oma-Lungui, qu'une Fortuna borgne leur avait donnés pour voisins, n'ait encore retranché quelques unités des statistiques de population au profit de sa propre cuisine. Cela n'aurait rien eu d'étonnant : depuis des temps immémoriaux, les Oma-Lungui avaient pour habitude de capturer dans les fourrés épais, à l'aide de collets métalliques, les Biemba-Kabando

imprudents. Et cela malgré la présence, fort éloignée, de quelques autorités blanches, avec une persévérance qui témoignait à la fois de la constance de leurs goûts et de la saveur toute particulière des Biemba-Kabando. Ceux-ci, toutefois, ne semblaient guère apprécier cette distinction, car l'habitude les avait depuis longtemps immunisés contre un tel honneur.

Cette fois, cependant, le chef Kuanakali n'éprouvait aucune amertume envers ses voisins cannibales. Si ses sujets, au nombre de 276 seulement, lui donnaient déjà tant de travail et de soucis, que n'auraient-ils pas fait si leur nombre avait été dix fois plus élevé ? Car, selon ses calculs, tel aurait été à peu près l'effectif normal de sa tribu si toutes les femmes et les jeunes filles que les Oma-Lungui avaient dévorées au cours de sa vie étaient restées en vie et avaient eu des enfants, puis si leurs enfants avaient à leur tour eu des enfants, et ainsi de suite.

138

Une chose était certaine : il fallait agir, et vite, pensa Kuanakali, tout en se grattant rageusement la petite excroissance que la nature lui avait plantée au milieu du visage à la place d'un nez. Depuis quelque temps, la vie était devenue absolument insupportable. Des crimes de toutes sortes s'étaient soudain abattus sur son village comme une pluie de grêle : incendies criminels, bagarres, abattage de bétail - chaque crime étant plus mystérieux que le précédent.

Les petits groupes d'amis et de parents, de parents d'amis et d'amis de parents, qui s'étaient immédiatement constitués pour soutenir chaque victime, avaient divisé cette contrée habituellement paisible en tant de factions que même lui, le chef, ne savait plus combien il y en avait.

Tous étaient furieux, pleins de reproches et prêts soit à s'en prendre les uns aux autres, soit à faire bloc contre lui. Chaque fois qu'ils venaient lui raconter les injustices dont ils avaient été victimes, ils criaient si fort et parlaient si longtemps qu'ils lui provoquaient de terribles maux de tête. Même les trois fils de cuivre qu'il s'enroulait habituellement étroitement autour de la tête lorsque la douleur devenait insupportable ne parvenaient plus à le soulager.

Et, bien pire encore, ses propres épouses s'étaient jetées de tout leur cœur dans ce vacarme infernal. Les six plus âgées, les « épouses d'honneur » que son père lui avait laissées en héritage et qui avaient vécu si longtemps dans la plus parfaite harmonie, se querellaient désormais du matin au soir, chacune défendant une faction différente. Elles tentaient même de faire resurgir des flirts depuis longtemps ensevelis dans les profondeurs du passé, afin de le pousser à rendre une décision en faveur du groupe particulier auquel chacune de ces femmes maudites avait récemment reporté son enthousiasme tardif.

Quant à ses trois jeunes épouses, ses véritables épouses, pour l'acquisition desquelles il avait dépensé tant de bétail, il avait été contraint, la veille encore, de leur donner un avertissement sévère afin qu'elles cessent de se quereller d'une manière indigne de dames issues d'une noble lignée biemba-kabando.

139

Après mûre réflexion, il en vint à la conclusion qu'il devait y avoir neuf factions principales, puisque chacune de ses femmes, d'une manière ou d'une autre, avait pris la bannière d'un parti différent.

Oui, le nombre devait être neuf.

Il compta soigneusement sur ses doigts. Était-il vraiment possible qu'il y en eût autant ? La pression qui s'exerçait sur lui troublait-elle ses pensées ? Si tel était le cas, la situation était grave ; car jamais auparavant il n'avait eu autant besoin de toute sa sagesse qu'en cet instant pour démêler cet écheveau compliqué.

Il avait convoqué le Conseil des Anciens pour le lendemain. Les indunas seraient probablement tous présents, songea-t-il en passant ; car ils étaient si vieux, réduits à l'état de peau et d'os, que les Oma-Lungui ne leur inspiraient aucune crainte. Mais il ne pouvait espérer obtenir d'eux la moindre orientation, puisqu'eux aussi avaient été entraînés dans le tumulte général.

Neuf lui semblait néanmoins un nombre largement exagéré, et c'était là le premier point qu'il devait éclaircir tant qu'il avait encore la rare occasion de gagner un endroit isolé et de profiter d'un peu de tranquillité. Il pensait que cela serait possible pendant quelque temps, car les cris perçants et les appels qui lui parvenaient depuis l'enceinte de son kraal lui indiquaient que toutes

ses femmes s'étaient réunies pour débattre de cette question de manière informelle, une question qui les passionnait tant et avait si fortement réveillé leur conscience civique.

Presque instinctivement et certainement sans même s'en rendre compte, il avait saisi le panier contenant les « pierres de sagesse » avant de s'éclipser de sa hutte. À présent, il s'accroupit dans un espace dénudé, entouré de hautes herbes jaunes. Il déroula la natte et la peau de chèvre qu'il avait emportées pour son propre confort et, heureux d'avoir fidèlement son panier à ses côtés, il en versa les pierres de manière à pouvoir encore les atteindre facilement.

« Voilà le parti de Didiomba », se dit-il. Et pour ne pas l'oublier, il posa sur la peau de chèvre une pierre jaune qu'il avait prise dans le tas.

« Elle est en pleine agitation parce que cinq des vaches les plus grasses de Didiomba ont été retrouvées mortes dans sa cour, ayant succombé à une perte de sang. Et il réclame justice. Qui a commis ce crime ? » Il plaça une pierre rougeâtre en face de la jaune.

140

« Voici le parti de Bunyambio », dit-il en déposant une deuxième pierre jaune à côté de la première.

« Qui est son ennemi ? Qui ? Qui se glisse dans l'obscurité jusqu'à lui, l'attaque et le frappe si cruellement qu'il serait mort si le guérisseur ne l'avait sauvé en couvrant ses blessures du plus puissant de tous les remèdes : de la bouse de bœuf, mélangée au sang d'un rat tué à la pleine lune et saupoudrée de foie de singe séché ? »

« Celui-ci », dit-il, et une deuxième pierre rougeâtre vint ainsi équilibrer la deuxième pierre jaune.

Et les pierres continuaient à trouver leur place sur la natte, conformément aux paroles murmurées du chef : les pierres jaunes alignées en une rangée, représentant les victimes des graves méfaits ; les pierres rougeâtres disposées dans une autre rangée, incarnant les mystérieux coupables qui avaient commis les crimes.

« Voici Okimperi. Et voici l'homme qui, bien qu'Okimperi ne connût personne nourrissant de sentiments hostiles à son égard, mit le feu à sa hutte précisément au moment où le vent soufflait avec force, si bien que toutes ses richesses furent détruites. Et voici Pekopeko, le père de Sambimbo, la troisième femme de Didiomba.

Et Didiomba souhaite rendre Sambimbo à son père Pekopeko, parce qu'elle lui a déjà été infidèle au cours des quelques jours seulement où elle a été son épouse. Il ignore qui est son amant, mais il est certain qu'elle en a un. Car, lorsqu'il a voulu la mettre à l'épreuve en saupoudrant sa nourriture d'une poudre faite de chauves-souris séchées et de cendres de pieds de porc, Sambimbo en a été malade.

Mais Pekopeko vient me trouver, bien qu'il appartienne à la tribu des Mantiba, pour réclamer justice, et refuse de rendre les vingt vaches que Didiomba lui a payées pour obtenir sa fille comme épouse. Car il prétend que sa fille avait déjà cet amant avant son mariage et que, si Didiomba l'a prise pour femme avec un amant, il n'a qu'à la garder avec cet amant. »

Cet argument ne convainquit toutefois pas le chef. Que deviendraient les traditions d'honneur de sa tribu si l'on acceptait les idées de Pekopeko ?

Et, dans un geste de dégoût, il plaça deux pierres rougeâtres en face de la pierre jaune de Pekopeko : l'une pour Sambimbo et l'autre pour le mystérieux auteur de cette infidélité conjugale.

141

Une vive démangeaison au nez amena Kuanakali à conclure qu'il n'y avait plus d'autres factions en conflit. À l'aide de ses doigts, il compta soigneusement les petites pierres et s'assura qu'il y en avait quatre jaunes et cinq rougeâtres.

Neuf en tout. Le nombre de partis et celui de ses femmes (légitimes et « honoraires ») correspondaient donc bel et bien. À la fois pour protester contre elles et parce que la place vide dans l'une des rangées heurtait son sens de la symétrie, il la combla avec une pierre jaune supplémentaire.

« Celui-ci, dit-il, c'est moi, le chef Kuanakali, à qui justice doit également être rendue pour toutes les difficultés qu'on lui a causées et pour toute la tranquillité que ses femmes lui ont enlevée. »

27. Juridiction par les pierres divinatoires

Un sourire traversa le visage rusé de Kuanakali, mais c'était un sourire bienveillant, qui n'avait rien de désagréable ni d'offensant. Car Kuanakali, malgré sa simplicité, était un homme très sage, plein de dignité et de principes. En l'occurrence, le principe (et la raison de son sourire) était le suivant : puisqu'il y avait désormais dix partis et seulement neuf femmes, et qu'aucune d'entre elles n'avait pris son parti, la seule solution consistait à trouver une dixième épouse qui prendrait ses intérêts à cœur. Et puisqu'il allait prendre une autre femme, autant en choisir une beaucoup plus jeune.

Il se trouvait justement qu'une certaine jeune fille, prénommée Karamuka, fort jolie et séduisante aussi bien de visage que de silhouette, n'avait récemment manqué aucune occasion de lui faire comprendre qu'elle n'était nullement opposée à cette idée. Elle semblait même prête à passer outre le fait qu'il manquait de bétail, à l'épouser et à devenir ainsi la plus jeune et la plus favorisée des épouses de la plus haute autorité de Kingongo.

Et ce n'était pas tout. Son père, Lane, avait même accepté, en raison du grand honneur qui lui était fait, de la laisser partir pour seulement dix vaches. Pourtant, le sage Kuanakali soupçonnait que la véritable raison de ce prix modique était que Karamuka avait déjà dépassé les premiers feux de la jeunesse et risquait bientôt de représenter un mauvais investissement pour son père.

« Dix vaches, murmura le chef, dix femmes, dix partis. » Il poussa un profond soupir de satisfaction. Dix, dix, dix. Le même nombre répété trois fois. Quel signe plus clair les esprits de ses ancêtres auraient-ils pu lui envoyer pour lui montrer que ce nombre détenait la clé de la résolution de toute cette affaire compliquée et embrouillée, la plus complexe qu'il eût jamais rencontrée au cours de sa vie ?

142

Son travail était cependant loin d'être terminé. La solution devait se trouver dans le nombre dix. Oui, mais encore fallait-il qu'il la trouve.

Pendant plusieurs heures, il resta assis, plongé dans ses réflexions devant les pierres. C'était là, finalement – même s'il n'en avait pas conscience – que résidait leur plus grand pouvoir magique. C'était précisément à cela qu'avaient servi ces « pierres de sagesse », au fil de tant de générations de chefs de tribu. Elles étaient destinées à concentrer et à fixer l'attention d'un juge sur les éléments essentiels d'une affaire difficile, même lorsqu'ils semblaient sans rapport entre eux. Elles devaient l'aider à se concentrer sur quelques éléments connus et à oublier toutes les influences extérieures susceptibles de le distraire, à examiner les faits sous tous les angles, à les assembler puis à les séparer de nouveau, jusqu'à ce que les pierres finissent par former une figure permettant de découvrir la bonne solution.

Naturellement, à présent, chaque « pierre de sagesse » représentait pour le chef un individu impliqué dans l'affaire : une victime ou un coupable, même si, dans quelques cas, certains restaient encore anonymes. Il se mit donc au travail, déplaçant les dix pierres dans tous les sens et les disposant selon les combinaisons les plus diverses, comme s'il s'agissait des pièces d'un puzzle particulièrement difficile. Avec patience, attention et persévérance. Jusqu'à ce qu'après une longue succession de manipulations, il lui semblât que l'énigme était résolue et que toute la situation lui apparaissait désormais avec clarté. Le motif révélateur, le dernier d'une longue série, était un cercle dans lequel les pierres de couleurs différentes alternaient : une pierre rougeâtre, une jaune, une rougeâtre, une jaune.

Avant de rassembler les pierres de la main, il ramassa la petite pierre qui le représentait lui-même, car il serait désormais dangereux de la laisser derrière lui. Afin de s'assurer qu'aucun individu malveillant ne puisse jeter un mauvais sort sur cette pierre, le chef Kuanakali réfléchit à l'endroit où il pourrait la cacher pour que personne ne la retrouve.

Et juste à cet instant, une silhouette apparut silencieusement à ses côtés. Kuanakali eut le grand plaisir de constater qu'il s'agissait de Karamuka, qui lui souriait. Il se leva et, profitant de sa grande bouche largement ouverte, lui fourra la pierre jaune dedans. Ce qui résolut le problème de la plus belle des manières et rendit en outre la jeune fille extraordinairement heureuse ; car,

qu'on le croie ou non, malgré quelques difficultés à avaler, elle parvint à faire descendre la pierre. Et avec le plus grand enthousiasme, qui plus est.

143

Car jamais auparavant Kuanakali ne lui avait, croyait-elle, fait une déclaration d'amour aussi explicite, encore moins une déclaration aussi remplie de sous-entendus manifestes – peut-être même un peu trop explicites. Elle aurait certainement rougi en courant chez son père pour lui annoncer la bonne nouvelle, si la couleur de sa peau ne l'avait privée de la possibilité de manifester cette pudeur de jeune fille agréablement bouleversée.

Trois matins plus tard, tous les Biemba-Kabando se réunirent de nouveau dans la case à palabres et tout autour, afin d'assister avec plaisir au troisième et probablement dernier jour du procès. La plupart étaient présents en qualité d'accusés, de plaignants ou de témoins ; les quelques autres – les plus âgés et les plus jeunes – assistaient aux débats en spectateurs.

Au cours des deux jours précédents, le chef Kuanakali, fidèle à la tradition, avait laissé chacun s'exprimer. Les torrents déchaînés d'éloquence qui avaient déferlé sur lui l'avaient laissé parfaitement indifférent. Ses sujets pouvaient s'accuser ou se défendre mutuellement autant qu'ils le souhaitaient. Mais lui, leur chef, savait lire entre les lignes. Et personne ne parviendrait plus à troubler ses pensées. Car le cercle de pierres les avait définitivement et clairement gravées dans son esprit.

Aujourd'hui était le jour du verdict, qui devait une nouvelle fois montrer aux Biemba-Kabando que nul ne surpassait le chef Kuanakali dans l'art de rendre la justice et de punir ou de récompenser chaque personne impliquée de telle sorte que tout le monde soit satisfait. Avant même la tombée du soir, la paix serait certainement revenue parmi le peuple de Kingongo – et également chez lui, dans sa vie familiale.

« Ceci est la vérité, et que les esprits de mes ancêtres me punissent si je ne dis pas la vérité. »

Ainsi commença le discours mémorable du chef, accueilli par un profond silence respectueux lorsqu'il se leva pour s'adresser à son peuple.

« Didiomba a prouvé que Sambimbo, sa troisième épouse, lui a été infidèle. Il peut la rendre à Pekopeko, son père.

Et Pekopeko devra lui restituer dix des vingt vaches qu'il a reçues en paiement de sa fille. »

144

« Bunyambio a été battu par Didiomba, qui le prenait pour l'amant de sa femme. Didiomba devra lui donner dix vaches à titre de dédommagement. »

Un murmure d'approbation parcourut l'assemblée, mais s'éteignit aussitôt lorsque le chef reprit son discours.

« Okimperi est aujourd'hui pauvre à cause de l'incendie qui a réduit ses huttes en cendres. Mais le feu ne prend pas tout seul. C'est Bunyambio qui a allumé l'incendie ; par peur d'Okimperi, il n'a pas osé dire la vérité à Didiomba, le mari de Sambimbo. En réparation des huttes incendiées, Bunyambio devra verser dix vaches à Okimperi.

« Mais Okimperi, l'amant de Sambimbo, aveuglé par sa colère, a cru que Didiomba avait mis le feu à son kraal. Et pour se venger, il a abattu les cinq plus belles vaches de Didiomba. C'est pourquoi Okimperi devra lui donner dix vaches : cinq pour remplacer les bêtes abattues et cinq à titre de dédommagement.

« Pekopeko a maintenant une fille de plus et dix vaches de moins, à cause de celles qu'il doit rendre à Didiomba. Okimperi devra lui donner vingt vaches et prendre pour épouse légitime la femme qu'il désire et qu'il a probablement enlevée alors qu'elle était encore la femme d'un autre. Et il paiera le double du prix auquel elle a été rendue, car aujourd'hui elle vaut pour lui autant qu'hier, lorsqu'elle valait vingt vaches. Et comme il ne possède pas assez de vaches, il en paiera dix, tandis que les dix autres seront fournies par Lane, son père, parce qu'il n'a pas donné de sages conseils à son jeune fils. »

Ce jugement valut au chef une ovation grandiose - ou, pour être plus précis, un formidable piétinement accompagné d'éclats de rire, la manière dont on exprime son approbation à Kingongo.



25. Dans l'un des villages gaiement peints des Ndebele, au Transvaal.



26. Des jeunes filles Venda au moulin à piler.



27. Le chef Kuanakali discute avec ses épouses légitimes et ses « épouses honoraires ».

Deux hommes, cependant, prirent part à la joie générale de façons tout à fait différentes. Le premier était Pekopeko, qui semblait fou de joie. Pour lui, le verdict signifiait qu'il était débarrassé de sa fille coupable et échappait ainsi à toutes les difficultés qu'il avait redoutées. De plus, il recevait dix vaches supplémentaires en prime. L'autre était Lane qui, au contraire, était presque fou de rage à l'idée de perdre autant de vaches par la faute de son fils.

145

Les yeux étincelants du chef se posèrent un instant sur les deux hommes, tous deux plongés dans des états d'âme si opposés. Puis il réclama le silence et reprit la parole.

« Mais où serait la justice si, à cause de la chair de sa chair, un homme gagnait du bétail tandis qu'un autre en perdait ? »

À ces mots, on aurait dit qu'un pouvoir magique avait échangé les expressions des visages de Pekopeko et de Lane. Celui qui avait été si heureux devint maintenant désespéré, et inversement.

« Et où serait la justice si moi, votre chef bien-aimé, je passais tous mes jours à travailler dur et à communiquer avec les esprits sans recevoir aucune compensation en retour ? Pekopeko devra donc me payer les dix vaches qu'il reçoit en plus de celles qu'il doit lui-même verser. Et je paierai ces vaches à Lane comme prix de la fiancée pour sa fille Karamuka, qu'il souhaite me donner pour épouse.

« Ainsi, conclut triomphalement le chef, ce que la faute d'un fils a fait perdre à son père lui sera rendu grâce au mérite d'une fille. »

Aussi compliqué que ce jugement puisse paraître, il était en réalité très simple.

Car, hormis le fait que deux femmes changeaient de hutte - ce qui compte fort peu du point de vue de la propriété, puisque les Biemba-Kabando sont si habitués à voir leurs femmes disparaître en raison des préjugés déjà mentionnés des cannibales Oma-Lungui -, seules dix vaches changeaient définitivement d'enclos. C'étaient les vaches qu'Okimperi, l'amant, versait à

Didiomba, le mari, en remplacement des bêtes qu'il avait abattues, comme une sorte de « baume pour le cœur ».

Pourtant, tous les coupables avaient été punis, toutes les victimes récompensées et même les « frais de justice » réglés, sans que personne ait eu à débourser quoi que ce soit, à l'exception, bien entendu, d'Okimperi, le véritable fautif.

Si quelqu'un souhaite savoir comment le jugement fut mis à exécution, ou s'il lui est difficile de comprendre le jugement lui-même et les événements qui y ont conduit, je peux le lui expliquer. J'ai tout suivi attentivement et je me souviens très bien de ce cercle final composé de pierres jaunes et rougeâtres disposées en alternance. Pour être absolument certain de bien comprendre tous les détails, j'ai même persuadé le chef de reproduire pour moi, sur une natte dans sa propre hutte, les différentes dispositions des dix pierres. Je les ai photographiées pendant qu'il me les expliquait.

146

Ma conclusion se trouvait donc confirmée : les seules victimes de toute cette affaire étaient les dix innocentes vaches. Cette journée avait été particulièrement éprouvante pour elles, depuis le moment où elles avaient quitté l'enclos de leur propriétaire, Pekopeko, pour être conduites dans le parc de Didiomba, en remboursement partiel du prix initial payé pour Sambimbo.

Didiomba envoya aussitôt les vaches à Bunyambio, qu'il avait frappé injustement. Celui-ci les transmit immédiatement à Okimperi, le véritable amant, dont il avait incendié les huttes. Okimperi les renvoya à Pekopeko, à titre d'acompte de cinquante pour cent sur le prix de Sambimbo, qui devait désormais devenir sa femme.

Mais les pauvres bêtes n'eurent pas même un instant de repos : des cris et des appels les poussèrent bientôt de nouveau en avant, cette fois au titre des « frais de justice », jusqu'à l'enclos du chef. Bien qu'il fût fort occupé par les préparatifs de son prochain mariage, il ne perdit pas de temps et les envoya à Lane comme prix de la fiancée pour Karamuka ; il était en effet très impatient de la recevoir au plus vite.

Et l'on peut être certain que les malheureuses vaches poussèrent un profond soupir lorsque Lane les ramena chez Pekopeko, en poussant lui-même un soupir tout aussi sincère - quoique de nature exactement contraire - pour compenser le prix que son fils devait payer pour Sambimbo en vertu du jugement.

28. Swaziland : guérisseurs et traditions

Mes précédents voyages au Zululand m'avaient procuré tant d'aventures palpitantes et une si riche moisson d'observations intéressantes que je décidai - plus fasciné que jamais par tout ce qui touchait à la magie et à la sorcellerie, depuis que Bapuka et moi avions pris possession l'un de l'autre - de reprendre la route et de rendre une nouvelle visite à Twadekili, la prêtresse du python. Les lecteurs de mes livres se souviendront peut-être que j'avais bien des raisons de garder de nombreux souvenirs impérissables de cette femme exceptionnellement sage et puissante.

1 In den Urwäldern des Kongo (Orell Füsli, 1947) und Tom Tom (Orell Füssli, 1952)

147

Bien que j'eusse constaté auparavant qu'elle était toujours en vie et que - si tant est que cela fût possible - elle s'était encore rapprochée du sommet de ses capacités, l'idée me vint qu'elle devait désormais avoir pris de l'âge et que je ne devais pas manquer l'occasion de la revoir. Cette visite tombait donc particulièrement bien pour moi, car ce fut la dernière fois que je la trouvai vivante. Quelques mois seulement après avoir quitté son Many, elle mourut - et, bien entendu, son immense python mourut avec elle -, longtemps avant qu'une nouvelle occasion ne me fût offerte, il y a quelques années, de retourner au Zululand et d'y travailler, probablement pour la toute dernière fois.*

En route vers les montagnes d'Enyati où vivait Twadekili, je décidai toutefois de passer d'abord quelque temps au Swaziland, un minuscule pays dont je ne savais pratiquement rien, si ce n'est que j'avais cru comprendre qu'il était encore profondément plongé dans la superstition et la sorcellerie, peut-être même davantage que le Zululand. Autrement dit, à l'époque, je

connaissais moins bien le Swaziland que le lecteur de journaux d'aujourd'hui, dont les yeux parcourent les dernières nouvelles concernant cet ancien royaume miniature. Du point de vue de la bombe atomique et de la guerre froide entre l'Est et l'Ouest, ces nouvelles n'ont certes aucune importance pour le destin de notre monde. Mais elles intéressent le lecteur moyen parce qu'elles parlent d'un monarque africain lointain qui, en cette année 1963, doit faire face à des problèmes familiaux dont le règlement exigera bien davantage que les Pierres sages de Kuanakali.

Le personnage central de cette tempête dans un verre d'eau est Sobhuza II, âgé de soixante-quatre ans. Les Britanniques s'obstinent à l'appeler « chef suprême », alors que lui revendique le droit d'être officiellement reconnu comme roi du Swaziland, tout comme ses sujets le reconnaissent et l'appellent ainsi depuis quarante ans. À l'origine de toute cette agitation, il y a les conférences récemment tenues à Londres afin de transformer également ce petit morceau de territoire sous protectorat britannique en un pays doté d'une constitution moderne et régulière. Cette réforme doit préparer le terrain à son indépendance totale et lui permettre de rejoindre le nombre croissant de nations nouvelles qui ont vu le jour au cours des dernières années. La difficulté, c'est que Sobhuza, malgré les nombreux décès survenus dans leurs rangs, a toujours plus de soixante-dix femmes.

** Sangoma (Orell Füssli, 1960).*

148

D'une part pour maintenir la paix entre elles et, d'autre part, pour ne pas représenter une charge trop lourde sur les épaules vieillissantes de leur maître, la plupart de ces femmes sont dispersées dans tout le royaume. C'est ce qui explique que pratiquement tout le Swaziland soit naturellement plongé dans une agitation considérable.

Les questions qui font l'objet de débats passionnés sur chaque place de marché sont les suivantes : si Sobhuza II devait être officiellement reconnu comme un véritable roi par les autres pays, par les Nations unies, etc., qu'adviendrait-il alors de toutes ces femmes ? Deviendraient-elles toutes des reines ? Ou certaines seraient-elles reines et les autres princesses ? Laquelle d'entre elles accompagnerait le roi lors de ses visites officielles dans les contrées lointaines des autres nations ? Et que faire des hordes d'enfants que

Sobhuza II a eus au cours de ses quarante et une années de règne avec ces quelque soixante-dix épouses encore en vie, sans même compter les enfants de toutes ses nombreuses épouses décédées ou répudiées ? Cette phalange de fils et de filles de tous âges sera-t-elle reconnue comme princes et princesses ? Et qu'adviendra-t-il des innombrables proches de cette interminable succession d'épouses vivantes, décédées ou répudiées : leurs parents, leurs sœurs, leurs frères, etc. ? Et des nombreux membres de la famille du roi lui-même : ses frères, ses sœurs, ses beaux-frères, et ainsi de suite ? Quel seront leur statut officiel, leur rang et leur position à la nouvelle cour de la nouvelle nation ? Et qui, parmi les rares habitants qui restent sur une population africaine d'environ 260 000 âmes, devra payer les uniformes, les tenues d'apparat et tous les autres accessoires nécessaires à une famille royale aussi gigantesque ?

Dans chaque village, chaque hameau et chaque kraal, les discussions autour de ces problèmes deviennent de plus en plus animées, même si une plaisanterie bienveillante ou quelques taquineries en atténuent souvent l'âpreté. Toute cette affaire n'a pourtant rien de particulièrement amusant. Car, récemment interrogé sur cette multiplicité de membres de sa future cour royale, Sobhuza II a donné à un diplomate cette réponse prudente : « Je n'ai pas encore eu le temps de prendre une décision sur ces questions. »

Entre-temps, la magie, entendue dans son sens le plus large, joue un rôle loin d'être négligeable dans la vie du Swaziland d'aujourd'hui. Malgré les sept hôpitaux et les vingt pharmacies entretenus par le gouvernement, avec l'aide des missions, la plupart des Swazis préfèrent ne pas se fier à la médecine des Blancs, sauf dans les cas où leurs propres « docteurs » ont échoué à plusieurs reprises à obtenir une guérison.

149

Les Inyanga Yemitsi typiques des Swazis (pluriel : Tinyanga) peuvent s'occuper de « maladies » qui nous paraîtraient particulièrement étranges et utiliser des remèdes que nous trouverions peut-être encore plus étranges. Ces herboristes professionnels sont cependant tout sauf des charlatans, malgré leurs « sacs de médecine » hérités (dont le contenu est généralement inconnu). Chacun de ces praticiens des plantes médicinales s'est spécialisé dans une, deux ou trois catégories de maladies au maximum et les traite selon d'anciennes recettes secrètes, transmises depuis d'innombrables générations,

du père à son fils préféré, à son frère cadet ou à un autre proche parent. Quels que soient les liens familiaux qui les unissent à leur prédécesseur et maître, ces Tinyanga doivent toujours commencer par suivre une longue période d'enseignement et de formation. Ils ne commencent à exercer leur profession qu'après le décès de leur maître, qui leur a alors légué ses « sacs de médecine ».

Un aspect intéressant à cet égard est qu'un Inyanga doit, outre avoir reçu la formation appropriée et posséder les qualifications requises, avoir également une personnalité parfaitement adaptée, capable d'inspirer confiance à ses futurs patients. Il doit avant tout démontrer qu'il sait de quoi il parle et ne doit présenter chez lui-même aucun des maux qu'il prétend pouvoir guérir chez les autres. Si, par exemple, un Inyanga s'est spécialisé dans les rhumes et les affections similaires, il ne voudra jamais que l'on entende sa propre toux ou ses éternuements. Un autre, spécialisé dans la fertilité, doit pouvoir démontrer qu'il a lui-même eu un nombre considérable d'enfants. Un troisième, dont la tâche principale consiste à assurer de bonnes récoltes dans les champs, n'irait pas très loin si ses propres terres ne produisaient pas de récoltes particulièrement abondantes. Et celui qui utilise de la graisse de lion pour renforcer le courage d'un patient doit pouvoir faire preuve de sa propre bravoure. Tout cela semble parfaitement raisonnable – et représente bien davantage que ce qui est exigé de nos propres médecins et autres professionnels.

Le groupe d'élite parmi ces guérisseurs hautement qualifiés est constitué des Tinyanga dont la mission particulière est de combattre les Umtsakatsi (pluriel : Batsakatsi), c'est-à-dire les sorcières et les sorciers auxquels on attribue la capacité de se rendre invisibles et de voler dans les airs, de pénétrer dans une hutte sans être vus et de plonger ses occupants dans un profond sommeil. On leur attribue également le pouvoir de provoquer diverses maladies et blessures graves, voire de « jeter la mort sur les gens à distance ».

150

Bien plus prestigieux, beaucoup plus puissants, davantage respectés et mieux rémunérés que ces « médecins » sont les Isanusi (singulier : Isangoma), c'est-à-dire les magiciens, les spécialistes des rites et les devins – autrement dit, ceux par la bouche desquels les esprits des ancêtres de la nation continuent de s'exprimer.

Il va de soi que devenir un Isangoma exige une période d'instruction et de formation encore plus longue. Dans la plupart des cas, ces esprits ancestraux si puissants doivent avoir pénétré dans le corps de l'Isangoma par transmission héréditaire, depuis son père, son grand-père, etc. C'est ce qui leur conférerait la sagesse extraordinaire grâce à laquelle ils découvrent les causes du malheur et de la mort, interprètent les rêves, prédisent l'avenir, éloignent la grêle et la foudre et empêchent même les oiseaux de s'attaquer aux récoltes.

À chaque situation particulière correspond un rituel spécifique, généralement assez élaboré, qui doit être respecté. Il arrive qu'un Isangoma ne puisse exercer sa fonction sans entrer d'abord en transe ou être complètement « possédé » par les esprits des ancêtres, qui parlent alors par sa bouche et voient à travers ses yeux fermés. C'est notamment le cas lors des séances complexes organisées pour découvrir les auteurs d'actes répréhensibles.

Dans l'exercice de ses fonctions, un Isangoma porte des vêtements particulièrement impressionnants, des ornements symboliques et une coiffe remarquable. Des peaux, des queues, des plumes d'oiseaux rares, des peaux et des vertèbres de serpents, ainsi que des cornes de différentes tailles et formes contenant des ingrédients magiques : tous ces éléments contribuent à donner aux devins une apparence extrêmement imposante. Celle-ci est généralement encore renforcée par leur intelligence manifeste, leur regard pénétrant et assuré ainsi que la sagesse mûrie qui se dégage de leurs yeux sombres et expressifs.

Lorsqu'il s'agit d'affaires très importantes, plusieurs Isanusi se réunissent, se consultent et travaillent ensemble. Ils ont parfois recours à des rites strictement interdits par les autorités blanches. Dans de tels cas, ils ont généralement l'habitude de se retrouver dans la région déserte de Namahasha, où se rejoignent les frontières du Swaziland, du Transvaal et de l'Afrique orientale portugaise. Ainsi, si une intervention de la police de l'un ou l'autre de ces territoires venait à les menacer, les Isanusi pourraient rapidement franchir la frontière et trouver refuge sur le territoire d'un autre pays.

151

Puisque, en définitive, chaque rite vise essentiellement à la préservation et au bien-être de la nation, le roi, en tant que père de la nation, supervise tous les rites pratiqués par ses sujets, quels que soient leur rang et leur profession. Ici encore, en sa qualité d'Ingwenyama, « le Lion des Swazis », et conjointement avec la reine mère, en sa qualité d'Indlovukati, « la Dame Éléphant », il détient le privilège exclusif d'accomplir les rites nationaux les plus essentiels, à savoir ceux destinés à faire tomber la pluie, si indispensable à la fertilité et à la prospérité des terres et du bétail.

On dit que trois autres personnes seulement, dans toute la nation, possèdent la connaissance complète de ce rite particulier, de sorte qu'elles puissent transmettre ce secret à un autre roi et à une autre reine mère si le couple régnant venait à mourir subitement et simultanément. La possession de ce savoir constitue un fardeau si terrible que même les noms de ces trois personnes ne sont jamais prononcés. Il semble même possible que leur identité ne soit connue que du couple royal lui-même.

Le roi et la reine mère accomplissent ces cérémonies dans un isolement strictement surveillé. Ils renforcent progressivement la puissance du rituel en sacrifiant certains animaux soigneusement sélectionnés, jusqu'à ce que les effets souhaités soient obtenus. Ce n'est que dans les cas de sécheresse exceptionnellement persistante qu'ils ont recours aux pierres de pluie, héritées des tout premiers rois de la nation. Si, malgré tout, la pluie continue obstinément de se faire attendre, d'autres « médecines », particulièrement puissantes, peuvent également être utilisées. Les ancêtres de la famille royale les avaient volées, dans un passé lointain, à des peuples vaincus, lesquels les avaient eux-mêmes dérobées à d'autres peuples plusieurs siècles auparavant.

29. Les esprits des ancêtres

Après avoir terminé notre séjour au Swaziland, nous avions voyagé vers le Zoulouland. Avant de poursuivre notre route vers le kraal de Twadekili, nous nous étions arrêtés pendant quelques jours afin de procéder à ce que nous appelions notre « grand nettoyage de printemps ». Cela consistait à vérifier, huiler et graisser nos véhicules, à remettre en ordre nos différents équipements, à remplacer les cordages des tentes, à réparer les trous dans les toiles de tente, à nettoyer soigneusement tous nos appareils de cinéma et appareils photographiques, et ainsi de suite.

152

Une fois de plus, c'était l'heure de la sieste et, une fois de plus, j'ignorai, tout comme autrefois à bord du « Kigoma », toutes les règles établies et renonçai à ma petite sieste de l'après-midi. Au lieu de cela, j'étais assis à mon bureau, m'obstinant à essayer de remettre en ordre quelques comptes qui semblaient se moquer de moi, tant leurs chiffres refusaient obstinément de tomber juste. Mes compagnons (et sans doute aussi nos Africains) dormaient tous. Notre joli campement – une rangée de tentes et de camions disposés en cercle régulier autour d'un arbre haut et élancé, dressé au milieu d'une étendue de sol dur – était enveloppé d'un silence chaud et somnolent.

Soudain, une voix calme prononça : « Mpashi », comme si quelqu'un se parlait à lui-même. « Mpashi. »

Me demandant qui pouvait parler des « esprits » à cette heure-là, je sortis de ma tente pour en avoir le cœur net. À quelques pas de moi se tenait un Zoulou, droit comme une statue, malgré son âge avancé et sa taille moyenne. Son corps, couvert de rangées de cornes médicinales et de queues d'animaux, était figé dans une posture d'une étrange rigidité. Sa tête, surmontée d'une coiffe élaborée faite de peaux, était rejetée en arrière. Ses yeux, qui brillaient d'une lueur magnétique dans son visage ascétique et intelligent, étaient manifestement fixés sur la cime de cet arbre solitaire et élancé.

À mon approche, il leva la main droite sans bouger les yeux et désigna l'arbre avec son bâton de jet, répétant « Mpashi », cette fois apparemment pour m'indiquer de quoi il s'agissait.

Vitrozzi, l'un de nos photographes, sortit de sa tente d'un air ensommeillé. En apercevant le vieux Zoulou à l'allure si remarquable, il se mit à le photographier sous différents angles, tout en marmonnant : « Un beau spécimen »... clic, clic... « mais il exagère. Il voit des esprits jusque dans un petit arbre... »

Sans se laisser distraire, le guérisseur continua de regarder vers le haut. Il ne nous avait pas salués et nos mouvements, pas plus que le son de nos voix, ne l'avaient dérangé le moins du monde.



28. Un Tinyanga (sorcier) de l'actuel Eswatini (anciennement Swaziland).

Au bout d'un certain temps, Vitrozzi se lassa de prendre des photos. Il s'arrêta et observa silencieusement le vieil homme, qui n'avait pas modifié sa posture de statue et murmurait à présent une sorte d'incantation.

153

Notre campement était installé dans une vallée des monts Enyati et, une fois encore, aucun bruit ne venait troubler la tranquillité des lieux, à l'exception du doux murmure d'une petite source qui avait l'amabilité de nous offrir un agréable bassin naturel où nous pouvions nous baigner, avant de poursuivre son cours vers l'est, telle un ruban sinueux étendu sur l'herbe jaunâtre.

Ce n'est que dans cette région paisible que l'on pouvait encore rencontrer les quelques Zoulous relativement peu nombreux qui, vivant loin des centres de peuplement blanc, avaient conservé la pureté de leur silhouette et la simplicité pittoresque de leur costume traditionnel. C'étaient là, sans doute, les caractéristiques des sujets du « vieux lion Shaka » il y a plus de cent ans.

Je savais qu'ici encore, nous étions entrés dans un monde où chaque événement, aussi insignifiant soit-il, était considéré comme l'œuvre de forces occultes. Mais croire que même les feuilles d'un petit arbre pouvaient trembler sous l'effet du vent par la puissance des esprits, c'était tout de même demander beaucoup à un esprit ouvert.

La scène que nous formions devait être assez absurde : le guérisseur, le regard fermement fixé sur la cime de l'arbre ; nous deux, les hommes blancs, le dévisageant ; et nos boys, qui commençaient à se rassembler à quelque distance, observant à leur tour notre petit groupe.

J'eus l'impression que le vieil homme s'amusait beaucoup à nos dépens à tous, Blancs comme Noirs.

Heureusement, Karroo, un fox-terrier que j'avais acquis peu de temps auparavant, arriva pour sauver la situation. Les poils de sa nuque se hérissèrent et il poussa un grondement menaçant. Suivant son regard, je regardai pour la première fois attentivement l'extrémité du tronc. Une longue mamba grisâtre apparut derrière les feuilles et s'apprêtait à descendre en s'enroulant rapidement sur elle-même.

J'avais peine à en croire mes yeux. Je n'avais encore jamais vu de serpent à une heure pareille et dans un endroit semblable. Pourquoi diable avait-il grimpé dans cet arbre élancé ? Rien, dans sa cime, ne pouvait l'avoir attiré et, de plus, il y était entièrement exposé aux chauds rayons du soleil, que les mambas, comme la plupart des serpents, détestent.

Connaissant le courage de mon chien et sachant que, dès que la mamba serait à sa portée, il se jetterait sur elle sans se soucier le moins du monde du risque de recevoir une morsure mortelle, je lui ordonnai de retourner dans ma tente. Il obéit à contrecœur, en poussant un grondement sourd à chaque pas.

Entre-temps, le serpent, qui mesurait environ 2,50 à 3 mètres de long, avait atteint le sol. Il hésita, puis rampa autour du tronc, hésita de nouveau et répéta plusieurs fois cette manœuvre, jusqu'à ce qu'il s'immobilise finalement.

154

Mais je n'avais pas plus de pouvoir sur mon chien que le sorcier sur ce reptile, qu'il maintenait constamment sous l'emprise de son regard. Et maintenant, sur un geste de sa part, le serpent se mit à glisser et sembla suivre la direction de la massue de jet que le vieil homme tenait dans sa main tendue. Il le suivit d'un pas lent sur une soixantaine de mètres, puis s'arrêta, se retourna après un instant et revint vers nous.

Son attitude avait à présent complètement changé ; il était redevenu naturel, sans contrainte et détendu. Il me salua avec amabilité en levant la main verticalement jusqu'à son front.

Khalani, mon boy personnel, venait de me raconter qu'il avait trouvé ce même mamba quelques heures plus tôt sur une couverture de laine, dans sa tente. Naturellement, m'expliqua-t-il, il n'avait même pas songé un seul instant à le tuer ni même à le chasser, car il avait immédiatement compris qu'il s'agissait de l'esprit de sa mère défunte. Il avait au contraire envoyé un autre boy chercher le sorcier, qui était seul à posséder le pouvoir de parler à l'esprit sous la forme d'un serpent, afin de découvrir pourquoi il était venu rendre visite à son descendant, et de l'amener à repartir en paix, de la manière appropriée et sans l'offenser.

Lorsque je l'interrogeai à ce sujet, le sorcier confirma le récit de mon boy. « De grandes choses attendent Khalani, dit-il, et l'esprit de sa mère est venu les lui annoncer. »

Il leva de nouveau les yeux vers la cime de l'arbre et laissa son regard se porter dans la direction où soufflait le vent. Il resta silencieux plusieurs minutes, le visage concentré, comme s'il tentait de mettre en ordre quelque enchevêtrement d'affaires compliquées, puis s'adressa à mon boy : « Là où le soleil se couche se trouve la Grande Eau, et les Tonga vivent sur ses rives. Et celui qui occupe un rang supérieur à tous les autres est le grand chef suprême, dont le sang coule aussi dans tes veines. Puisse la quatrième lune, lorsqu'elle apparaîtra dans le ciel, te trouver prêt. »

« Ainsi soit-il, père », répondit simplement Khalani, et il serra trois fois la main du vieil homme.

Et ce fut tout, pour le moment.

155

Ce jour-là, le vent soufflait de l'est. J'en déduisis donc, en essayant d'interpréter rationnellement les paroles du sorcier, qu'il avait probablement montré l'ouest, où, comme il le savait parfaitement, vivaient les Tonga. Le fait que le Grand Serpent fût monté jusqu'à la cime de l'arbre, sans doute le point le plus élevé du camp, pouvait être une manière d'indiquer, par association d'idées, que le chef suprême des Tonga, qui occupait la plus haute position dans la tribu, était mêlé à cette affaire. Et le sorcier savait certainement que mon boy était apparenté au chef suprême des Tonga, comme Khalani me le fit comprendre plus tard, en ajoutant qu'il était le fils du frère du chef actuel.

Cette parenté royale m'expliquait d'ailleurs le respect avec lequel les autres boys traitaient Khalani. Dans mon égocentrisme, j'avais attribué cela à sa position de boy personnel. Mais, bien que le chef fût son oncle, je ne voyais pas pourquoi Khalani pouvait espérer lui succéder - car c'était ce que j'avais cru comprendre de l'allusion voilée du sorcier. Le garçon me dit en effet que la fonction de chef se transmettait en ligne directe, de père en fils.

Les événements que le sorcier avait ainsi prédits pour l'avenir, et qui l'avaient amené à affirmer que, dans trois mois, de « grandes choses »

arriveraient plus ou moins à mon boy, demeuraient donc pour moi une énigme. Et je suis certain que Khalani lui-même n'avait pas compris ce que le sorcier avait voulu dire.

Je savais parfaitement qu'il serait vain de poser au sorcier lui-même autre chose que les questions les plus superficielles sur ce sujet. J'essayai effectivement de lui soutirer quelques renseignements lorsque je le rencontrai de nouveau par hasard, mais, avec les formules de politesse les plus raffinées, il ne me révéla absolument rien.

Les semaines passaient, tandis que nous nous déplacions d'un endroit à l'autre de la montagne. C'était une activité plaisante. Souvent, la nuit, je me disais que nous avions accompli dans cette région tout ce qu'il était possible d'accomplir. Encore un jour, et nous approcherions du kraal de Twadekili. Alors je pourrais me détendre dans mon fauteuil de camping « Raja », fumer de nouveau un cigare et contempler nonchalamment Bapuka, qui, bien entendu, dominait ma tente depuis l'emplacement le plus en vue.

156

Presque chaque fois que cela se produisait, une nouvelle idée naissait lentement dans mon esprit. Elle grandissait, prenait forme et consistance. Je me mettais à étudier les cartes, mes anciennes notes et les quelques ouvrages de référence fiables dont je disposais. Bientôt, ma décision était prise. Oui, nous repartirions le lendemain. Mais seulement pour gagner cette autre vallée. J'étais certain que le professeur trouverait lui aussi ce projet formidable - ou qu'il emploierait des mots dans ce sens. Et, chose étrange, chaque nouvelle inspiration - appelons-la ainsi - se révélait extraordinairement intéressante et riche de résultats, même si elle retardait toujours davantage notre arrivée chez Twadekili.

À l'époque, ces retards me mettaient quelque peu mal à l'aise, car retourner au kraal de la Prêtresse du Python avait été, à l'origine, l'objectif le plus important et le plus urgent de mon voyage. Étais-je en train de devenir un adepte de la nonchalance ? Il me semblait que je me servais tout simplement de Bapuka comme prétexte pour m'accorder davantage de temps et inventer sans cesse de nouvelles raisons de prolonger nos errances dans cette partie enchanteresse du vieux pays zoulou, encore véritablement intacte.

Ce n'est qu'après coup que je compris la situation. Je finis par reconnaître que l'influence de Bapuka - ou mon propre instinct, ou le simple hasard, ou quelle qu'ait pu en être la cause - m'avait poussé à m'attarder si longtemps. Car si j'étais arrivé chez Twadekili comme prévu et l'avais donc quittée plusieurs mois plus tôt que je ne le fis finalement, j'aurais manqué l'un des drames les plus étranges du veld et, à mon avis, l'un des actes les plus étonnants de la Prêtresse du Python.

Quoi qu'il en soit, pendant un certain temps, je n'avais pas vraiment oublié l'épisode de Mpashi, mais je n'y pensais pas beaucoup non plus. Peu à peu, j'en étais venu à considérer Khalani comme un élément permanent et presque indispensable de ma vie quotidienne, lorsqu'un jour un groupe de guerriers s'approcha bruyamment de notre camp.

Dès les premiers mots qu'ils adressèrent à Khalani, j'appris qu'ils étaient venus lui annoncer qu'en vertu de ses droits du sang et d'une décision du Conseil des anciens des Tonga, il avait été proclamé nouveau chef suprême. Bien que Khalani s'efforçât de dissimuler son trouble derrière l'attitude impassible d'un fier guerrier, je voyais qu'il était presque aussi surpris que moi.

Je n'avais pas remarqué l'arrivée du sorcier, mais soudain je le trouvai debout à côté de moi. D'humeur joyeuse, comme un homme qui arrive à l'heure à un rendez-vous fixé depuis longtemps, il prit sa part du chœur de félicitations et des acclamations que les messagers, mes autres boys et tous les habitants des environs, qui commençaient à affluer dans le camp, adressaient au nouveau chef.

157

Et lorsque Khalani, après avoir échangé de chaleureux adieux avec mes compagnons et moi-même, et promis plusieurs vaches en cadeau au sorcier, fut parti à la tête d'un cortège bruyant, le vieil homme s'approcha de nouveau de moi.

Au cours des deux semaines précédentes, nous étions devenus de bons amis, et j'étais heureux de le voir à présent, car il avait l'intention de me rendre visite pendant plusieurs jours.

« Les esprits des morts ne se trompent jamais », m'avait-il affirmé avec gravité. Comme je supposais que maintenant, sa prédiction s'étant réalisée, il serait peut-être davantage disposé à parler, je lui racontai comment j'avais essayé d'interpréter ses paroles et lui avouai que je n'avais jamais réussi à comprendre ce qui lui avait permis de prévoir le délai qui s'écoulerait avant que ces événements ne se produisent.

Il m'écouta en souriant, avec une affection presque paternelle, mais une lueur malicieuse brillait dans ses petits yeux.

« N'as-tu donc pas vu toi-même, demanda-t-il lorsque j'eus terminé, que le mamba avait fait trois fois le tour de l'arbre, puis s'était arrêté précisément au début du quatrième tour ? »

Comme j'éprouvais le vague soupçon, assez désagréable d'ailleurs, qu'il se moquait de moi derrière ses paroles posées et courtoises, je renonçai à essayer de suivre le fil de sa pensée et me contentai de vérifier un seul fait.

« J'avais compris, d'après ce que m'avait dit Khalani, lui dis-je, que lorsque le chef suprême meurt, son propre fils lui succède. »

« Oui, baaba, répondit le vieil homme. Lorsque les esprits vinrent chercher le chef suprême des Tonga, ils emportèrent aussi son fils unique le même jour. Ne t'avais-je pas dit, me rappela-t-il doucement, que les esprits ne se trompent jamais ? »

30. Twadekili, la prêtresse du Python, le voit.

Souvent, lorsque je suis le vol d'un oiseau et que j'observe la belle liberté avec laquelle il plane dans les airs, admirant son adresse à voler avec légèreté et en ligne droite vers l'endroit où il désire aller, je me demande quel être lent et maladroit est l'homme, et combien il est retenu et entravé par toutes sortes de limitations.

158

Je ne pourrais exprimer autrement le sentiment que j'éprouvais devant l'extraordinaire faculté d'une sage femme indigène de faire voyager son esprit

à travers le temps et l'espace à sa guise, de voir ce qu'elle souhaitait voir et, lorsqu'il lui plaisait, de contempler le présent, le passé et l'avenir.

Je dis bien contempler - et non se souvenir du passé ou imaginer l'avenir, comme chacun de nous peut le faire lorsqu'il possède une bonne mémoire et une certaine dose d'imagination. Je ne fais pas non plus allusion à la faculté de prévoir, de façon plus ou moins vague, certains événements futurs, comme je l'avais observé chez le sorcier dans le cas de Khalani.

Je veux dire voir littéralement, dans tous leurs détails, des événements qui se déroulent hors de portée de sa vue physique, et cela exactement au moment où ils se produisent, après qu'ils se sont produits ou avant qu'ils ne se produisent. Les voir avec la même facilité et la même précision que celles avec lesquelles nous pouvons observer quelque chose qui se passe à cet instant même, ici, sous nos yeux, ou à grande distance sur un écran de télévision, ou suivre au cinéma, sur l'écran, des événements qui se sont déroulés dans une autre partie du monde.

C'est certainement l'une des choses les plus merveilleuses dont j'aie jamais été témoin en Afrique. Et, comme je l'ai déjà mentionné, ce fut lorsque nous arrivâmes enfin chez mon ancienne amie, la Prêtresse du Python, Twadekili - lors de cette visite mémorable, qui eut lieu exactement au bon moment, mais qui devait malheureusement être aussi ma dernière - que nous eûmes le privilège de suivre pas à pas la manifestation étonnante de ses dons et de ses pouvoirs extraordinaires.

Les choses se déroulèrent de telle manière que mes compagnons et moi-même pûmes soit observer personnellement chaque détail, soit obtenir confirmation, par les déclarations de témoins dignes de confiance, des faits auxquels nous n'avions pas assisté directement.

Tout commença un matin, alors que le professeur Arnou, Vittozzi et moi-même discutions avec la Prêtresse du Python. Nous espérions que notre conversation à bâtons rompus nous permettrait d'apprendre quelque chose susceptible d'éclairer les différents « miracles » que je l'avais vue accomplir autrefois.

À un certain moment, au beau milieu d'une phrase, elle s'interrompit brusquement - comme si quelqu'un venait d'apparaître devant elle.

« Un grand chef vient me consulter, nous expliqua-t-elle quelques instants plus tard. C'est une affaire grave, plus grave encore qu'il ne le croit. »

159

Après avoir regardé autour de lui pour s'assurer que personne n'était en vue, Vitrozzi lui demanda : « Comment le sais-tu ? »

« Je le vois », répondit-elle, tout en continuant à fixer droit devant elle. « Je le vois. Il est maintenant à la source, en bas dans la vallée. »

Le professeur Arnou, dont le scepticisme dépassait même celui de Vitrozzi, me murmura : « Elle a dû l'apprendre grâce à un tam-tam ou à un autre signal. » Il avait l'habitude de trouver une explication simple, rapide et « logique » à tout ce qu'il voyait.

La prêtresse du Python ne comprenait naturellement pas ses paroles en français, mais elle lisait soit dans ses pensées, soit devinait celles-ci au ton de sa voix ; car elle répondit aussitôt :

« Non, je le vois de mes propres yeux. Il est en train de couper une branche du grand arbre Mobanga, qui se reflète dans la source. Il en fabrique une nouvelle hampe pour son bouclier. »

« Il vient seul », poursuivit-elle après un instant. « Denner est dans une situation très difficile. Le feu a détruit une grande partie de son maïs. Et il a retrouvé trente-deux de ses vaches mortes, victimes d'une maladie mystérieuse ! »

« De quelle maladie s'agit-il ? » demandai-je.

« De la méchanceté d'un frère jaloux. »

Après avoir donné cette réponse, elle se retira brusquement dans sa hutte.

« Une maladie qui, jusqu'à présent, n'a été répertoriée dans aucun manuel vétérinaire », commenta le professeur en riant.



29. Sambimbo, la nouvelle épouse que Didiomba a prise dans une tribu amie.



30. Pekopeko, le père de Sambimbo.



31. Le sorcier au visage ascétique et aux yeux magnétiques, qui interprétait le comportement de Mamba.

Notre expérience quotidienne nous avait appris que la distance entre la source et le kraal de la prêtresse du Python nécessitait quatre heures de marche pour nous et trois heures pour un indigène. Et exactement trois heures plus tard, Vittozzi, qui s'était porté volontaire pour monter la garde, nous appela.

Le chef arriva sans son escorte habituelle. Il ne portait aucun insigne de sa dignité et affichait sur son visage une expression d'inquiétude et de désespoir.

Dans sa main droite, il tenait trois sagaies et un bouclier recouvert de peau de bœuf tachetée, renforcé par une hampe verticale. Sans cérémonie, le professeur Arnou lui prit le bouclier des mains, l'examina en silence, puis nous le tendit. La hampe était faite de bois vert et frais, dont l'écorce venait tout juste d'être enlevée. Elle provenait sans aucun doute du grand arbre Mobanga situé près de la source, le seul arbre de cette espèce dans toute la région, à notre connaissance.

160

« Où as-tu trouvé cela ? » demanda le professeur en désignant le bâton, tandis qu'il rendait le bouclier au chef.

« À la source, là-bas en bas », répondit ce dernier, quelque peu surpris. « À l'instant même, lorsque je l'ai traversée. »

Je vis la tête de Twadekili apparaître dans l'ouverture basse et ovale de sa hutte, et l'ombre d'un sourire illumina un instant la gravité de son visage.

Le chef s'avança rapidement vers la hutte ; il était évident qu'il avait hâte de commencer sa consultation auprès de la prêtresse du Python. Après l'échange habituel de salutations, elle s'assit devant l'entrée, lui fit signe de prendre place à côté d'elle et nous lança un regard que j'interprétai comme une invitation à nous asseoir également auprès d'elle.

Il commença aussitôt à lui raconter ses difficultés. Ce n'était que ce matin-là que l'une de ses troupeaux avait été frappée par une étrange maladie. Trente-deux belles vaches, une part considérable de sa fortune, s'étaient

rendues comme d'habitude au point d'eau et, peu après, avaient péri de manière imperceptible. De plus, un grenier à céréales avait pris feu pour une raison inconnue. Tous ses biens semblaient soudain frappés par une malédiction.

« Ô prêtresse du Python, sauve-moi », furent ses derniers mots suppliants. « Toi seule, toi seule qui vois tout. »

« Et où se trouve ton frère Nguo ? » demanda soudain la prêtresse du Python, comme si elle sortait d'un rêve.

Le chef n'en savait rien. Il n'avait pas vu Nguo depuis la veille au soir.

« Je vois Nguo », dit Twadekili.

« Je le vois hier, lorsque tu l'as puni parce qu'une fois encore, il t'avait désobéi. Je le vois ce matin, avant le lever du soleil, se rendre à la source. Il tient à la main une grande calebasse en bois que Sindela lui a donnée. Elle est remplie de poison, qu'il jette dans l'eau. Puis il s'enfuit… Je vois tes vaches arriver, conduites par ton plus jeune fils, et je les vois boire cette eau ; car elles ne savent pas que la mort s'y cache. »

Le visage du chef était devenu gris comme de la cendre, et il était suspendu à chacune des paroles de la prêtresse du Python, tandis que ses sourcils se fronçaient sous l'effort qu'il faisait pour se représenter mentalement les personnes et les événements, dans tous ces lieux qui lui étaient si familiers et que Twadekili lui décrivait successivement, exactement comme elle les voyait.

161

« Une femme a mis le grenier à céréales en feu pendant que tu te penchais sur tes vaches malades. Des pensées de joie remplissent son cœur à l'idée de ta ruine. Et des pensées d'amour pour Nguo, dont elle sait qu'il se trouve en sécurité, caché dans le kraal de son père Sindela. »

« Rumati ? » s'exclama le chef, incrédule et horrifié. « Rumati, ma femme préférée ? »

« Rumati », répondit-elle calmement. « Et je te vois retourner dans ton kraal, l'âme remplie de pensées de vengeance. Mais tu la cherches en vain. Tu rassembles tes meilleurs guerriers autour de toi et tu pars avec eux vers le kraal de Sindela. »

La prêtresse du Python voyait - elle voyait toute la scène - et la décrivait dans les moindres détails. Cela me fit penser à un commentateur sportif dont la voix nous parvient de loin par la radio, tandis qu'il décrit toutes les phases d'un match de football qui se déroule sous ses yeux.

Le chef et ses guerriers encerclent dans l'obscurité, peu avant l'aube, le kraal du beau-père traître. Aux premières lueurs du jour nouveau, ils avancent. Un pressentiment de danger envahit le chef lorsqu'il approche de la troisième hutte. Il a raison, car à l'intérieur, Nguo est aux aguets, son assegai à la main, attendant de surgir pour attaquer son frère. Nguo bondit hors de la hutte, mais le chef a été prévenu à l'avance et ne reçoit qu'une légère blessure. Les deux hommes en viennent alors à une lutte acharnée. Mais les guerriers du chef se précipitent à son secours et le dégagent au moment même où il est sur le point de succomber à la force démente de son frère malfaisant. Nguo est capturé et conduit devant le conseil des Indunas.

Le chef fouille alors chaque hutte du kraal de Sindela, mais il ne parvient à trouver ni Nguo ni sa fille Rumati...

Le commentateur était assis là, devant nous, scrutant le temps et l'espace, observant et décrivant chaque mouvement de ce jeu à mort qui allait se dérouler le lendemain !

« Mais Rumati - où est-elle ? » Le chef profita d'une pause dans le discours de la prêtresse du Python pour lui poser cette question inquiète au sujet de la femme dont le bien-être semblait lui importer davantage que le sort de son frère, le salut de sa propre vie ou même la perte de ses vaches.

Twadekili ouvrit la bouche pour lui répondre. Mais aucun son n'en sortit. Elle demeura immobile, figée, les yeux rivés sur quelque chose qui se déroulait devant elle.

162

Pendant plusieurs secondes, elle resta silencieuse, et ces secondes durent paraître interminables au pauvre homme qui attendait sa révélation.

« Où se trouve Rumati », dit-elle enfin, « Umkulum-Kulu, le plus grand des dieux, te le fera savoir au moment fixé. Mais, pour ta propre sécurité, porte ce collier jour et nuit. »

En tendant le bras vers l'arrière, à l'intérieur de sa hutte, elle en sortit un collier fait de graines séchées. Je ne sais pas si elle l'avait préparé pour cette occasion particulière ou si elle en conservait un en réserve pour une éventualité de ce genre.

Sans laisser paraître la moindre émotion intérieure sur son visage impassible, elle fit passer le collier autour du cou du chef.

« Inzimbiti ! » s'écria-t-il. Et nous fûmes tous surpris par l'expression d'une profonde épouvante qui faisait trembler sa voix.

L'homme qui se leva et nous adressa un bref salut distrait n'était plus le même que celui qui était arrivé peu auparavant au kraal de la prêtresse du Python. Alors, son visage exprimait l'inquiétude et la douleur. Mais à présent, il était profondément marqué par le chagrin, et ses yeux reflétaient une horreur indescriptible.

« Inzimbiti ! Inzimbiti ! » l'entendîmes-nous murmurer tandis qu'il s'éloignait lentement. Ses épaules étaient voûtées, comme si ces derniers instants avaient fait peser sur elles le fardeau de nombreuses années.

31. La malédiction des Inzimbiti

La prêtresse du Python suivit le chef du regard jusqu'à ce qu'il disparaisse. Puis elle reprit la parole, d'une voix douce, s'adressant en réalité davantage à elle-même qu'à nous.

« Rumati ! Je te vois, Rumati, il y a deux jours, lorsque tu as mélangé à la farine de maïs que tu préparais pour le chef la poudre magique que tu avais reçue de ton père. Afin que ton époux ne découvre pas que Nguo était devenu ton amant. Mais tu ignores que, pour préparer cette poudre, ton père n'a pas

broyé les graines de Muzanga, qui rendent aveugle, mais celles de l'Inzimbiti. »

163

Inzimbiti est le nom que les Zoulous donnent à l'arbre de fer, qui a pour eux une très grande valeur parce qu'ils en fabriquent leurs magnifiques gourdins de jet. Du moins, c'est ce que nous savions. Nous avions nous-mêmes ramassé à plusieurs reprises, comme curiosités pour nos collections, les longues gousses qui restent suspendues à l'arbre pendant plus d'un an avant de se dessécher, de se contracter et de libérer leur contenu, les graines. Nous avions entendu dire que les rongeurs et les oiseaux mangent les graines sèches sans en subir aucun dommage, mais que les graines encore vertes sont extrêmement toxiques pour l'être humain.

Cependant, si Rumati avait tenté d'empoisonner son mari, consciemment ou non, je ne comprenais pas pourquoi celui-ci avait été si bouleversé, si horrifié, en apprenant cette nouvelle deux jours plus tard. À moins que le poison contenu dans ces graines n'agisse que plus tard et progressivement ? Je demandai à la prêtresse du Python si tel était bien le cas.

Malgré son apparence tout à fait normale, elle devait se trouver dans une sorte d'état de transe, car elle semblait ne pas m'entendre.

« Mais ce que tu ignores, Rumati », poursuivit-elle de cette voix douce, grave et sépulcrale qui produisait un effet si étrangement saisissant, « c'est que ce n'est pas ton mari, mais Nguo, l'homme que tu aimes, qui a mangé toute la galette de maïs pendant que tu étais partie à la source chercher de l'eau. Et maintenant, un feu brûle dans l'estomac de Nguo, dans sa gorge, dans son cœur, tandis qu'il est caché dans le kraal de Sindela. Et demain - oh ! - je te vois, Rumati, pleurer à cause de ton crime, pleurer et appeler au secours. Mais personne ne se trouve près de toi. Personne, à part quelqu'un qui ne peut pas t'entendre. Et le jour suivant... Oh ! »

Quelque chose d'effroyable avait dû apparaître aux yeux de Twadekili ; car, poussant un petit cri, elle se glissa dans sa hutte avec la rapidité d'une anguille et appuya contre l'entrée le bouclier d'osier recouvert de peau qui lui servait de porte.

Je crois qu'aucun d'entre nous ne fut surpris lorsque, le lendemain, les événements se déroulèrent point par point exactement comme Twadekili les avait prédits. Lorsque nous apprîmes le verdict des Indunas, les anciens sages de la tribu, nous ne pûmes que nous étonner du fait que Twadekili avait « entendu », plusieurs heures auparavant, la sentence qu'ils allaient prononcer !

Sur ordre des Indunas, tout le bétail appartenant à Nguo devait être confisqué, et le coupable lui-même devait être immédiatement conduit, sous l'escorte de dix membres de la garde personnelle du chef, auprès des autorités lointaines des Blancs, afin d'être jugé par le magistrat de police à Eshowe.

164

Lorsque nous regagnâmes ce soir-là notre campement, près du kraal de Twadekili, où nous discutâmes naturellement avec animation des événements de la journée, l'assurance tranquille de Vitrozzi me prit tout à fait au dépourvu. Je venais d'évoquer l'ignorance absolue de Nguo au sujet de la mystérieuse disparition de Sindela et de sa fille, lorsque Vitrozzi m'affirma : « La prêtresse du Python sait parfaitement où ils se trouvent. »

Me tournant vers le professeur Arnou, m'attendant à rencontrer son sourire cynique habituel, je le trouvai dans une disposition d'esprit grave et méditative.

« Il y avait quelque chose dans le regard de Nguo, nous dit-il, qui ne me plaisait pas. Je ne saurais dire exactement comment le définir, mais cela m'a fait frissonner. »

Je dois avouer que ni Vitrozzi ni moi n'avions rien remarqué de semblable. Bien au contraire, nous avions été surpris par le calme de Nguo pendant toute la durée du procès, ainsi que par la docilité inattendue avec laquelle il s'était laissé ligoter par les guerriers et emmener.

« Hum, fit le professeur en hochant la tête, oui, je sais, je l'ai remarqué moi aussi. Pourtant, ses yeux me faisaient penser à ceux d'un léopard affamé, tapi dans l'attente du moment où il pourra bondir sur sa proie sans défense. »

Cette image pittoresque, ajoutée à son expression d'ordinaire si sobre et si précise, était si frappante que Vitrozzi et moi échangeâmes un regard, tandis qu'un vague sentiment de malaise m'envahissait.

Une fois arrivés au campement, nous essayâmes en vain de voir Twadekili. Comme elle en avait l'habitude chaque fois qu'elle avait un problème grave à résoudre, elle s'était enfermée dans sa hutte - une retraite que nous avions pris pour règle de ne jamais troubler.

Le lendemain matin, cependant, nous la vîmes sortir de sa hutte et nous nous empressâmes d'aller lui rendre visite. Nous la trouvâmes tout à fait disposée à parler.

« C'est Nguo qui a tué Sindela », nous dit-elle en réponse à nos questions. Nous fûmes si surpris que la prêtresse du Python accusât Nguo de ce crime que nous oubliâmes complètement le sort du vieil homme. Nous le croyions déjà bien loin sur la route d'Eshowe, ligoté et escorté par dix guerriers de la garde personnelle du roi.

« Oui, déclara Twadekili avec une grande assurance, c'était Nguo. Il a tué Sindela hier, avant d'être capturé. Mais je l'ai revu au moment où il s'apprêtait à tuer Rumati, et ce matin j'ai envoyé un avertissement au chef. »

165

Elle s'interrompit et, après une pause, s'adressa de nouveau à nous.

« Je vois maintenant le chef. Il part seul pour sauver Rumati, mais il arrive trop tard ; car son pied blessé ne lui permettra pas de courir aussi vite qu'il le voudrait. Et je vois aussi Magugu, qui sauve le chef au moment même où Nguo s'apprête à l'abattre. »

Ces crimes commençaient à faire beaucoup pour nous, mais pour le professeur, c'en était tout simplement trop.

« La meilleure pièce de Grand-Guignol que j'aie jamais vue », dit-il. Mais le regard que lui lança Twadekili sembla suffire à figer le sourire sur ses lèvres.

« Tu ne sais pas, ô Père, lui dit-elle, que celui qui avale les graines de l'Inzimbiti se mettra à manger de la chair humaine.

Et seul le collier de graines d'Inzimbiti qu'il porte peut protéger un homme contre le risque d'être dévoré par un tel individu. »

« Je comprends maintenant l'expression de ces yeux », dit calmement le professeur. Son intérêt scientifique était pleinement éveillé. « Je ne crois pas un instant que ces graines possèdent un pouvoir pareil. Mais si tous les indigènes des environs y croient avec autant de ferveur, cela produit probablement le même effet sur le pauvre diable qui a avalé ces graines. »

La prêtresse du Python sourit comme si elle avait compris chacun de ses mots, puis poursuivit :

« Depuis ma hutte, j'ai vu Nguo se dégager des mains des gardes et disparaître sous leurs yeux. J'ai vu les crimes terribles qu'il commettra. Et j'ai vu Magugu courir pendant très, très longtemps et sauver le chef au moment même où celui-ci voit fondre sur lui l'horrible destin qui l'attend : être dévoré par son propre frère. »

« Et Nguo ? demandai-je. Que va-t-il lui arriver ? »

« Le cœur de Nguo sera transpercé par la pointe de son propre assegai. »

Avec sa manière habituelle, brusque et contrainte, elle se leva et s'apprêta à s'éloigner rapidement de nous.

« Comment Magugu pourra-t-il le retrouver, lui cria Vitrozzi, s'il ne sait pas où Nguo est allé ? »

Twadekili s'arrêta. Une pointe d'impatience rendit sa voix plus sèche.

« Je l'ai vu là-bas, dit-elle avec autorité. C'est donc là qu'il sera. »

166

Or, ce matin-là même, nous avions vu Magugu, un guérisseur qui vivait dans un kraal voisin. En nous rappelant notre conversation avec lui, nous

fûmes tous vivement frappés par le fait qu'à ce moment-là, il ne savait encore rien de ces événements si secrets.

À cet instant, il nous sembla qu'un rideau épais et impénétrable s'abattait tout autour de nous.

La prêtresse du Python demeura longtemps enfermée dans sa hutte et, pendant toute la semaine qu'il nous restait à passer dans les environs, nous ne la revîmes pas. Nous finîmes donc par devoir partir sans même avoir pu l'apercevoir un instant. (Si j'avais su que je ne la reverrais jamais vivante, je serais certainement resté jusqu'à ce qu'elle reparaisse. Mais qui aurait pu prévoir une chose pareille ? Peut-être elle. Et peut-être n'était-elle plus sortie de sa hutte afin d'éviter un dernier adieu.)

Nos tentatives pour voir Magugu et le chef ne furent pas davantage couronnées de succès. Nous ne pûmes non plus rien apprendre à leur sujet auprès de leurs familles ou des autres indigènes.

Tous les indigènes étaient effectivement devenus soudainement réservés et mystérieux. Leur attitude montrait clairement qu'ils ne s'inquiétaient nullement de l'absence de leur chef et de Magugu. Malgré leurs dénégations aimables, ils savaient selon toute vraisemblance parfaitement où les deux hommes étaient partis.

Bien qu'ils observassent le même silence au sujet de Sindela, de sa fille et de Nguo, leur réaction à nos questions concernant ces trois personnes était tout autre. Il ne nous fut pas difficile de déduire de leur nervosité que le malheureux trio avait disparu non seulement du pays, mais aussi du monde des vivants.

Tout ce que nous pûmes encore apprendre, c'est que Nguo avait effectivement réussi à échapper à ses gardiens, et ce le soir même du jour où il avait été emmené par le tribunal des Indunas.

La veille du jour prévu pour notre départ, une allusion de mon boy personnel nous éclaira enfin sur le changement d'attitude des indigènes à notre égard. Ils craignaient que les autorités blanches ne mènent une enquête. Et puisque nous en savions tant et étions si avides d'en apprendre davantage, ils redoutaient sans aucun doute que nous ne les attirions, sciemment ou non,

dans des ennuis avec les lointaines autorités blanches. Ils s'étaient donc enfermés dans leur coquille, comme des huîtres.

167

Ils étaient particulièrement inquiets à cause de la rumeur de cannibalisme qui flottait dans l'air ; car cette pratique inspire aujourd'hui aux Zoulous la honte et l'horreur. À ma connaissance, il n'y a eu qu'un seul autre cas de ce genre parmi eux au Zululand au cours des trente dernières années. Comme dans l'exemple que je raconte ici, il s'agissait d'un cas isolé, et le crime avait été commis par deux individus qui, eux aussi, avaient été transformés en bêtes sauvages après avoir mangé des graines d'Inzimbiti.

32. La mort de Nguo avait été prédite.

Lorsque nous arrivâmes dans la charmante petite ville d'Eshowe, capitale du Zululand et principal centre de circulation des nouvelles zouloues, il ne nous fallut pas longtemps pour découvrir d'autres éléments sur cette affaire. Ce que nous n'apprîmes pas auprès du magistrat de police et du greffier du tribunal - un vieux sergent noir, plein de sagesse, et un jeune officier de police blanc, dynamique, qui étaient tous deux mes amis depuis des années - nous pûmes le reconstituer nous-mêmes à partir de ce que nous avions appris de Twadekili et qu'ils ignoraient.

En quelques mots, voici ce qui s'était passé :

Après de longues recherches, les corps de Sindela, Rumati et Nguo avaient été retrouvés. Il avait été officiellement « établi » que tous trois avaient été attaqués et tués par des léopards ou d'autres animaux sauvages, alors qu'ils se cachaient imprudemment dans la brousse pour échapper au châtiment qu'ils méritaient.

Telle était la version officielle - que nous-mêmes, comme la plupart de nos amis d'Eshowe, accueillîmes avec certaines réserves.

Finalement, à mesure que notre propre reconstitution des événements prenait forme, nous découvrîmes que les choses s'étaient déroulées tout autrement. Le jour où Twadekili nous avait annoncé sa dernière prédiction, Magugu s'était rendu au kraal du chef dans l'espoir d'y apprendre quelque

chose de nouveau. Mais, à son arrivée, il avait trouvé les dix guerriers abattus qui formaient l'escorte de Nguo. Ils lui apprirent que le chef était parti seul quelques heures auparavant, en direction de la brousse où Nguo avait disparu après avoir échappé à ses gardiens. Profondément dévoué à son chef et homme courageux lui-même, Magugu avait décidé de le suivre, peut-être avec le pressentiment que son chef aurait besoin de lui.

168

« Inzimbiti », avaient murmuré les guerriers, pleins d'effroi et de révérence, lorsqu'il leur avait fait part de ses intentions. C'était là la véritable raison pour laquelle ils n'avaient pas osé se lancer à la poursuite de Nguo. Mais Magugu, lui, n'éprouvait aucune crainte ; car il portait autour du cou un collier de graines que la prêtresse du Python lui avait donné deux jours auparavant. Et il avait ainsi entrepris l'expédition devant laquelle dix guerriers courageux avaient reculé.

À partir de ce moment, ma représentation des épisodes suivants de la tragédie fut si vivante que j'avais l'impression de les avoir vécus moi-même. Un jour, en effet, après de nombreuses sollicitations, Magugu accepta de reconstituer pour moi les événements qu'il avait alors vécus et les actes qu'il avait accomplis, en un lieu situé juste à l'extérieur d'Eshowe et qui ressemblait beaucoup à l'endroit d'origine. Il y avait été convoqué par le tribunal. Le talent des indigènes pour la pantomime est si remarquable qu'un homme, par exemple, ne peut raconter la mise à mort d'une antilope sans reproduire avec une grande vivacité tous les mouvements et toutes les émotions de l'homme et de l'animal. On imaginera donc aisément avec quel dramatisme Magugu nous fit revivre ces événements funestes.

Ce jour-là, nous dûmes parcourir une longue distance à pied avant que Magugu ne trouve un endroit qui, selon ses propres termes, était « le jumeau de l'autre ». C'était un morceau de forêt qui occupait une petite vallée entre deux collines escarpées. Dès que nous arrivâmes aux premiers arbres, Magugu commença aussitôt son jeu de scène. Il scrutait attentivement le sol, comme s'il cherchait des traces. Puis, par des gestes de pantomime, parfois soulignés par un ou deux mots, il nous montra comment il avait découvert une zone d'herbe piétinée et parsemée de gouttes de sang, et comment, après avoir fouillé minutieusement les environs, il avait trouvé dans l'herbe une longue épine robuste, maculée de sang. C'était l'épine qui s'était enfoncée si

profondément dans le pied du chef qu'il avait dû s'asseoir pour l'en retirer. Il s'agissait du pied gauche, car, le long des empreintes du pied gauche qu'il avait suivies, Magugu avait remarqué à plusieurs reprises des traces de sang.

Magugu décrivit ensuite avec une précision minutieuse la marche d'une heure qui l'avait conduit le long du sentier, ce soir-là, à l'heure fatidique. Il n'oublia pas de nous montrer avec quelle prudence il avait avancé, et comment le moindre battement d'ailes, le plus léger bruissement de feuilles ou d'herbe le faisait sursauter.

169

Enfin, il s'arrêta et, se penchant en avant, scruta attentivement une petite ouverture entre les extrémités des hautes herbes et les branches basses des arbres. Puis il bondit en avant vers une petite clairière devant lui, faisant tournoyer ses lances dans une main et son gourdin de jet dans l'autre. Il esquissa le geste de porter, avec son gourdin, un coup terrible à un ennemi invisible. En réalité, c'était Nguo qui avait reçu ce coup, précisément au moment où il s'apprêtait à tuer le chef, étendu sur le sol, sans défense et s'efforçant désespérément d'empêcher son frère, à tout prix, de lui arracher du cou le collier d'Inzimbiti.

La prêtresse du Python, songeai-je lorsque Magugu fit une pause, avait donc vu tout ce qui s'était réellement passé : elle en avait été le témoin oculaire. Mais deux jours auparavant, alors que les événements se déroulaient à trente-cinq kilomètres d'elle.

Et ce qu'elle avait pu voir grâce à ce don extraordinaire, elle l'avait observé en spectatrice et non en participante, qui aurait peut-être pu, même indirectement, modifier d'une manière ou d'une autre le cours des événements. Autrement dit, si elle prévoyait un malheur et faisait parvenir un avertissement à la personne concernée, et que celle-ci modifiait ensuite sa stratégie, tout cela était déjà inclus dans la vision de Twadekili. En pénétrant le mystère de l'avenir, cette vision ne lui montrait pas ce qui se serait produit sans son avertissement, mais bien, jusque dans les moindres détails, ce qui devait réellement se produire : y compris l'avertissement, la stratégie modifiée qu'il provoquerait et les conséquences qui devaient nécessairement en découler. Mais Magugu interrompit mes réflexions et reprit son récit.

Dès que Nguo fut tombé à terre, le chef s'était relevé et, saisissant un assegai - par hasard l'une de ces armes que Nguo avait cachées là avant son arrestation -, il avait écarté les hautes herbes, comme s'il n'osait pas les toucher de ses mains.

À son grand effroi, Magugu y avait découvert le corps sans vie de Sindela, toujours attaché à un arbre, à l'endroit où il se trouvait depuis le matin de l'audience, lorsque Nguo l'y avait attaché et battu à mort.

170

Ce devait être la personne qui, selon les paroles de la prêtresse du Python, s'était trouvée près de Rumati, « mais qui n'avait pas pu entendre ses appels au secours ».

Car, sous un autre arbre, gisait le corps de Rumati. Les cordes encore enroulées autour du tronc indiquaient qu'elle y avait autrefois été attachée.

Mais ce qui constituait pour Magugu le comble de l'horreur, c'était que le corps de Rumati était incomplet. La mare de sang frais autour d'elle et le feu qui fumait encore à proximité, d'où s'échappait une épouvantable odeur de chair carbonisée, révélaient bien trop clairement au chef et au guérisseur ce que les graines d'Inzimbiti avaient inspiré à celui qui en avait mangé.

« Rumati, Rumati », murmura le chef tandis qu'il se tenait là, contemplant le spectacle pitoyable qui s'offrait à eux. Et cette preuve muette de l'outrage infligé à sa femme infidèle, mais qu'il aimait toujours, semblait le rendre fou.

Puis un cri semblable à celui d'une bête sauvage retentit dans la clairière.

Nguo venait de reprendre connaissance. S'emparant de son couteau, il se releva d'un bond et se jeta sur son frère en poussant ce cri inhumain. Mais le chef tenait toujours la lance qu'il avait saisie quelques minutes auparavant. Se retournant, il la plongea profondément dans le cœur de Nguo.

La tragédie qui pesait depuis plusieurs jours si lourdement sur les bons Zoulous des montagnes venait de connaître son épouvantable dénouement.

Alors que Magugu s'essuyait le front et que ses derniers mots résonnaient encore à mes oreilles, les paroles de la prêtresse du Python me revinrent à l'esprit :

« Le cœur de Nguo sera transpercé par son propre assegai. »

33. Sagesse antique

Dans quelle mesure le Python, qui partageait la hutte de Twadekili, était réellement « impliqué » dans ses guérisons et dans la formulation de ses déclarations et prophéties si stupéfiantes, c'est une chose que ni moi ni personne de ma connaissance ne saurions dire. Quant à savoir comment et pourquoi il mourut au même instant que Twadekili, c'est là un autre mystère que je ne tenterai même pas d'expliquer.

171

Il semble toutefois plus facile de comprendre la raison de cette ancienne tradition qui exige qu'une prêtresse du Python décédée, ainsi que le Python qui l'a accompagnée et inspirée tout au long de sa « vie professionnelle », soient enterrés sous le plancher de la hutte entièrement privée de sa successeure.

Leur présence invisible, là-dessous, constitue la preuve du soutien spirituel et moral que la nouvelle sorcière continue de puiser dans le souvenir inoubliable de sa prédécesseure, cette femme exceptionnelle à laquelle elle doit tout ce qu'elle sait.

Cela signifie qu'un nouveau maillon vient s'ajouter à la longue chaîne ininterrompue des prêtresses du Python, qui ont consciencieusement transmis leur savoir hérité, leurs secrets et leurs capacités à travers les siècles - personne ne peut imaginer combien de siècles -, chaque nouvelle génération enrichissant ce savoir de quelques pépites d'or supplémentaires : les expériences et les découvertes que chaque prêtresse du Python a faites personnellement au cours des années consacrées au service de son peuple.

En même temps, cela représente également la perpétuation sans fin de cette croyance immémoriale et inébranlable dans les pouvoirs de la sagesse, du renouveau et de la régénération, que tant de peuples et de civilisations différents attribuent au serpent depuis la nuit des temps.

Certaines âmes prosaïques prétendent que cette croyance, vieille de plusieurs milliers d'années, s'explique par le fait que le serpent mue fréquemment. Pour ma part, cette explication ne me paraît nullement convaincante et, à coup sûr, insuffisante. Je sens qu'il y a bien davantage derrière tout cela, même si nous ne pouvons pas le voir.

Quoi qu'il en soit, il demeure un fait : aujourd'hui encore, le serpent enroulé d'Asclépios, le dieu mythologique de la médecine, est l'emblème de l'American Medical Association ; les deux serpents enlacés autour du bâton ailé du dieu Mercure sont utilisés par le service de santé de l'armée américaine ; et les serpents, sous une forme ou une autre, constituent presque partout dans le monde l'emblème le plus courant des médecins et des pharmaciens.

Quant au mot « prêtresse du Python », on ne peut ignorer son origine dans le mot grec Pytho, ancien nom de Delphes. C'est là, autant que nous le sachions, que les premières prêtresses du Python, prêtresses du dieu Apollon, rendaient des oracles, prédisaient les événements futurs et accomplissaient des guérisons miraculeuses.

172

Pourrait-il donc exister une étroite parenté entre les exploits glorieux de l'ancienne Hellade et la barbarie du Zululand plus moderne ? Une succession interminable de femmes douées d'un don de clairvoyance - un lien qui aurait traversé tant de siècles et se serait étendu des eaux bleues de la Méditerranée septentrionale jusqu'aux montagnes jaune-verdâtre du lointain Zululand, à la pointe sud de l'Afrique ?

Plus d'une fois, je me suis posé cette question et j'ai cherché une réponse auprès de personnes compétentes en la matière - mais je ne l'ai trouvée nulle part.

D'un autre côté, nous devons une fois encore nous rappeler combien de choses nous, qui vivons dans la seconde moitié du XXe siècle, ne comprenons toujours pas, ou dont nous commençons à peine à lever le voile.

Ainsi, j'ai lu, par exemple, dans les rapports de recherche les plus récents et les plus avancés, qu'un amas d'étoiles d'un éclat intense, dont les

astronomes peuvent observer et mesurer la luminosité, s'éloigne de la Terre à une vitesse égale au sixième de celle de la lumière, soit 300 000 kilomètres par seconde, et doit donc se trouver à deux milliards d'années-lumière de nous.

Une autre galaxie, disent-ils, doit se trouver à 3,6 milliards d'années-lumière, puisqu'elle s'éloigne de la Terre à une vitesse égale au tiers de celle de la lumière. Mais, ajoutent-ils, pour être visible avec un tel éclat, elle doit émettre cent fois plus de lumière que notre Voie lactée tout entière, avec ses cent milliards d'étoiles.

Ils estiment également que certains de ces amas stellaires émettent des nuages d'énergie rayonnante équivalant à la quantité qui serait libérée si toute la matière contenue dans 2 500 000 soleils était entièrement transformée en énergie. Ou encore que quelques-uns de ces amas stellaires rayonnent chaque seconde plus de cent milliards de fois davantage d'énergie thermique et lumineuse que le Soleil.

Peut-être d'autres personnes sont-elles capables de comprendre, voire simplement d'imaginer, ce que signifient toutes ces affirmations troublantes, ou ce que cela implique lorsque d'autres astronomes nous assurent que, si une étoile gigantesque de la Voie lactée venait à exploser en cet instant même, les habitants de la Terre n'en sauraient rien avant encore 30 000 ans.

Personnellement, ces affirmations ne signifient pas grand-chose pour moi. Je dois être un ignorant honteux, car je ne sais qu'en faire. Pour ce qui me concerne, je peux seulement dire que, même si je ne suis pas capable de comprendre ces phénomènes, je ne refuse pas d'y croire. Ils dépassent tout simplement mon entendement ; ils se situent au-delà de mon horizon. Voilà tout.

Tout comme tant de facultés des prêtresses du Python et d'autres sorciers, ou encore les capacités de perception extraordinairement développées des populations indigènes, peuvent sembler exagérées ou invraisemblables à une personne qui n'a pas eu avec elles une longue expérience personnelle.

173

En outre, je tire des chiffres, des images et des visions des astronomes, qui semblent tout droit sortis de la fantaisie, un certain sens des proportions, presque réconfortant.

Je regarde les images de radiotélescopes pesant des centaines de tonnes, les récepteurs d'impulsions radar mesurant plusieurs dizaines de mètres de diamètre, ainsi que les gigantesques écrans radar apocalyptiques qui ont été construits ou sont en cours de construction pour des milliards de dollars, afin de nous permettre d'entrevoir pour la première fois les mystères déconcertants dont je viens d'esquisser brièvement quelques exemples.

Puis mon esprit revient à une énigme ou à un événement merveilleux que j'ai rencontré au cours de ma vie en Afrique et sur lequel je veux maintenant écrire. Comme ils paraissent soudain infiniment petits et simples, je dirais presque insignifiants, en comparaison ! Comme ils doivent être extraordinairement faciles à résoudre, à expliquer et à démontrer ! Et si je n'en suis pas capable moi-même, quelqu'un d'autre le pourra ; et si cela n'a pas été possible aujourd'hui ou au cours des dernières années, cela le sera peut-être dans un avenir proche - à condition que des équipes de chercheurs compétents les abordent avec les moyens appropriés et selon les méthodes adéquates.

À ce premier « à condition que » s'en ajoute un deuxième. Et c'est le pire de tous : encore faudrait-il qu'un gouvernement, une fondation ou une entreprise disposant de richesses inépuisables manifeste un jour suffisamment d'intérêt pour consacrer les moyens nécessaires à la résolution de problèmes aussi relativement insignifiants.

Car ces solutions pourraient bien se révéler vitales pour notre propre santé, notre bien-être et nos progrès - et cela dès maintenant, et non dans quelques centaines de milliards d'années-lumière, ni même dans le modeste délai de 30 000 ans à compter d'aujourd'hui.

C'est précisément ce qui s'est produit, et continue de se produire, dans un autre domaine relevant du même univers : celui des secrets qui constituent une partie de l'héritage ancestral des sorciers « primitifs », des prêtresses du Python et des guérisseurs traditionnels.

La raison en est que ces secrets sont moins difficiles et moins compliqués à étudier. Et que chaque découverte concrète et positive trouvera un public immense, déjà tout disposé à l'accueillir, et pourra donc rapidement être transformée en un profit financier considérable, parfois même colossal.

174

Il existe de nombreux précédents, qui, bien entendu, ne se limitent pas à l'Afrique, et leur histoire remonte à une époque déjà fort ancienne. Il y a près de deux cents ans, William Withering, en étudiant un remède de bonne femme utilisé dans le Shropshire pour fortifier les cœurs défaillants, découvrit que son principe actif provenait de la digitale pourpre. C'est ainsi qu'il mit au jour la digitaline, qui demeure aujourd'hui encore l'un des médicaments les plus efficaces.

En 1885, on isola l'éphédrine comme principe actif du ma huang, cette drogue végétale que les Chinois utilisent depuis quelque cinq mille ans. Elle sert encore aujourd'hui au traitement de l'asthme. Les anciens remèdes à base de racine de serpent, employés en Inde contre certains troubles psychiques et l'hypertension, inspirèrent l'extraction de la réserpine - un produit qui devint le point de départ d'une florissante affaire de plusieurs millions de dollars.

En Inde également, plusieurs tribus reculées savent depuis des siècles préparer une tisane qui fait baisser le taux de sucre dans le sang : le traitement oral naturel que nos propres diabétiques ont dû attendre jusqu'à il y a sept ans. On connaît par ailleurs des cas avérés et bien documentés où, au Nicaragua, un guérisseur indigène a traité avec succès un cancer de la peau au moyen d'un cataplasme fait d'une sorte de pâte de feuilles écrasées. Ces pratiques font aujourd'hui l'objet d'études spécialisées. Récemment aussi, les racines d'igname mexicaines, signalées à l'attention des chercheurs par des sorciers-guérisseurs, auraient constitué une importante source de matière première pour les hormones stéroïdes de la famille de la cortisone. Des chimistes de grandes entreprises pharmaceutiques ont également analysé avec soin une noix rouge utilisée en Haïti par des praticiens vaudous pour calmer des patients atteints de troubles mentaux. En Afrique, ils ont en outre obtenu d'un guérisseur une préparation prometteuse qu'il appelle Mafuta Bhabesi - graisse de lion.

Certains lecteurs ont peut-être pensé que je « racontais des histoires » lorsque j'ai décrit dans SANGOMA comment Zitwezonke Mtetwa, le guérisseur de Suakes, était parvenu, comme si cela allait de soi, à faire produire en quelques heures à une jeune fille vierge une telle quantité de lait qu'elle put allaiter abondamment un nourrisson dont la mère était morte la nuit précédente.

J'ai naturellement rapporté la vérité toute pure. Mais, après cette expérience, mon intérêt fut d'autant plus vif lorsque je lus dans une revue scientifique un article sur l'ixbut des Indiens du Guatemala.

Orell Füssli, 91

175

Le jeune Manuel Serrano avait été fasciné, sur la plantation de son père, par les récits selon lesquels une tisane préparée à partir d'ixbut, suivant une ancienne recette indienne, pouvait augmenter la production de lait d'une mère, voire la provoquer chez des femmes très âgées. Après avoir fait ses études en Allemagne et obtenu ses doctorats en chimie et en sciences naturelles, il retourna dans son pays pour enseigner à l'université San Carlos de Guatemala, dans la capitale. Mais il continua à consacrer ses loisirs à l'étude de l'ixbut et, avec l'aide de plusieurs médecins guatémaltèques, entreprit des expériences à grande échelle auprès d'environ 1 800 mères qui avaient des difficultés à allaiter.

On finit par découvrir que 50 % d'entre elles étaient absolument incapables d'allaiter sans ixbut, mais qu'elles y parvenaient parfaitement avec cette plante. Chez 35 % des femmes, qui ne produisaient que très peu de lait, on constata une amélioration sensible. Les 15 % restantes, chez lesquelles le changement était minime, étaient pour la plupart de tempérament nerveux.

Serrano constata toutefois le même faible pourcentage d'échecs dans ses expériences parallèles avec des chèvres dont on avait établi qu'elles n'étaient pas nerveuses. En revanche, des spécialistes de l'industrie laitière rapportèrent que la production de lait de leurs vaches doublait exactement lorsqu'on leur administrait de l'ixbut (Euphorbia lancifolia). Le Dr Serrano avait véritablement essayé presque tout sur sa propre femme, y compris l'hormone prolactine, qui stimule la production de lait. Rien ne lui avait permis

d'allaiter ses quatre enfants. Mais après avoir bu chaque jour six tasses d'infusion d'ixbut, préparée en faisant infuser cinq feuilles ou cinq morceaux de tige, elle en fut parfaitement capable.

Un autre secret vieux de plusieurs siècles, commun aux Indiens d'Amérique du Sud et aux Bantous d'Afrique centrale et orientale, consistait à envelopper leur viande, généralement coriace et fraîchement abattue, dans des feuilles de papayer. (Les fruits juteux de cet arbre constituaient presque chaque jour l'essentiel de notre petit-déjeuner au cours de toutes nos expéditions.) Ni les Indiens ni les Bantous n'avaient la moindre idée de la raison pour laquelle cette coutume était si fidèlement observée. Nos différents cuisiniers de camp l'ignoraient eux aussi. Ils savaient seulement que ces feuilles attendrissaient la viande et lui conservaient son jus.

Comme les scientifiques l'ont découvert, cela s'explique par le fait que les feuilles de papayer, tout comme le jus de ses fruits, contiennent une enzyme qui attendrit les tissus protéiques de la même manière que les sucs digestifs de l'estomac. Deux anciens militaires de carrière américains eurent assez d'imagination pour tirer profit de cette découverte. Après avoir mis au point un procédé permettant de mélanger l'extrait de papaye au sel de table ordinaire et avoir suffisamment fait connaître leur attendrisseur de viande, ils furent récompensés, trois ans plus tard, par un chiffre d'affaires annuel de 3 000 000 de dollars.

176

34. Foi ou superstition ?

Je pourrais remplir des pages et des pages en décrivant des exemples similaires. Je préfère toutefois citer quelques chiffres. Qu'on songe qu'aux seuls États-Unis, en une année (1961), 6 500 000 dollars furent consacrés à la recherche officiellement reconnue sur les rhumatismes et l'arthrite, tandis que le public dépensait 250 000 000 de dollars en traitements inutiles, parfois même nuisibles. Et que, cette même année, les États-Unis consacrèrent 890 millions de dollars à la recherche médicale dans tous les domaines, tandis que la population américaine dépensait un milliard de dollars tout rond en charlatanisme, en gadgets inutiles et en cures diététiques excessives.



32. La prêtresse du python Twadekili.



33. Le méchant Ngno, frère du chef.



34. Le plus âgé des Indunas prononce le verdict contre Ngno.



35. Les guerriers qui assistent au procès font des gestes menaçants en direction de Ngno, que les gardes emmènent.

Lorsqu'on songe que ce milliard de dollars fut gaspillé en une seule année en pures pratiques de charlatans et en soins de guérisseurs sans qualification par des citoyens américains généralement considérés comme hautement civilisés et raffinés, est-il étonnant que, partout dans le monde, et tout particulièrement dans les régions sauvages d'Afrique, des milliers de représentants d'entreprises chimiques et pharmaceutiques recherchent littéralement de nouvelles plantes ou des herbes rares possédant de réelles propriétés médicinales ?

La plupart du temps, ces hommes envoyés en mission mettent à l'épreuve d'anciennes recettes indigènes, essentiellement en retrouvant et en interrogeant les sorciers-guérisseurs et les hommes-médecine, qui détiennent la majorité de ces secrets. Et ces botanistes, ces chimistes, ces médecins, sans oublier les grandes organisations qui les soutiennent, ont été plus que récompensés de leurs vastes efforts. Car la découverte et la fabrication chimique appropriée d'un nouveau produit utile peuvent - comme l'ont montré des dizaines de cas antérieurs - apporter à la fois la gloire et des millions de bénéfices. (Tout comme, peut-être, quelqu'un qui aurait davantage le sens des affaires que moi découvrira un jour le secret du Fifero ou de certaines feuilles semblables à des feuilles de pommade, comme celles que le père de Skaimunga m'a données.)

Inversement, la médecine africaine et les pouvoirs magiques sont si étroitement liés qu'il n'est pas surprenant que l'Africain, aussi profondément imprégné de superstition soit-il, continue d'accorder une confiance aveugle à ces mêmes sorciers, non seulement pour les questions de santé, mais aussi pour toutes les autres affaires qui ont de l'importance à ses yeux. Il ne faut pas davantage s'étonner qu'il soit plus que disposé à leur payer leurs traitements, leurs conseils et leurs prédictions avec de précieuses chèvres et des vaches, et qu'il leur donne la préférence plutôt que de profiter des soins gratuits qui lui sont proposés par toutes sortes d'hôpitaux, de missions et autres institutions des Blancs.

177

Car l'Africain est sans aucun doute profondément superstitieux, et le restera encore longtemps. Pendant d'innombrables générations, les croyances superstitieuses ont constitué un élément essentiel de toute l'existence de sa race, de sa tribu et de sa famille.

Comment pourrait-on les effacer complètement, même chez le nombre relativement restreint de ceux qui ont reçu une éducation entièrement européenne ou américaine et assimilé une bonne dose du mode de vie occidental ?

Je connais assez bien un ambassadeur auprès des Nations unies d'une nouvelle république africaine. En Amérique, il vit avec son unique épouse - car les siens sont déjà chrétiens convertis depuis la deuxième génération - et ses enfants dans une magnifique suite de pièces de l'un des meilleurs et des plus chers hôtels de New York. Sa jeune femme, vive et jolie, achète ses vêtements chez Bonwit Teller. Il ne porte que des costumes confectionnés par un célèbre tailleur de Savile Row ; ses chaussures et ses chemises sont faites sur mesure en Italie. Il rédige lui-même ses discours dans un anglais impeccable et, ce qui est plus significatif encore, les transporte personnellement dans une serviette en cuir de porc de la maison Mark Cross. (Rien à voir avec son collègue, dont on a tant parlé, qui fait porter sa serviette par un porteur - même si ce n'est pas exactement sur la tête, comme ses femmes avaient encore l'habitude, il y a trois ans à peine, de porter ses bagages et sa nourriture sur la tête lorsqu'elles le suivaient en procession respectueuse sur un sentier de la jungle.)

À son poignet gauche, mon ami porte, sur un bracelet en or, le dernier modèle d'une montre suisse en or, électrique, antichoc et étanche, avec calendrier. Mais un jour, tandis qu'il me versait un whisky de la marque King Ransom, assez corsé, son poignet droit devint visible et, sous le revers impeccable de sa manchette, apparut une amulette africaine plutôt répugnante.

Lorsqu'il vit que mes yeux l'avaient remarquée et qu'ils trahissaient involontairement une certaine surprise, il expliqua avec un peu de gêne : « Mais bien sûr, je la porte toujours. Celle-ci et une autre encore. » Sur ce, il dénoua sa cravate Countess Mara à vingt-cinq dollars, ouvrit son col et déboutonna les premiers boutons de sa chemise de soie. Il me montra alors un autre talisman, suspendu à son cou par une corde très décolorée.

178

« Un célèbre sorcier-guérisseur me l'a donné après avoir étudié mon avenir, lorsque j'étais encore un petit garçon. Mon père lui a payé deux grosses vaches pour cela. Et quel investissement ! Le vieux sage avait prédit que, tant que je porterais ces deux amulettes sur moi, le succès, le pouvoir et la santé me seraient assurés. Et - regardez-moi donc. Regardez ce que je suis devenu, moi qui suis parti de la misérable case sale de ma famille, dans un pauvre petit village ! »

« Vous croyez vraiment que tout cela est dû à ces amulettes ? »

« Mais naturellement. Écoutez-moi. Lorsque j'étais à l'université, mon collier s'est cassé un jour au moment précis où j'allais passer un examen d'une importance capitale à tous égards. J'étais pressé et, pour ne pas risquer de perdre mon amulette, je l'ai laissée dans un coffret fermé à clé, dans ma chambre. À la consternation générale, y compris celle de tous mes professeurs, j'ai échoué à cet examen - la seule fois de toute ma vie. Et je ne crois pas avoir jamais été aussi sûr de moi : j'avais étudié avec tant d'application. Mais non ! Attendez. Il y a encore autre chose. »

Il se leva et me fit signe de le suivre dans la luxueuse salle de bains ultramoderne.

« Regardez-moi cette douche. En avez-vous jamais vu une meilleure, plus sûre à toute épreuve ? Eh bien, il y a dix-huit mois, alors que je m'étais savonné, ce bracelet a glissé de mon poignet droit. Bon. L'amulette n'était pas restée deux minutes sur le sol que j'ai glissé et suis tombé, me brisant le bras gauche en trois endroits - heureusement le gauche - et me blessant gravement au genou… »

« Cela ne pourrait-il pas être un simple accident ? Ou même de l'autosuggestion ? »

« Pas du tout, mon cher ami. Les deux seuls accidents en près de quarante ans - et vous appelez cela une coïncidence ? C'était tout simplement ce que le vieil homme m'avait prédit. Pendant que j'étais à l'hôpital, deux décisions d'une importance capitale pour mon pays ont été soumises au vote - et je n'étais pas présent. Vous voyez donc que je dois porter ces objets en permanence, jour et nuit. Pas seulement dans mon propre intérêt, non, mais aussi dans celui de mon pays ! »

Je réfléchissais à une réponse appropriée lorsque je vis son visage, d'un brun clair couleur chocolat, prendre une teinte gris cendré tandis qu'il se signait précipitamment.

179

« Pour l'amour de Dieu, si vous racontez cela à qui que ce soit, je vous en prie, ne mentionnez ni mon nom ni mon pays ! Un ennemi politique quelconque pourrait m'arracher le talisman de mon poignet droit dans la cohue du métro ou dans une autre foule. Et alors, que nous arriverait-il ? » Et, pour la deuxième fois, il fit le signe de la croix, ce qui me parut tout à fait déplacé dans le cadre de cette controverse. L'ambassadeur comprenait vite et saisit mes sentiments en un éclair.

Il sourit d'un air gêné. « Qu'y a-t-il de mal à avoir deux polices d'assurance-vie au lieu d'une seule ? »

Je me souviens qu'après avoir quitté l'hôtel, je ne pus m'empêcher de penser à un autre homme politique africain, plus important et beaucoup plus cultivé : le Dr Kwame Nkrumah, président du Ghana et Osagyefo, le Sauveur, l'Infaillible, le Guide qui donne sans cesse, le Géant du Ghana, le Lion et l'Aigle, le Défenseur, celui qui fait toujours tout comme il faut, etc. Il a une si haute opinion de lui-même qu'il rêve de gouverner toute l'Afrique noire. Pourtant, cet homme, docteur en théologie, lorsqu'il s'est agi de choisir une épouse, n'a jamais songé à entreprendre une démarche aussi importante sans avoir d'abord tenu de longues et sérieuses consultations avec un sorcier.*

Rien d'étonnant, dès lors, à ce que ses journaux publient à l'envers les photographies de ses ennemis politiques, dans le but de leur jeter un mauvais sort ; à ce que ses partisans brûlent les portraits de ces ennemis dans des cercueils ; à ce que ses fidèles viennent de différentes régions du Ghana pour chasser les mauvais esprits qui tourmentent Osagyefo (et poussent des hommes à tenter de l'assassiner), en lui offrant des décoctions de racines d'igname et d'œufs et en aspergeant ses pieds illustres de sang de mouton ; ou encore à ce qu'aucune autorité n'ait osé intervenir lorsqu'il y a quelque temps, une baleine morte s'est échouée sur la plage de la capitale et y est restée pendant plusieurs jours, empestant l'air dans les environs d'Accra. On y voyait un heureux présage, censé assurer une pêche abondante aux

pêcheurs. Des prêtres et prêtresses fétichistes accomplissaient des rites solennels à côté de la hutte de palmes qui abritait l'énorme carcasse, tandis que des tambours battaient des rythmes funèbres et que des bœufs étaient abattus en sacrifice.

Voir La nouvelle Afrique (Orell Füssli, 1959).

180

Il n'est donc pas étonnant non plus que l'un de ses admirateurs, alors que le Dr Nkrumah s'apprêtait à participer à une conférence du Commonwealth à Londres, où il devait déjeuner avec la reine et les autres premiers ministres et chefs d'État, et être photographié en leur compagnie, ait rapidement décapité l'un de ses propres enfants et enterré la tête sur la plage, le visage tourné vers la mer, conformément à une ancienne superstition selon laquelle il fallait procéder ainsi pour assurer le retour sain et sauf du dirigeant.

Ou encore – pour passer de l'horrible au grotesque – que la société Parker, qui domine le marché de l'encre en Afrique occidentale, ait récemment vu ses ventes s'envoler comme une fusée et se soit étonnée de la demande soudaine des détaillants pour de l'encre en bouteilles de cinq litres. On découvrit ensuite que tout cela était littéralement dû à une immense soif de savoir : des femmes enceintes buvaient chaque jour des quantités assez considérables d'encre, car elles étaient fermement convaincues que leurs enfants sauraient ainsi écrire dès leur naissance.

Ce qui précède n'a cependant pas été écrit avec le moindre sentiment de supériorité condescendante. Il convient en effet de tenir compte d'un point essentiel : la croyance au bien et au mal, sous d'innombrables nuances et à des degrés divers, régit l'ensemble de l'humanité. En Afrique, on pourrait essentiellement la caractériser par les expressions « bons et mauvais esprits », dont les différentes catégories de guérisseurs-sorciers sont les interprètes vivants sur terre. Mais cela ne diffère pas beaucoup de ce que nous appelons la chance ou la malchance, même si nos « interprètes sur terre » sont d'une variété infinie et, chez les personnes religieuses, placés sous la surveillance et l'inspiration de puissances supérieures dans les cieux.

Car, religieux ou non, nous autres Blancs sommes-nous vraiment exempts de toute superstition ? Mon dictionnaire définit notamment ce terme comme

suit : « Croyance en des choses qui ne sont pas véritablement des objets de culte, ou vénération de celles-ci ; croyance ou article de foi fondé sur l'ignorance ou sur des idées indignes concernant la divinité ; pratique ou hommage reposant sur une telle croyance ; croyance au surnaturel ; croyance en l'intervention directe de puissances supérieures dans certaines affaires, comme la croyance aux pouvoirs de la sorcellerie ou de la magie, ou aux phénomènes surnaturels tels que les apparitions, les présages, etc. »

181

Eh bien, qu'en est-il d'un chat noir qui traverse notre chemin ? Ou du fait de passer sous une échelle ? Pourquoi certaines personnes ont-elles quelque chose contre le vendredi, tandis que d'autres redoutent le nombre treize ? Et pourquoi craignons-nous les conséquences lorsqu'un miroir se brise, même s'il ne vaut que quelques centimes, alors que nous n'y prêtons aucune attention lorsque nous cassons un verre précieux ? Pourquoi frappons-nous sur du fer ou du bois (ou, pour montrer que nous nous prenons nous-mêmes pour des imbéciles, sur notre propre tête) ? Ne croisons-nous jamais les doigts ou ne faisons-nous pas un autre geste équivalent pour conjurer le mauvais sort ? Pourquoi certaines personnes ne supportent-elles pas qu'on jette un chapeau sur un lit ou que deux couteaux soient placés en croix sur la table de la salle à manger ? Et ainsi de suite, et ainsi de suite.

Le mot « superstition » ne pourrait-il pas également s'appliquer au récit suivant, publié dans The New Yorker du 1er décembre 1961, à propos d'un événement survenu à notre excellent ami, le colonel Z. T. Beach ? Eh bien, cela a marché. Voici ce que raconte l'article :

L'exorcisme des mauvais esprits, si jamais le sujet vient à être abordé, n'est plus une pratique étrangère aux habitants de Park Avenue.

« Lorsque mon supérieur, M. William Ichabod Nichols, emménagea il y a quelques années dans un appartement de l'immeuble situé au 417 Park Avenue, raconta récemment M. Stewart Taft Beach, rédacteur en chef adjoint de This Week, lui et sa femme furent importunés par des pigeons sur leur balcon. Les pigeons roucoulaient et voletaient à toute heure du jour et de la nuit, et ainsi de suite. Un soir, M. et Mme Nichols évoquèrent cette nuisance devant les époux Roy Howard, alors qu'ils dînaient chez eux. Mme Howard, dont la chambre donne sur un jardin, leur raconta comment elle avait résolu

un problème semblable grâce à une petite astuce que son mari avait apprise en Chine.

“J'ai fait cuire l'un des œufs de pigeon et je l'ai mangé, et cela les a fait fuir”, dit-elle.

À bon entendeur, salut. Mme Nichols rentra chez elle, prit un œuf de pigeon, le fit cuire dur et le mangea. À peine cela fut-il fait, me raconta son mari, que les pigeons s'envolèrent en direction du Racquet Club et que, depuis lors, on ne les a plus revus. »

Personnellement, je m'étais cru – à une seule exception grave près – assez peu superstitieux, jusqu'à cet instant précis où je viens de découvrir dans le dictionnaire la définition citée plus haut ! Ce n'est qu'alors que j'ai pris conscience du nombre de points sur lesquels je devais reconnaître ma culpabilité.

Le plus grand de tous mes péchés – et je le confesse volontiers – réside dans ma fidélité absolue et ma foi en Bapuka (tout comme ma femme partageait cette même conviction). Il en a été ainsi pour nous deux depuis le jour même où nous l'avons rencontrée : moi d'abord, puis Ellen par la suite.

Je ne pourrais vraiment pas affirmer en toute sincérité que notre confiance ait jamais été, ne serait-ce qu'une seule minute, moins profonde et moins dévouée que celle de mon ami, l'ambassadeur africain auprès des Nations unies, envers les deux amulettes qu'un vieux sorcier lui avait offertes.

Et bien que ce sentiment de confiance ait été profond chez nous dès le début, plusieurs raisons impérieuses sont venues s'y ajouter et renforcer encore davantage cette foi.

182

35. Bapuka ? Une foi inébranlable !

J'avais déjà commencé à décrire certaines de ces raisons lorsque j'ai rédigé, l'année dernière, la première version de mon autobiographie. Mais, par hasard, j'ai ensuite abordé cette question avec ma femme. Et Ellen, dont les conseils judicieux, bien que rarement prodigués, m'ont toujours paru

absolument dignes de confiance, me recommanda immédiatement de supprimer toute allusion particulière à Bapuka dans cet ouvrage et de réserver plutôt ces éléments au présent livre, qu'elle m'avait elle-même proposé à l'origine et pour lequel nous avions recueilli ensemble des documents depuis des années.

C'est pourquoi, entièrement d'accord avec son conseil, j'ai omis dans le manuscrit définitif, envoyé à mes différents éditeurs, toute référence au rôle important que, selon notre conviction profonde, Bapuka avait joué dans nos deux vies, à commencer par la découverte, parfaitement réciproque, de nos existences respectives et par la fusion de nos deux vies.

Je dois commencer par revenir au mois de mars 1931, lorsque je fus autorisé à quitter l'hôpital italien du roi Umberto, au Caire, réduit à l'ombre de moi-même. Ayant échappé de justesse à la mort lors de ma première grave crise de fièvre bilieuse hémoglobinurique, j'étais aussi faible et épuisé qu'un chiffon mouillé. J'étais si maigre que mes vêtements flottaient autour de moi.

Mais plus vide encore était mon portefeuille. Cette maudite maladie avait entraîné un désastre financier si complet pour l'expédition dans laquelle je m'étais lancé que j'aurais presque pu peser mon portefeuille et mon compte bancaire sans en sentir la présence : tous deux étaient absolument vides.

Autrement dit, même une somme d'argent modeste m'aurait alors semblé être un don du ciel. Elle m'aurait permis de régler immédiatement les diverses difficultés contre lesquelles je m'efforçais péniblement de lutter sans grand succès. Elle m'aurait également rendu la tranquillité d'esprit dont j'avais désespérément besoin pour retrouver un peu de santé et de vigueur.

183

Un jour, cependant, je reçus la visite d'un baronnet britannique que j'avais connu par l'intermédiaire d'un ami. Il vint me voir dans le modeste logement où je passais ma convalescence. Lorsqu'il aperçut la statuette de Bapuka, qui me tenait compagnie du haut d'une grande commode, et se mit aussitôt à parler de sa collection d'idoles, célèbre dans le monde entier, je commençai à me raidir.

Il eut toutefois la délicatesse de me demander s'il pouvait l'examiner de plus près, et je pouvais difficilement lui refuser cette faveur. De plus, il la manipula avec tant de douceur, presque avec révérence, que je me détendis peu à peu. Sans même m'en rendre compte, j'étais heureux de voir comment cet homme si cultivé, fort de sa grande expérience, savait apprécier la texture du vieux bois, la perfection du travail de sculpture et toute la beauté exceptionnelle de ma déesse.

Mais lorsque Sir Edward plaça devant son œil droit une sorte de loupe, comme celles qu'utilisent les horlogers, et me demanda combien je voulais obtenir pour la statuette, je faillis exploser.

« Remettez-la à sa place », lui dis-je, bien que je n'aie pas l'habitude de parler sur un ton aussi brusque. « Exactement là où elle se trouvait. Et veuillez la laisser tranquille ! »

Je suppose que tous les véritables collectionneurs se ressemblent, et il était certainement l'un des plus fanatiques. Il me proposa d'abord une somme importante, puis une somme supérieure, et enfin une somme encore plus élevée. L'argent ne constituait pour lui aucun obstacle et il voulait manifestement acquérir cette statuette à tout prix.

À cette époque, l'argent était loin d'être un sujet secondaire pour moi, mais jamais, pas même un instant, je n'envisageai de me séparer de Bapuka. Et Dieu merci, je ne l'ai pas fait. Pourtant, même à ce moment-là, cet incident m'avait profondément marqué, au point qu'aujourd'hui, lorsque je relis mes notes de cette époque, je peux encore entendre presque mot pour mot nos voix telles qu'elles résonnaient il y a trente-deux ans.

Je racontai brièvement à Sir Edward l'histoire de Bapuka. Je conclus par ces mots :

« Vous voyez, jusqu'à présent, elle m'a toujours accompagné et soutenu. Peut-être d'une manière simple et passive, tout simplement parce qu'elle a toujours été avec moi, où que je sois allé. Mais elle m'a littéralement aidé à traverser une douzaine de situations, chacune plus difficile que la précédente, et tout récemment encore, cette fièvre bilieuse hémoglobinurique, alors que les médecins avaient déjà perdu tout espoir de me sauver. C'est pourquoi je la garderai auprès de moi en toutes circonstances. »

Le baronnet se sentit offensé. Je suppose qu'il me considérait comme un homme particulièrement superstitieux.

« Voyons, soyez raisonnable, mon cher monsieur », balbutia-t-il presque. « Vous venez pourtant de terminer votre récit en me disant que le Noir qui vous a offert la statuette vous avait déclaré que vous pouviez la donner à qui vous vouliez, quand vous le vouliez ... »

184

« Ne soyez pas ridicule », l'interrompis-je. « Ce n'était pas un "nègre". Sa couleur de peau n'a aucune importance ici. C'était l'un des hommes les plus bienveillants, les plus compréhensifs et les plus intelligents que j'aie jamais rencontrés. Il était très sage et possédait un savoir incroyable. Et quant au fait de donner cette statuette, qui lui était si sacrée, n'oubliez pas comment il l'a formulé. Il a dit que je ne pourrais me séparer de Bapuka que d'une manière qui me permettrait de la garder. Cela me semble, sauf erreur de ma part, indiquer très clairement que je dois donner la statuette à une jeune fille - ce que vous n'êtes assurément pas ; que je dois épouser cette jeune fille - un piège dans lequel je n'ai nullement l'intention de tomber ; et que je dois partager Bapuka - tout comme ma vie et mon bonheur - avec cette jeune fille. Un projet dans lequel vous, mon cher Sir Edward, ne semblez pas pouvoir trouver votre place... »

Sur quoi le baronnet, offensé, me tourna son dos corpulent, moulé dans son costume de tweed, m'accordant le privilège de contempler sa nuque rouge brique, puis s'éloigna en grondant comme un petit volcan sur le point d'entrer en éruption.

Mon extrême faiblesse avait fait de cet entretien une véritable épreuve. Je n'avais aucune envie de lire, encore moins de me lever et d'aller jusqu'au téléphone pour demander au garçon d'étage de m'apporter quelque chose à manger. Au lieu de cela, je restai assis pendant des heures dans mon profond fauteuil, contemplant avec nostalgie le sourire pareil à celui d'un sphinx de ma petite déesse vénérée, tandis qu'un kaléidoscope d'images et de pensées, de souvenirs limpides et de projets confus, tournoyait dans ma tête.

À un instant, je me retrouvais dans une hutte propre, exempte d'insectes, à écouter les paroles solennelles du père de Skaimunga ; l'instant suivant, je me demandais avec inquiétude comment j'allais payer l'hôpital, le médecin, l'hôtel et mon voyage du Caire à… oui, mais où donc, au juste ?

L'une après l'autre, toutes les terribles crises dont Bapuka m'avait tiré revenaient illuminer mon esprit : cette mystérieuse fièvre des marais ; les cobras sur le sol de la grotte des angoisses mortelles ; l'eau rougie qui bouillonnait tout autour de moi, agitée par des crocodiles rendus fous par l'odeur de la marée montante. Des éléphants gigantesques, des centaines de buffles furieux qui menaçaient de me piétiner jusqu'à me réduire en bouillie. Le plus grand des gorilles géants, qui avait levé son poing colossal au-dessus de ma tête, et le Mulahu, encore plus grand, qui observait chacun de mes mouvements entre ses jambes, dissimulé dans l'inextricable végétation de la forêt vierge…

185

Qu'était-ce donc qui m'avait protégé dans ces situations épouvantables, et dans tant d'autres encore, alors que le moindre espoir semblait s'être évanoui ? Était-ce la Providence ou le Destin - ou bien Bapuka ?

« Bapuka ! » Sans la moindre trace de doute ni d'hésitation, j'écoutai la voix. « Si tu es en danger, Bapuka te sauvera la vie… Si des chaînes t'enserrent, Bapuka t'en délivrera… » Était-ce la voix du père de Skaimunga - ou la mienne, qui répétait ces paroles incantatoires ? Ou bien rêvais-je en plein jour - ou dormais-je et rêvais-je ?

Je ne saurais dire à quel moment je m'endormis. Mais je dormis, et très longtemps. Car lorsque j'ouvris les yeux, la nuit était déjà passée, et les premiers rayons d'un soleil rouge caressaient le visage de Bapuka, lui donnant une rougeur douce, presque humaine.

Aussi confortable qu'eût été ce grand fauteuil, aussi chaude qu'eût été la nuit, j'étais persuadé que je devais me sentir complètement brisé et que mes os et mes muscles devaient me faire horriblement souffrir. J'avais peine à le croire, mais c'était tout le contraire. Je me sentais frais et reposé, mieux que je ne l'avais été depuis bien, bien longtemps.

Je me levai rapidement et téléphonai pour commander un copieux petit-déjeuner - la veille, la seule idée d'un tel repas m'aurait donné la nausée. En l'attendant, je me rasai et pris une douche avec un plaisir que je n'avais pas connu depuis longtemps.

Pour la première fois, mon esprit n'était plus d'une limpidité cristalline. Tandis que je mangeais des œufs au plat, des petits pains frais et croustillants, des tartines beurrées et de la marmelade, puis que je buvais une grande théière de thé noir, je ressentis un bien-être tout nouveau. Et, peu à peu, les idées se mirent à surgir dans mon esprit.

Mes difficultés financières, qui la veille se dressaient devant moi comme une montagne, se réduisirent soudain à la solution la plus simple qui soit, une solution qui sautait aux yeux et que seuls les brouillards de ma confusion m'avaient empêché de voir.

Et soudain, je sus aussi ce que je voulais faire. Et pourquoi. Et quand.

Je voulais partir en Amérique et organiser une nouvelle expédition. Immédiatement - c'est-à-dire dès que je pourrais réserver une place sur un navire d'Alexandrie à Marseille, puis sur un autre de Marseille à New York.

186

Le soleil était ardent, mais sa chaleur me faisait du bien et il ne m'éblouissait plus. Lorsque je sortis - pour la première fois sans canne - je marchai de la légation à la banque, au consulat, puis à l'agence de voyages, sans ressentir la moindre fatigue. Je finis par échouer chez Groppi, pour prendre un apéritif. Et, à quelques tables de là, j'aperçus Sir Edward.

Avec un large sourire, je lui adressai un joyeux salut de la main. Il lui fallut cependant plusieurs secondes avant de me répondre. Ses yeux semblaient presque loucher tant il était incrédule. Il avait sans doute déjà entendu dire qu'on pouvait voir un homme un jour et son fantôme le lendemain, mais pas vice versa. Et il ne faisait aucun doute que je me sentais précisément comme ce fameux vice versa.

C'est ainsi que, suivant les indications de Bapuka (ou du Destin, ou de la Providence), j'arrivai pour la première fois à New York, le 13 avril 1931.

J'y connus quelques hauts et quelques bas. Mais, avec le recul, ils étaient tout à fait insignifiants. Ce qui comptait, ce qui constitua le tournant le plus heureux et le plus important de ma vie, ce fut ma rencontre avec Ellen, le 27 mai. Comme je l'ai déjà raconté, moi qui avais juré de ne plus jamais me laisser prendre au piège du mariage, je m'y précipitai littéralement dès ce soir-là.

D'un commun accord avec Ellen, je ne fis rien d'aussi banal, en cette soirée enchantée, que de lui demander sa main. Elle n'eut donc même pas l'occasion d'« accepter » ma demande. Nous décidâmes tout simplement de nous marier sur-le-champ et de commencer ensemble une vie qui se déroulerait en grande partie en Afrique, ainsi que de faire cent autres choses - dont un bon nombre semblaient encore plus improbables et impossibles que les autres.

Mais nous avons accompli ces projets, même si certains nous ont demandé des années et des années de travail.

Pour une chose, en revanche, quelques heures me suffirent : emballer Bapuka et l'emporter avec moi chez Ellen, lorsque nous nous retrouvâmes pour dîner le lendemain. L'idée ne m'effleura même pas que je n'avais jamais pu me séparer de cette statuette. Elle semblait s'emballer toute seule et venir se blottir dans mon bras lorsque je sortis - comme si elle agissait de sa propre volonté.

De la même manière, au cours de cette deuxième soirée de notre merveilleuse nouvelle vie, Bapuka passa dans les mains délicates et si gracieuses d'Ellen. Et tandis que n'importe quelle autre jeune fille en Amérique aurait probablement manifesté au moins un peu de déception de ne pas recevoir de bague de fiançailles, Bapuka fit monter quelques larmes de joie dans ses si beaux yeux bruns, si expressifs et si doux - avant même que j'aie eu le temps de lui raconter l'histoire (Dieu seul sait comment) de cette statuette, qui était désormais notre déesse.

187

Et nous ne nous sommes jamais séparés d'elle, pas plus que nous ne nous sommes jamais séparés l'un de l'autre - à l'exception de quelques heures et, à deux reprises, de quelques jours.

Dans des appartements de grands hôtels en Amérique ou en Europe, comme dans de modestes auberges parfois tout à fait primitives en Afrique ; dans des avions, dans des compartiments de chemin de fer sur trois continents, dans les cabines de paquebots et de cargos, ainsi que dans des canots à rames sur les fleuves tropicaux ; à Glenbrook House, qui fut pendant assez longtemps notre « paradis » dans l'État du Vermont, comme à Tzamboho, notre « palais » de terre, de troncs d'arbres et d'herbe, au cœur de la forêt équatoriale ; dans des huttes, des tentes, des caravanes, tout comme à bord de nos magnifiques yachts de la jungle : partout où nous nous trouvions, « deux soldats dans une même tranchée », selon notre expression, notre déesse était avec nous. Toujours à la place d'honneur, elle nous offrait invariablement son sourire énigmatique et sa bénédiction, qui sembla longtemps inépuisable.

Puis nous avons emménagé dans notre toute dernière « tranchée » - probablement l'un des appartements les plus jolis et les plus confortables de la charmante ville de Lugano.

Il s'avéra que nous devions concevoir nous-mêmes la plupart des meubles de notre grand studio, afin de pouvoir ranger convenablement nos immenses collections de livres et d'objets, de films, de photographies et de diapositives couleur. Naturellement, notre première pensée fut de trouver un emplacement convenable pour Bapuka.

Ellen proposa une niche au milieu des quatre longues étagères que nous avions fait fabriquer. Elles devaient accueillir toutes les traductions et les différentes éditions des livres que nous avions écrits depuis ce 27 mai 1931, tout en laissant encore un peu de place pour quelques ouvrages à venir.

Sur l'étagère supérieure, nous avons placé neuf petites statuettes rares, anciennes et ravissantes représentant des musiciens, que nous avions rapportées du Dahomey. Leurs petits socles irréguliers les rendaient quelque peu instables. Là-haut, pensions-nous, elles seraient en sécurité et ne risqueraient pas d'être abîmées.

Mais où installer Bapuka, avec ses pieds inégaux sculptés à la main, qui nous avaient si souvent fait trembler pour sa sécurité et nous avaient obligés à la placer dans une boîte particulièrement bien rembourrée chaque fois que notre « tranchée » prenait la route ?

Que pouvait-il donc lui arriver désormais si notre gentille domestique, très travailleuse mais assez maladroite, venait à l'épousseter pendant que nous avions le dos tourné ?

Nous avons également résolu ce problème en fixant la statuette, de façon invisible mais solide, sur un lourd bloc de bois africain - un détail que je mentionne ici pour une raison qui a beaucoup d'importance à mes yeux.

188

Et Bapuka se trouve toujours là aujourd'hui, dans sa niche, juste en face de ma place devant le bureau. Je serais moi-même incapable de dire combien de fois, des dizaines et des dizaines de fois, pendant que j'écrivais ce livre, mon regard s'est posé sur elle et je l'ai contemplée encore et encore. Tout particulièrement au cours de ces derniers mois douloureux, déchirants, depuis qu'elle m'a parlé pour la dernière fois.

36. Bapuka et la société secrète

Mais je dois d'abord raconter une autre intervention merveilleuse, que Ellen et moi ne pouvions attribuer qu'au mystérieux pouvoir de Bapuka. Qu'il se soit agi d'un miracle surnaturel ou, comme d'autres pourraient le considérer, d'une simple coïncidence de plus, aussi extraordinaire soit-elle, cet événement est lié d'une manière ou d'une autre à la suite d'une autre histoire, commencée elle aussi il y a bien longtemps : l'histoire des N'Kunda.

Au fil des années, Ellen et moi avons souvent parlé de la Société secrète des Hommes-Babouins et des merveilleux secrets que ses membres étaient censés garder, en particulier le Fifero. Quelle que fût cette chose, quels que fussent les effets extraordinaires que le véritable McCoy pouvait produire, lorsque je me fatiguais à force de trop travailler sous un soleil trop ardent, je plaisantais souvent : « Et si nous prenions une bonne dose de Fifero ? »

Selon l'heure de la journée, Ellen me préparait aussitôt un délicieux Negroni, un Martini ultra-sec ou peut-être un Sidecar généreusement servi. Nous le partagions en camarades, tout en bavardant de ceci ou de cela.

Plus souvent que je ne saurais le compter, au cours de ces conversations, l'un ou l'autre de nous se demandait si nous parviendrions un jour à atteindre

le territoire des Bakumu Walengola. Car nous souhaitions tous deux découvrir si les N'Kunda existaient encore ou s'ils avaient déjà disparu, comme l'avait redouté tant d'années auparavant, à Port-Saïd, ce colonel de cavalerie, ami de mon père.

Mais, pour une raison impérieuse ou une autre - je dois le répéter ici, même si je me répète - nos expéditions nous conduisaient toujours ailleurs : en Afrique du Sud, au Kenya, en Ouganda, au Tanganyika - et même au Congo, mais dans d'autres régions éloignées de cette immense colonie.

C'était une entreprise gigantesque, que nous avions menée en étroite collaboration avec les gouvernements belge et congolais et sous leur protection, ainsi qu'avec l'appui de plusieurs grandes sociétés semi-publiques qui contrôlaient toutes les principales voies de communication de la colonie : par les airs, par l'eau - mers et fleuves - et par la terre.

189

Nous nous sommes arrêtés en Belgique en 1938, où les contrats définitifs pour les deux grands films que nous devions réaliser pour le compte du gouvernement belge devaient être signés. Une douzaine de réunions nous y attendaient également à la toute dernière minute, lorsque nous avons été surpris par la fausse alerte d'une Seconde Guerre mondiale.

Le pays fut mobilisé. Les routes étaient encombrées par d'innombrables transports de troupes et le désordre était tel que mon père, venu de Milan pour nous dire adieu, dut faire un détour épouvantable, changer une douzaine de fois de train et passer cinquante heures terribles en chemin de fer, au lieu du confortable voyage habituel d'une nuit en wagon-lit.

Naturellement, nous étions préoccupés par le risque de guerre et tout ce qui s'y rapportait. Mais nous étions encore plus désespérés par notre propre situation. Nous avions dépensé une fortune que nous venions à peine d'acquérir pour acheter une quantité fantastique de matériel et, surtout, pour concevoir et construire nos yachts de jungle dignes des contes de fées – des yachts comme on n'en avait jamais vu auparavant et comme on n'en a plus jamais construit depuis.

Chaque dernier dollar dont nous disposions en espèces avait été dépensé pour transporter tout ce matériel par voie maritime, directement de New York à Matadi, puis par chemin de fer jusqu'à Léopoldville ; pour payer les billets d'avion de toute notre équipe de techniciens américains à destination de cette même ville ; ainsi que pour leur verser à tous des avances sur salaire.

Pendant qu'ils profitaient maintenant de la vie à nos frais dans le meilleur hôtel de Léopoldville, leurs salaires continuant naturellement à leur être versés, nous étions bloqués à Bruxelles, à nous tourner les pouces – pratiquement sans le sou et sans la moindre idée de ce qu'il adviendrait de nous, de notre matériel tout juste acquis et de notre personnel.

Puis les pires inquiétudes disparurent aussi soudainement qu'elles étaient apparues. Les accords de Munich n'avaient toutefois pas encore été signés. La terrible tension était perceptible partout. Et il n'était absolument pas question que mon contrat soit signé ni que je reçoive le chèque sur lequel nous comptions. Je ne parvenais même pas à rencontrer l'un quelconque des ministres, chefs de département et présidents de sociétés avec lesquels je devais tenir ces réunions si importantes.

190

J'ai rarement, si tant est que cela me soit arrivé, rencontré un être humain aussi calme et toujours aussi courageux qu'Ellen. Mais ces inquiétudes finirent elles aussi par être trop lourdes à porter pour elle.

Il me suffit de fermer les yeux pour revoir cette chambre de l'Atlanta Hotel. Bapuka dominait la pièce depuis le milieu de la grande coiffeuse, dont le miroir occupait tout un mur. Nous étions assis de part et d'autre, dans deux profonds fauteuils. Nous discutions du peu de choses qu'il y avait à dire au sujet de notre situation, tout en sirotant, sans grand enthousiasme, un Fifero Martini glacé.

Il nous fallait regarder la réalité en face. Si ce contrat avec le gouvernement n'aboutissait pas, nous allions très bientôt non seulement perdre tout ce que nous possédions, mais je me retrouverais également avec des dettes énormes : les avances considérables que j'avais reçues pour près d'une douzaine de films de moindre importance, ainsi que pour de nombreux reportages

photographiques et de grandes séries d'articles destinés à quelques-uns des plus grands magazines américains.

Tout cet argent avait servi à organiser l'expédition. Si celle-ci ne pouvait avoir lieu et être menée à bien, ces contrats ne pourraient pas être honorés.

Cela signifierait que deux années de travail acharné, ainsi que tous nos biens matériels, seraient partis en fumée, et que nous nous retrouverions avec plusieurs centaines de milliers de dollars de dettes injustifiées, qu'il nous faudrait des années pour rembourser !

Dans cette atmosphère de consternation générale, d'agitation et de confusion, je ne parvenais donc même pas à obtenir une conversation d'une minute avec les messieurs responsables. Je n'arrivais pas à joindre leurs principaux collaborateurs. Je ne pouvais même pas rencontrer leurs secrétaires, encore moins les secrétaires de leurs secrétaires. Chaque jour, je perdais de nombreuses heures à rappeler sans cesse les mêmes numéros de téléphone, sans entendre grand-chose d'autre que la tonalité occupée.

« Eh bien, tant pis », m'entends-je encore dire, en prenant mon air le plus fataliste. « Au cours des prochaines semaines, nous finirons bien par connaître notre verdict. Quel qu'il soit. »

« Non », dit Ellen.

Je la revois encore poser son verre sur une petite table et joindre ses mains gracieuses dans un geste qui semblait implorer notre déesse. J'entends encore sa douce voix murmurer :

« Oh, Bapuka ! Tu ne peux tout de même pas nous abandonner d'une manière aussi terrible ! »

191

Cela pourrait peut-être sembler comique à d'autres. Mais moi, je n'y trouvais rien de comique – même si je souriais tendrement et assurais Ellen : « Bien sûr que non ! » Pourtant, si je dois être honnête, je prononçais ces paroles avec à peine la moitié de la foi et de la conviction que ma femme avait mises dans les siennes.

Bapuka continuait à nous regarder de son sourire délicat, doux et impénétrable.

Et puis ? Était-ce un pur hasard ou un nouveau miracle ? Qui peut le savoir ? Toujours est-il – et c'est là un fait presque incroyable, auquel mes oreilles refusèrent d'abord de croire – que je reçus un appel téléphonique tôt le lendemain matin.

Je venais de jeter un coup d'œil au journal et de constater, à la lecture de ses gros titres particulièrement alarmants, à quel point la situation internationale demeurait explosive, lorsque cet appel arriva. Pendant quelques secondes, il me laissa complètement sans voix.

Je devais me présenter au ministère des Colonies dans les deux heures. Pour signer le contrat. Pour recevoir le gros chèque qui serait établi à cet instant même.

Et ce n'était pas une illusion. Aussi impossible que cela puisse paraître, c'était bel et bien vrai. L'expédition était sauvée. Et nous avec elle.

À partir de là, tout se déroula comme sur des roulettes. Un train express pour Anvers. Des cabines d'État à bord du SS Albertville en direction de Matadi. Un compartiment spécial dans le Train Blanc. Et nous voilà à Léopoldville.

Il nous fallut encore quelques semaines de travail acharné pour négocier avec les autorités locales, sélectionner, recruter et équiper environ dix-huit chauffeurs, cuisiniers, garçons de salle, garçons chargés du chronométrage et garçons de caméra.

Puis les yachts de la jungle, qui avaient suscité un enthousiasme considérable aux États-Unis, ainsi que les autres véhicules et le reste de notre matériel assez imposant, furent chargés à bord d'un bateau à vapeur fluvial de 800 tonnes, avec tout notre personnel africain.

Lorsque, quelques jours plus tard, notre groupe et notre équipe de collaborateurs embarquèrent à bord du vieux Kigoma, qui nous rappelait tant le Skaimunga, la première chose que fit Ellen fut de sortir Bapuka de sa boîte

et de l'installer à la place d'honneur dans le « salon » de l'appartement que la compagnie Unatra avait mis à notre disposition. Cet appartement se composait de deux pièces somptueuses et de deux salles de bains.

Nous passâmes devant Luko-Lela et devant la chaîne familière et interminable des autres petits postes administratifs et villages indigènes. Nous faisions halte dans de petites villes pour refaire le plein de combustible chaque fois que cela était nécessaire.

Lorsque nous arrivâmes à Stanleyville, une demi-douzaine d'éléphants dressés nous attendaient. Ils nous aidèrent à décharger tout notre matériel du bateau qui venait d'arriver.

192

Dès le deuxième jour, nous étions déjà en route. Comme j'ai toujours énormément de choses à faire au tout début d'une grande expédition, il arriva cette fois que, lorsque nous nous enfonçâmes dans la forêt tropicale sempervirente de l'équateur, je ne pensai pas une seule fois aux N'Kunda ni à Fifeio.

En suivant l'unique route de terre glaise, étroite et profondément ravinée, qui traversait ce monde primitif et chaotique de ténèbres humides et de silence oppressant, nous atteignîmes une clairière située à environ 160 kilomètres des chutes Stanley. Elle se trouvait juste derrière la rivière Aruwimi, au cœur même des territoires des Bakumu-Walengola.

Enfin, enfin, nous étions arrivés !

Nous nous arrêtâmes et entreprîmes la difficile tâche d'établir un camp de base permanent.

Officiellement, notre seul objectif était d'étudier, de photographier et de capturer d'autres spécimens du Kongo-Bongo, le plus rare, le plus insaisissable et le moins connu de tous les habitants de la forêt vierge.

Cela représentait du travail pour plusieurs centaines de chasseurs, pisteurs, porteurs, etc. Mais il n'était pas facile de les recruter. Les populations locales vivaient dans de petits villages dispersés à travers la forêt et ne

manifestaient guère d'empressement à les quitter pour venir travailler avec nous, même contre le bon salaire que je leur proposais.

Au début, le chef local nous faisait chaque jour une nouvelle promesse. Mais, bien qu'il fût un sultani important, rien ne se passait jamais.

Un jour, alors que je lui disais franchement ce que je pensais de lui, je dus soudain tourner la tête, car mon regard avait été involontairement attiré par la silhouette d'un homme grand et mince qui se tenait tranquillement près de moi.

Ses traits graves et pensifs étaient encore plus saisissants grâce à une longue perruque faite de poils de colobes blancs et noirs.

Je le regardai et il me regarda à son tour, sans détourner les yeux. Son regard n'avait rien d'insolent. C'était plutôt un regard scrutateur, comme s'il cherchait à voir à travers moi et à découvrir ce qui se cachait réellement derrière mon apparence extérieure.

Puis il me salua d'une révérence polie : « Senene, Mandele », et s'approcha.

Le changement le plus surprenant se produisit chez le sultani.

Dès que l'homme mince commença à lui parler, celui-ci sembla se ratatiner.

« Lokuta te », acquiesça-t-il gravement. « Lokuta te, Efumu. »

193

Eh bien, « Lokuta te » est la forme d'approbation la plus respectueuse qui soit. Quant à « Efumu », selon mon ami, le chef, ce terme désignait l'un des grades les plus élevés au sein des N'Kunda, la Société secrète des Hommes-Babouins.

Cela signifiait que la secte existait bel et bien encore. Quant à son pouvoir – eh bien, il suffisait d'écouter cet homme lorsqu'il disait calmement au chef que, dès le lendemain matin et tous les jours suivants, je devais

impérativement disposer de tous les hommes et de toutes les provisions dont j'aurais besoin.

Il avait à peine terminé de parler que les choses se mettaient déjà en mouvement. Le chef, qui se mit soudain à transpirer, convoqua les dignitaires, donna des ordres à ses policiers et fit transmettre des messages aux anciens des villages les plus éloignés. Même les chiens du village se mirent à aboyer et semblaient sortir de leur léthargie habituelle.

J'étais très satisfait, mais quelque chose me tracassait en même temps. Car la voix de l'Efumu avait une sonorité qui m'était étrangement familière. Où et quand l'avais-je déjà entendue ?

Après l'avoir remercié, je lui dis que je croyais l'avoir déjà rencontré et lui demandai son nom.

« Je suis Ivele », répondit-il simplement. « Et tu n'as jamais vu cette fourrure auparavant », ajouta-t-il en touchant sa perruque.

Peut-être s'agissait-il d'une réponse symbolique et négative, ou une fois encore d'une manière polie d'éluder une question.

À partir de ce moment-là, tout se déroula comme sur des roulettes, du moins en ce qui concernait le Bongo. Nous disposions d'hommes et de provisions en quantité suffisante. Nos travaux avançaient rapidement. Et Ivele s'était lui-même nommé mon ange gardien.

Pendant la marche, il marchait devant moi. Lorsque nous faisions halte afin que nos éclaireurs puissent retrouver une nouvelle piste de Bongo ou reprendre une piste qu'ils avaient perdue, Ivele avait l'habitude de s'asseoir près de moi pour discuter.

Du Bongo, de la végétation, des traditions et des coutumes des Walengola. De tout – à l'exception des N'Kunda ou du Fifero.

Chaque fois que j'abordais l'un de ces sujets, les chasseurs qui se trouvaient éventuellement à proximité prenaient la poudre d'escampette. Et le visage d'Ivele devenait alors invariablement totalement impassible.

Il secouait la tête et son regard changeait.

« Mes lèvres sont scellées », disait-il alors.

Et aussitôt, une diversion quelconque se produisait. Un chasseur accourait avec quelques nouvelles urgentes. Souvent, le moment était si parfaitement choisi que je savais que tout avait été convenu à l'avance.

Puis la marche reprenait, et avec elle le silence.

194

37. L'arbre de vie et de mort

Six autres semaines passèrent. Nous n'avions toujours pas capturé de Bongo, mais sa vie intime ne recelait plus aucun secret pour moi. Mes dossiers se remplissaient de photographies, mon journal de notes. Un bon nombre de scènes et de séquences de nos deux grands films avaient été tournées avec succès. En d'autres termes, tout avançait à merveille. Mais, au sujet des N'Kunda, je savais seulement qu'ils étaient toujours aussi puissants et aussi secrets. Et bien que j'aie passé presque chaque jour en compagnie de l'un de leurs plus hauts dignitaires, et que j'en aie retrouvé quelques autres grâce à la vénération exceptionnelle que leur témoignaient les indigènes, tout ce que j'avais pu rassembler au sujet du Fifero ne dépassait pas le stade d'une simple supposition.

Ivele vivait seul dans une clairière isolée, au milieu de laquelle se dressait sa grande hutte ronde. Au lieu d'être construite autour d'un poteau central, elle avait été bâtie autour d'un arbre haut et dépourvu de feuilles, qui semblait sans vie et était pourtant couvert d'étranges fleurs rouges. Plus étonnant encore, je n'avais jamais vu un arbre de cette espèce ailleurs - à l'exception des deux arbres qui servaient de poteaux centraux aux huttes des deux autres Efumu.

Lorsqu'on pénétrait dans l'une de ces trois clairières, on percevait une forte odeur aigre et l'on éprouvait un grand soulagement, car aucun insecte ne venait vous importuner et l'on ne pouvait découvrir la moindre fourmilière. Et pourtant, juste à côté de ces clairières, il n'y avait pas un centimètre carré de terrain qui ne grouillât de milliards de fourmis et de scarabées.

Il ne fallait pas beaucoup d'imagination pour supposer que, si l'arbre Fifero existait réellement, ce devait être cet arbre étrange autour duquel les Efumu construisaient leurs huttes. Ils avaient ainsi la possibilité de rester constamment en contact avec lui et, à l'abri des regards indiscrets, de travailler sur lui puis, au moment voulu, d'en prélever les racines, l'écorce ou tout autre élément dont ils pouvaient se servir pour leurs remèdes. Et qu'est-ce qui aurait pu expliquer cette absence unique de tous les parasites de la forêt vierge, sinon la présence d'un arbre sécrétant une substance d'une puissance exceptionnelle ?

195

Même Ivele, pourtant si bien gardé, ne put nier ces faits lorsque je les lui exposai. Après l'avoir fortement pressé, il dut reconnaître que j'avais raison. Mais, tout d'abord, il me dit que le Fifero ne servait qu'à teindre les pagnes des Efumu, tant son bois était riche en matière colorante d'un violet éclatant. Au bout d'un moment, il admit que la pulpe contenue dans les fruits, appliquée sur un estomac malade, apportait un soulagement immédiat. Puis il se « souvint » que l'écorce, convenablement lessivée, fournissait une drogue capable de rendre féconde une femme jusque-là stérile.

Et, poursuivis-je avec insistance, n'y avait-il pas aussi un poison ? Cette question fit aussitôt reparaître dans ses yeux cet étrange regard scrutateur. « Oui, dit-il lentement. Dans les racines du Fifero.

Elles contiennent le poison dont les Walengola enduisent la pointe de leurs lances et de leurs flèches. Aujourd'hui comme autrefois, pour abattre le gibier. Autrefois aussi, pour tuer leurs ennemis. »

Malgré tous mes efforts, je n'aurais probablement jamais appris davantage. Mais la déesse de la Fortune, Fortuna - quoique, pour dire la vérité, Ellen et moi aurions juré que c'était une nouvelle fois l'influence bienfaisante de Bapuka qui se faisait sentir - vint inopinément à mon secours, et cela sous la forme d'un Bongo.

Et quel accident banal, pourtant ! L'attaque soudaine d'un taureau furieux, tandis qu'Ivele et moi attendions le retour de nos éclaireurs. Un coup de fusil tiré avec l'arme que, fort heureusement, je tenais à la main. Une

énorme antilope rougeâtre qui tombait à genoux, mais que son élan continuait à propulser vers l'avant ; le choc retentissant contre Ivele, au moment où celui-ci bondissait de côté. La chute d'Ivele, le sang qui coulait d'une blessure à la poitrine - une blessure qui, bien que terrible, ne le tua pas, car l'animal avait succombé avant de pouvoir le transpercer de ses énormes cornes acérées.

Les chasseurs revinrent aussitôt. Ils comprirent immédiatement la situation. Sans perdre un instant, ils formèrent un cercle serré autour d'Ivele, comme s'ils voulaient m'empêcher de m'approcher de lui. L'un d'eux se pencha pour bander la poitrine d'Ivele. Un autre prit une calebasse suspendue à sa ceinture et la porta aux lèvres d'Ivele. Puis il renvoya tous les hommes et me demanda, avec respect mais fermeté, de ne pas toucher Ivele ni lui parler pendant quelque temps.

Moins de trois minutes plus tard, Ivele ouvrit les yeux, porta calmement une main à sa bouche et toucha le bandage rugueux qui recouvrait sa poitrine. Puis il se leva. Sans le moindre effort, sans aucun signe de douleur. Il se leva tout simplement, comme après un sommeil profond et réparateur. Le sol était encore imprégné de son sang. Mais il marcha d'un pas léger vers l'endroit où je me tenais, figé de stupeur, et serra vigoureusement ma main inerte à trois reprises.

196

J'avais l'impression d'entendre à nouveau les paroles de Skaimunga, presque mot pour mot. « Je te remercie, dit Ivele. La vie que tu m'as sauvée t'appartient désormais. »

Puis il rappela les hommes. De sa voix calme habituelle, il leur ordonna de dépouiller le Bongo, de lui couper les cornes et d'apporter celles-ci, avec toute la viande, à mon campement.

Et nous reprîmes ensuite le chemin du retour, quelques éclaireurs marchant devant nous, comme si absolument rien ne s'était passé.

Incroyable ? C'était exactement ce que je pensais moi-même pendant cette longue marche. Mais cela ne changeait rien au fait que le vieil homme à l'apparence fragile, qui venait d'être si grièvement blessé, qui avait perdu tant

de sang et continuait tranquillement à en perdre, tandis que celui-ci suintait à travers son bandage insuffisant, marchait devant moi.

Et cela avec une vivacité et une légèreté que j'aurais pu lui envier, moi qui étais indemne et avais au moins vingt ans de moins que lui.

Bien entendu, à cet instant, je ne pouvais encore rien savoir du plus grand prodige du Fifero : les tubercules qui poussent sur ses racines. Contrairement à la racine de manioc, qui est toxique lorsqu'elle vient d'être arrachée du sol, mais devient un aliment sain après avoir été séchée et réduite en poudre, ces tubercules sont mortels lorsqu'ils sont secs, mais constituent un stimulant merveilleux dès qu'on les extrait de la terre. Et, cuits avec des quantités exactement dosées d'écorce, de graines et de pulpe de fruit de Fifero, ils donnent un élixir de vie capable de décupler la vitalité, la force et l'endurance d'un être humain. C'était ce remède qui avait rendu possible le rétablissement presque instantané d'Ivele.

Mais tout cela, et bien davantage encore, je ne l'appris que plusieurs jours plus tard, de la bouche même du Grand Chef des N'Kunda - et dans des circonstances qui justifiaient pleinement ma confiance absolue en tout ce qu'il me racontait.

Il va sans dire que je devais la majeure partie de ce que j'appris au fait que j'avais - pour reprendre les propres paroles d'Ivele - sauvé sa vie. Il était le membre le plus important de la secte, venait immédiatement après le Grand Chef et était depuis de nombreuses années son ami le plus fidèle.

Aussitôt après l'accident avec le Bongo, toutes les barrières invisibles qui m'avaient jusque-là retenu s'effondrèrent donc. Dès le lendemain, un Homme-Babouin m'apporta les remerciements du Grand Chef ainsi que son invitation à assister, quelques jours plus tard, à une réunion secrète au cours de laquelle il devait initier un membre au rang d'Efumu.

197

La cérémonie eut lieu dans une petite clairière, entourée d'une couronne de palmiers dont les feuilles délicates, d'un vert chatoyant, se détachaient presque théâtralement sur le mur noir et compact de la forêt vierge. Au centre

se dressait un Fifero aux fleurs rouges, qui dépassait du toit parfaitement soutenu de la hutte du futur Efumu.

De la hutte s'échappaient les sons assourdis de tam-tams vigoureusement battus. Les membres de la secte formaient deux rangées - une sorte de corridor de silhouettes humaines parées d'une splendeur barbare, qui s'étendait du sentier longeant la lisière de la forêt vierge jusqu'à la porte de la hutte.

Ces hommes, qui se tenaient avec une dignité et un calme naturels et qui avaient consacré leur vie à l'étude et à la pratique de mystères aussi anciens que l'humanité elle-même, inspiraient le respect.

Onze Efumu, les trois que je connaissais et huit autres, surgirent du tunnel vert sombre du sentier forestier - apparitions grotesques, mais impressionnantes. Leurs corps étaient recouverts de vêtements en écorce ; leurs bras semblaient deux fois plus longs à cause des boucliers plats et tressés qu'ils portaient ; et leurs visages étaient dissimulés derrière d'étranges masques de bois aux couleurs vives et bigarrées. Ces costumes étaient destinés à représenter la fourrure, les longs bras et le visage barbu et bourru du Grand Babouin, qui, selon la tradition, avait jadis transmis les propriétés du Fifero au fondateur de la race.

Plus tard, Ivele céda à nos questions insistantes, quoique courtoises, et nous répéta la très ancienne légende de l'origine des N'Kunda. En voici un bref résumé :

De tous les devins - déjà appelés Efumu en ces temps lointains - connus à cette époque, Abarambu était le plus célèbre. Le Grand Chef des Walengola n'aurait jamais entrepris une guerre contre l'une des tribus voisines sans avoir d'abord consulté Abarambu. Celui-ci prédisait toujours avec la plus grande précision les plans des tribus ennemies ainsi que les chances de succès d'une expédition contre l'une ou l'autre d'entre elles.

Un jour, Abarambu disparut. Il s'était égaré dans la forêt et, pendant de nombreux jours, des groupes d'hommes le cherchèrent en vain. Le dixième jour, on abandonna les recherches et l'on envoya un message à sa sœur, qui était mariée à Likundu, pour lui annoncer que son frère était mort. Elle partit aussitôt pour le village d'Abarambu avec son mari, son fils Agwabu et son parent Lubamba, afin de « pleurer » son frère.

198

Avant même que le petit groupe n'atteignît le village, le devin réapparut soudain. Il raconta à ses frères que, alors qu'il s'était égaré dans la forêt et avait failli mourir de faim, il avait aperçu un Abula d'une taille prodigieuse. Au lieu de l'attaquer, le babouin avait déterré des racines d'un arbre Fifero et les lui avait données. Il lui avait expliqué que, s'il voulait retrouver ses forces et retrouver le chemin de son village, il lui suffisait d'éplucher des racines de Fifero, de les faire cuire d'une certaine manière avec d'autres feuilles, puis de boire la décoction obtenue.

L'Abula avait également parlé à Abarambu d'un autre arbre, frère du Fifero, appelé Isangi, « autour duquel le devin devait construire une nouvelle maison ».

Merveilleusement fortifié par le Fifero, Abarambu retourna rapidement à son village, portant un énorme tronc d'Isangi. Il convoqua tous ses frères ainsi que le groupe conduit par sa sœur. Non seulement il avait construit une hutte autour du tronc droit à l'écorce blanche, mais il avait aussi partagé avec ses proches tous les secrets qu'il avait appris d'Abula. C'est ainsi qu'il fonda la « Maison », la Société secrète des N'Kunda.

Suivant les autres instructions d'Abula, Abarambu retira la peau tendue sur l'ouverture d'un tam-tam et, avec son couteau, en découpa une sorte de masque. Celui-ci comportait des trous représentant grossièrement les yeux, le nez et la gueule garnie de défenses de l'Abula. La ressemblance était encore accentuée par la peinture du masque au kaolin blanc et à l'ocre rouge.

Il appela ce masque Sembu et le plaça sur son visage. Puis il se mit à danser la « danse du Sembu », dans laquelle il jouait le rôle d'un Abula, se livrant tour à tour à des jeux de lutte avec ses femelles et défendant avec férocité et adresse celles-ci et leurs petits - représentés par ses proches - contre un ennemi imaginaire.

« C'est ainsi, conclut le vieux guérisseur, non sans solennité, que le plus grand de tous les Grands Abula de la forêt fut apaisé et réjoui. C'est ainsi que naquit la N'Kunda, dont les membres connaissent encore aujourd'hui de nombreux secrets et traversent rapidement la forêt vierge sans se fatiguer,

sans être blessés et sans jamais s'égarer. Car la distance qu'un homme met une journée entière à parcourir, ils la franchissent d'un seul bond, sans le moindre effort, d'une manière fabuleuse. »

199

Il sourit en voyant l'expression stupéfaite d'Ellen. « Cela ne doit pas tant t'étonner, Memsaab (dame blanche). Car tu sais comment pensent et parlent les indigènes. Les Walengola ont même une imagination encore plus vive que les autres. Mais il est vrai qu'en une demi-journée, sans me fatiguer, je peux parcourir deux fois la distance qu'un homme deux fois moins âgé que moi aurait besoin d'une journée entière de marche pénible pour accomplir. »

Lorsque nous fûmes de retour, ce jour-là, dans la petite clairière silencieuse, les autres Effumu, sur un signe de tête d'Ivele, se dirigèrent vers la hutte pour aller chercher leur propriétaire et le conduire auprès du Grand Chef, qui arrivait à présent. Tel un fantôme, il surgit de la forêt vierge, enveloppé de nuages de plumes depuis le sol jusqu'à bien au-dessus de sa tête.

Il tenait dans ses mains un nouveau masque, qu'il attacha lui-même devant le visage de l'homme à initier. Puis il murmura longuement à l'oreille de celui-ci, tandis que les autres silhouettes masquées se disposaient en cercle autour d'eux, symbolisant ainsi le mur de mystère qui entourait les derniers secrets de la secte, secrets que le Grand Chef révélait maintenant au nouvel Effumu.

Les tam-tams dans la hutte, dont le rythme et le volume avaient augmenté afin d'empêcher toute oreille non autorisée de capter les paroles, retrouvèrent leur cadence précédente dès que la conférence prit fin. Et tandis que tous les Effumu se lançaient dans la « Danse des Babouins » – une représentation dramatique et hautement acrobatique des aventures du fondateur de la secte –, le Grand Chef s'approcha de nous.

D'un geste courtois, il nous offrit deux chaises sculptées dans l'ébène. Lui aussi prit place sur une chaise de ce genre. Puis il prit la parole, et une émotion que je ne parvenais pas à maîtriser s'empara de moi.

« Plus d'une fois, dit-il en s'adressant à moi, tu as prouvé que tu étais un ami des Walengola. Et plus d'une fois, je répondrai à tes questions. »

J'avais une centaine de questions de ce genre. Mais maintenant que j'avais obtenu sa promesse, je pouvais les garder pour plus tard. Toutes, sauf une.

« Qu'est-il arrivé, demandai-je, aux deux Walengola qui sont morts sous mes yeux, il y a de nombreuses années, dans une ville lointaine des hommes blancs ? »

200

« Ils ne sont pas morts, répondit-il gravement, parce qu'à l'époque tu as fait preuve de sagesse et que tu n'as prononcé aucune parole qui aurait pu les tuer. »

Il expliqua qu'ils avaient mangé une poudre fabriquée à partir d'écorce de Fifero, mélangée aux restes carbonisés d'une mousse qui pousse sur cette écorce. C'était le même remède ancestral qui, dans un passé lointain, avait sauvé de nombreux Walengola de la captivité et de la torture. Car il leur donnait l'apparence de morts. Mais seulement pour une courte période. Après quelques heures, ils revenaient à la vie, buvaient le breuvage de Fifero et retrouvaient leurs forces extraordinaires.

En les laissant pour morts, on leur permettait de s'échapper facilement. « Car l'arbre de la vie et de la mort, conclut-il, dispense généreusement la vie. Mais, avec une grande habileté, il ne fait que simuler la mort. »

La catalepsie, pensai-je. Rien de plus compliqué qu'une mort apparente parfaitement convaincante et soigneusement calculée. Mais…

« C'est Ivele qui a apporté du Fifero à ces deux hommes, dit le Grand Chef, répondant à ma question avant même que je puisse la formuler. Lui seul. À travers les barreaux de fer des fenêtres. Ensuite, il est parti avec eux. À travers la boue. Il est retourné à sa hutte sans être vu. Ils se sont cachés jusqu'à ce que la nuit retombe, puis ils ont entrepris le long, très long chemin du retour vers l'Aruwini. »

Je savais maintenant à quel moment j'avais entendu la voix d'Ivele pour la première fois : pendant l'interrogatoire des 34 Walengola. Les années – et surtout sa perruque – avaient certainement transformé son apparence au point de le rendre méconnaissable. Mais Gorogoro et Bandakwe ? Aussi fortifiant que fût le breuvage de Fifero, leur avait-il vraiment été possible de parcourir 8 000 kilomètres ?

Une fois encore, le Grand Chef fit un geste avant que je puisse parler. Comme s'ils n'avaient attendu que cela, deux Effumu s'approchèrent de nous. Chez celui qui marchait en tête, je reconnus immédiatement les yeux : ces yeux brun foncé que j'avais rencontrés pour la première fois à l'hôpital de Johannesburg et dont j'avais senti que je ne les oublierais jamais.

« Gorogoro ! » m'écriai-je.

Puis, lorsque l'autre retira lentement son masque, je le reconnus lui aussi.

« Et Bandakwe ! » m'écriai-je.

« Lokuta ye, Mundele », répondit calmement la tortue.

Je tremblais en lui rendant son salut. Et pourquoi pas ? De mes propres yeux, j'avais été témoin de la preuve définitive de ce que je n'hésite pas à appeler un miracle : le miracle de l'arbre de la vie et de la mort.

201

38. Ellen et Bapuka : leur dernier souffle

D'un courage admirable, comme elle l'avait toujours été, Ellen avait exprimé à plusieurs reprises deux vœux qui lui tenaient profondément à cœur. Tout d'abord, elle ne voulait pas me survivre, car elle était convaincue qu'elle ne pourrait pas continuer à vivre si je n'étais plus là. Ensuite, elle souhaitait, lorsque son heure viendrait, ne pas souffrir longtemps, afin de m'épargner le supplice d'assister à ses souffrances.

Que ces deux vœux aient été exaucés constituait le seul, infime réconfort qui me restait lorsque, après 31 années d'un bonheur indescriptible, je me

retrouvai seul dans cet endroit désormais désert qui avait été « notre tranchée ».

Au début du 24 septembre 1962, cinq minutes après minuit, le coma ininterrompu de trente-six heures d'Ellen prit fin. Lorsque son dernier souffle s'échappa de ses lèvres comme un doux soupir, je me penchai pour embrasser son front serein – et j'entendis à peine le bruit sourd d'une chute dans notre atelier voisin.

Alors que j'essayais de reprendre le contrôle de ma voix pour appeler le médecin, je me frottai les yeux et levai instinctivement le regard pour vérifier si l'une des statuettes branlantes du Dahomey n'était pas tombée. Ce n'était pas le cas.

Mais Bapuka était tombée.

Même aujourd'hui, je ne parviens pas à expliquer comment cela avait pu se produire, puisque ses pieds étaient solidement fixés au lourd bloc de bois.

Et pourtant, elle était tombée. Exactement à cet instant.

Comment ? Pourquoi ? Était-ce sa manière de s'exprimer ? Son dernier mot à mon intention ?

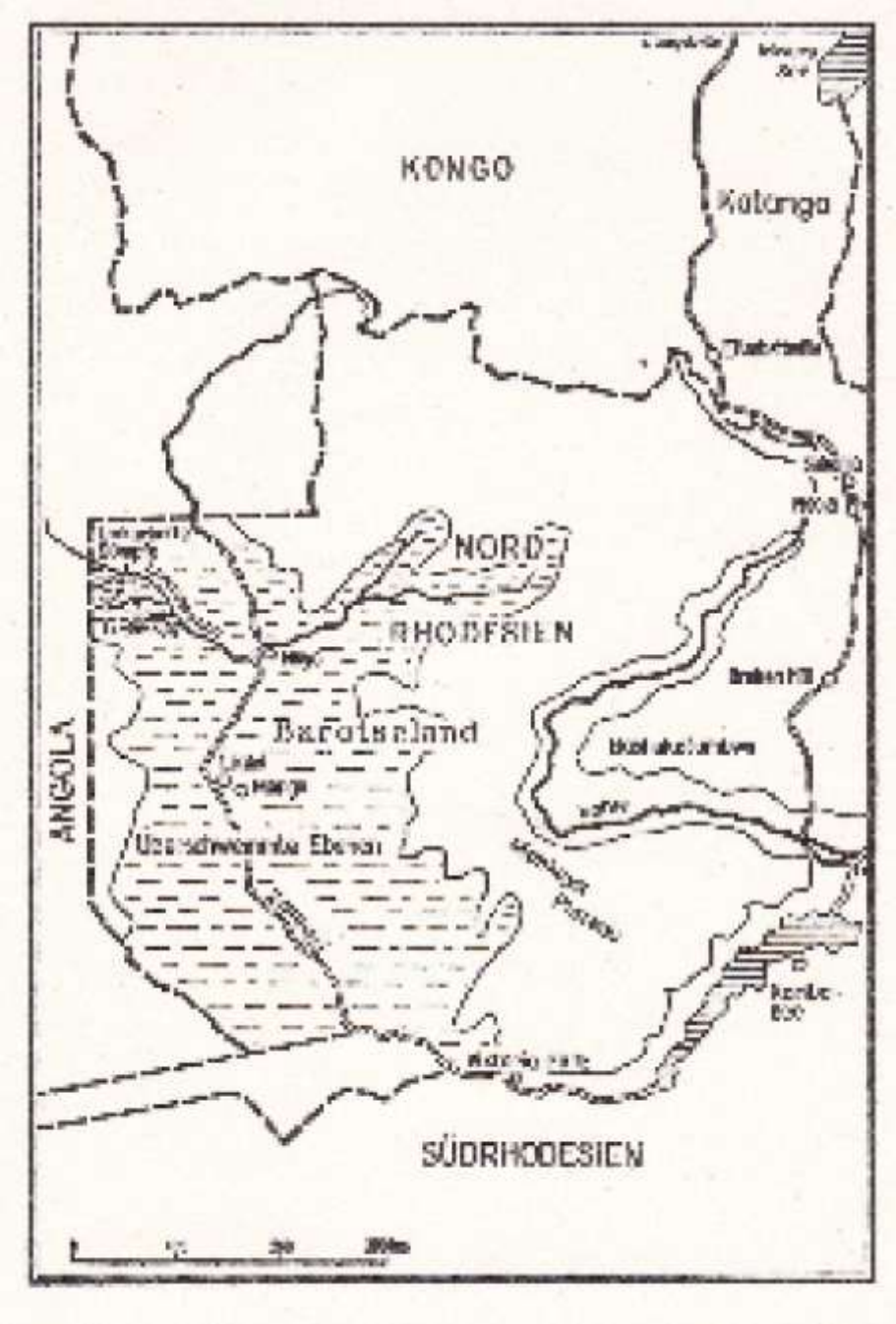
Je ne sais pas. Je ne sais pas.

Je la regarde d'un air suppliant, espérant qu'elle me le dira.

Bien sûr, elle ne le fait pas.

Mais je ne peux plus non plus voir son petit sourire aux lèvres étroites.

202



Postface du webmaster

Gatti raconte qu'au cours de ses nombreux voyages à travers l'Afrique, il s'est retrouvé dans de nombreuses situations périlleuses, dont il est sorti à chaque fois de façon remarquable. Plus tard, il s'installe à New York, où il rencontre Ellen en 1931. Ils se marient et, dès lors, elle l'accompagne dans tous ses voyages africains.

[1]

Lorsqu'ils s'installèrent plus tard à Lugano, en Suisse, au bord du lac du même nom, la figurine en bois de Bapuka – qui orne la page de titre de cet ouvrage – occupa une place d'honneur dans leur salon. Elle trônait dans une niche spéciale au milieu d'une bibliothèque contenant tous les livres relatant leurs voyages, ainsi que leurs traductions. Pour éviter qu'elle ne bascule, Gatti l'avait fixée sur un lourd piédestal en bois massif africain.

Les années passèrent. Selon Gatti, leur mariage fut particulièrement heureux. Une trentaine d'années plus tard, Ellen tomba gravement malade. Dans sa vieillesse, elle avait exprimé à plusieurs reprises deux souhaits. Premièrement, elle ne voulait pas survivre à Gatti, car elle était convaincue qu'une vie sans lui serait terriblement vide. Deuxièmement, elle espérait que, le moment venu, ses souffrances seraient brèves. Ainsi, elle voulait lui épargner le supplice de la voir décliner impuissante.

Début septembre 1962, à minuit cinq, le coma d'Ellen, qui durait depuis trente-six heures, prit fin. Gatti écrit : « Quand son dernier souffle, tel un doux soupir, s'échappa de ses lèvres, je me penchai et lui déposai un dernier baiser sur le front. »

À cet instant précis, il entendit un bruit sourd, comme celui d'un objet qui tombait. Se retournant, il vit que la statuette de Bapuka était tombée et gisait en morceaux sur le sol. Gatti n'a jamais trouvé d'explication à cette curieuse « coïncidence ». Il conclut son livre en se demandant si cela n'aurait pas été un dernier message de Bapuka à leur intention.

Quiconque possède encore aujourd'hui une compréhension profonde de cette dimension singulière de la réalité ne considérera certainement pas cet événement comme une coïncidence. Des personnes dotées d'un don particulier pour la divination affirment que Bapuka, l'esprit païen de la nature, a consacré toute son énergie vitale à remplir son rôle protecteur, non seulement envers la tribu qui la vénère, mais aussi envers Gatti et Ellen.

Rappelons-nous que les religions non trinitaires sont caractérisées par une « harmonie des contraires » plutôt trompeuse. Ce sont les adeptes de ces religions eux-mêmes qui expérimentent à quel point leurs dieux peuvent être inconstants. Ces êtres bénissent leurs fidèles, mais leur infligent tout autant de souffrances, au gré de leurs caprices. Ainsi, la mythologie grecque attribue au dieu suprême Zeus le fait que, tout en imposant des lois aux Grecs, il trompe simultanément sa femme Héra avec des mortelles et viole Léda, la femme du prince spartiate.

Selon des voyants qualifiés, les esprits bienveillants de la nature, tels que Bapuka, occupent une position éthique supérieure à celle des êtres perfides de la nature extérieure. Dans son rôle protecteur, Bapuka épuise entièrement son énergie vitale. Une fois privée de cette énergie, elle devient la proie de démons cyniquement puissants. D'un point de vue biblique, les êtres comme Bapuka ne sont en sécurité que sous la protection de la Sainte Trinité. Hors de ce cadre protecteur, ils épuisent complètement leur énergie vitale, ce qui se manifeste matériellement dans l'histoire de Bapuka : sa figurine en bois se brise en morceaux.

Rappelons que le christianisme divise la réalité en trois domaines distincts : la « nature », la « nature extérieure » et la « surnature ». La « nature » englobe principalement la réalité matérielle et perceptible par les sens. La nature extérieure se rapporte au monde subtil et paranormal. Ce monde est peuplé d'une multitude d'êtres divers, porteurs d'énergies subtiles. Le témoignage de Gatti concernant Bapuka en offre une illustration concrète. Le surnaturel est réservé aux êtres et aux énergies subtiles liés au Dieu biblique.

Là où les religions extrabibliques utilisent des énergies de nature sexuelle dans leurs pratiques magiques et leurs rituels de guérison, le christianisme s'appuie sur les énergies trinitaires. Il est difficile de reprocher aux religions païennes, qui n'ont pas encore été en contact avec le christianisme, de recourir aux énergies subtiles à leur disposition pour faire face aux difficultés de la vie. Selon les experts, ces religions constituent une étape légitime de l'évolution religieuse.

Un christianisme conçu de manière dynamique s'efforcera donc d'accepter ces religions, de les purifier et de les élever à un niveau trinitaire. Un travail missionnaire qui chercherait d'abord à anéantir des religions païennes comme celle de Bapuka, pour ensuite proclamer l'amour du Dieu biblique, commet donc une erreur impardonnable.

C'est du moins l'avis des rares connaisseurs qui maîtrisent cette dimension subtile de la réalité.